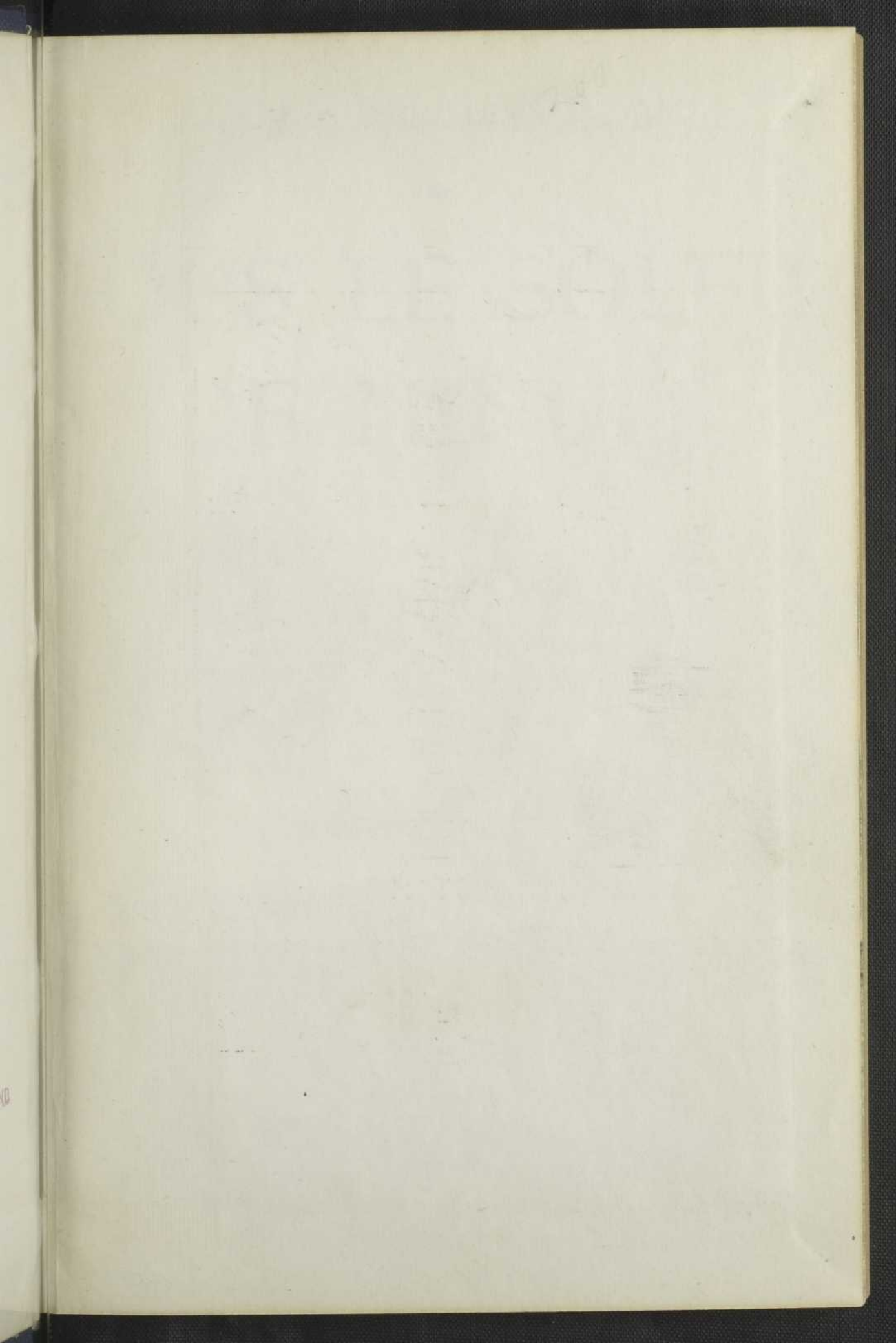


12



RE
NE INQ

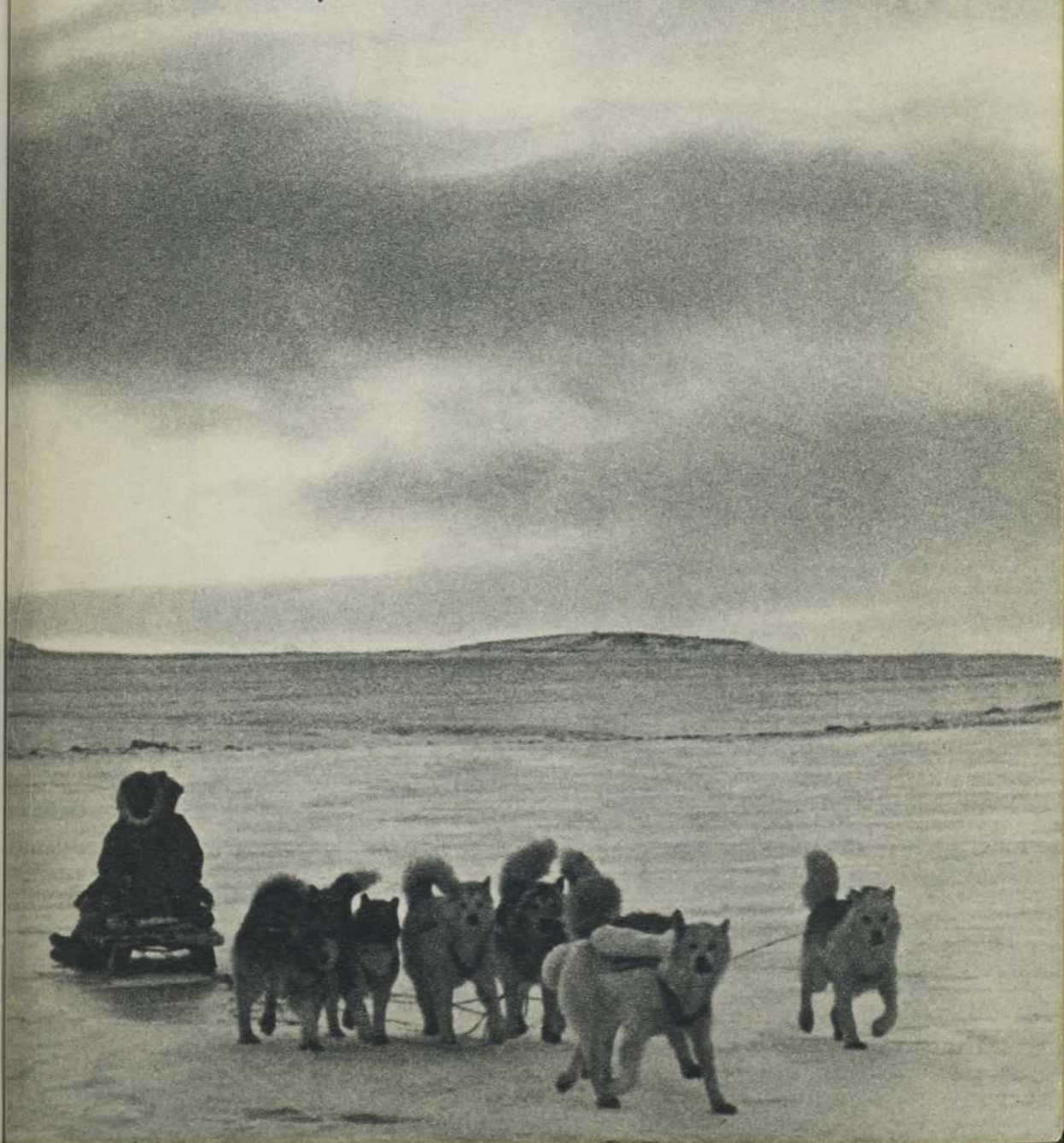
PREFONTAINE
THIEBAUD

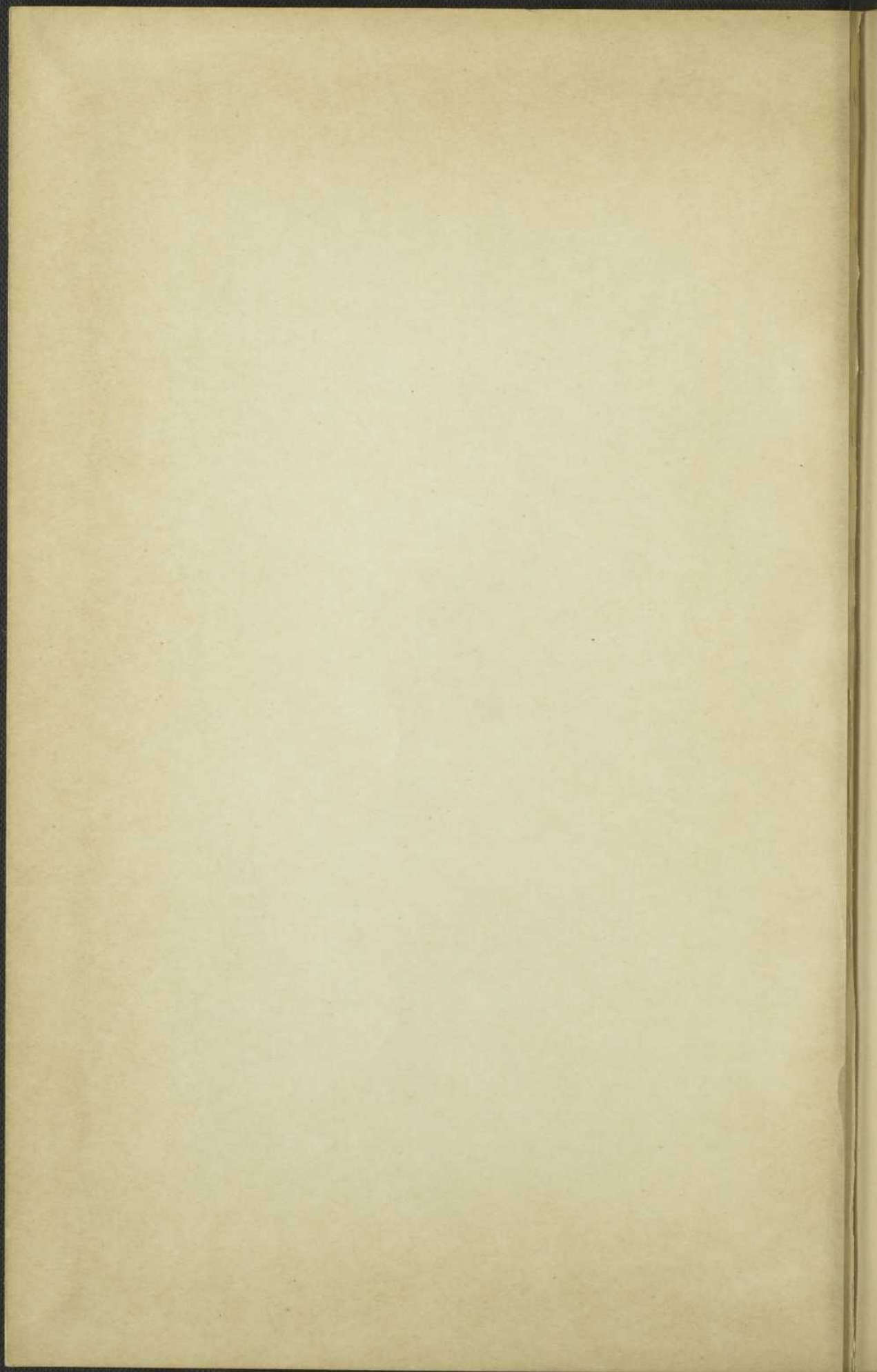


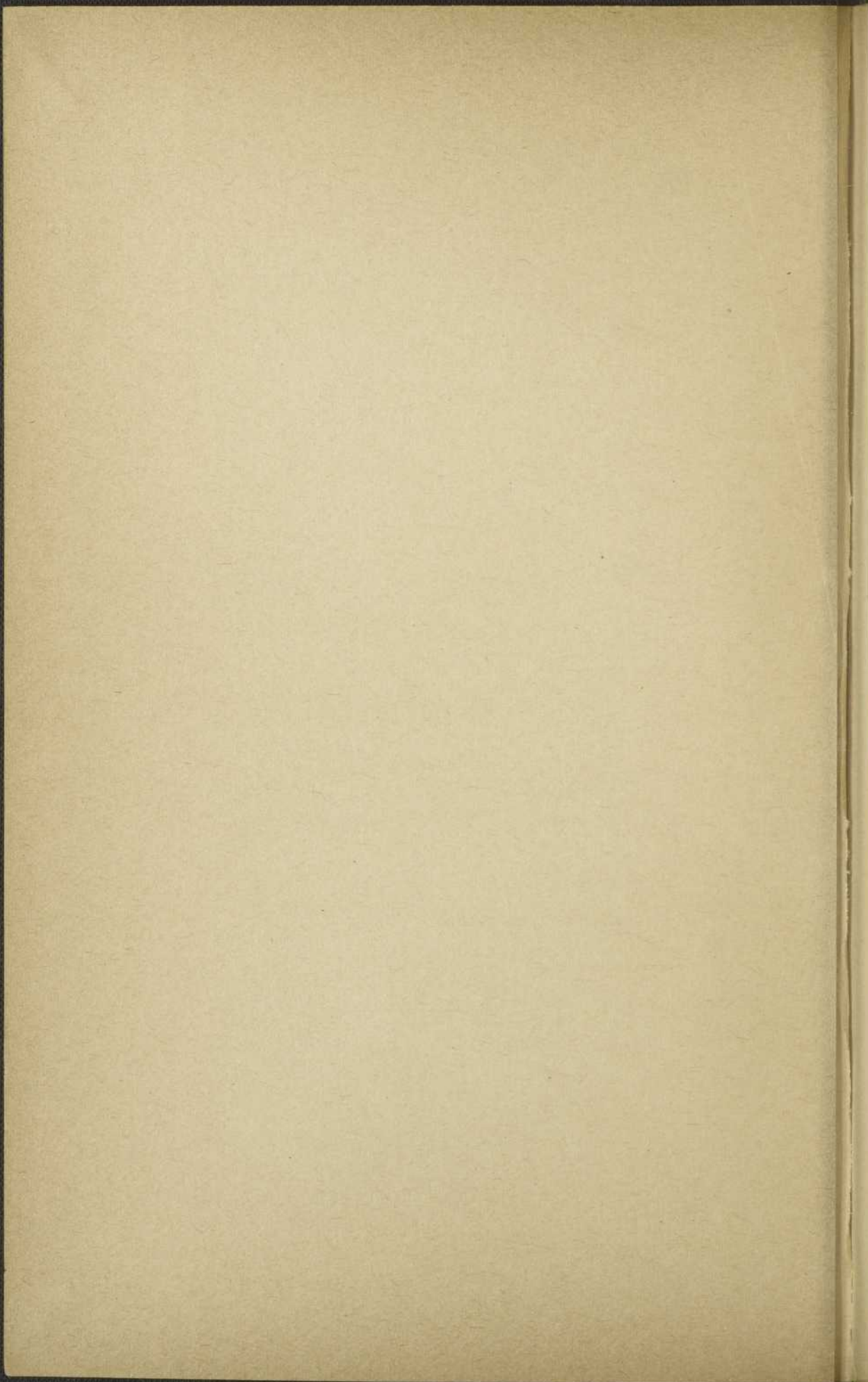
LUCIEN DELALANDE, O.M.I.



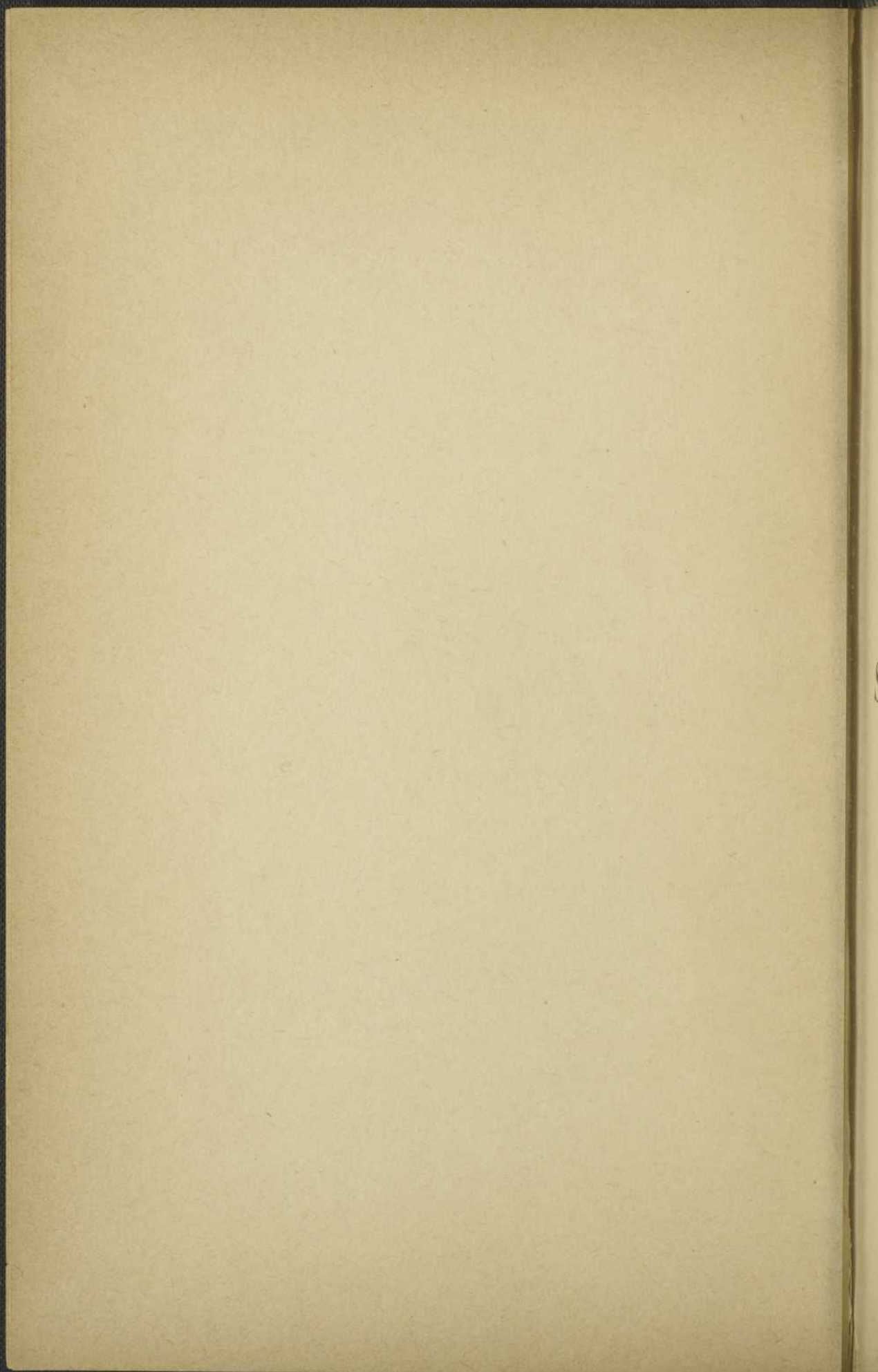
SOUS LE SOLEIL DE MINUIT







Sous le soleil de minuit



LUCIEN DELALANDE, o.m.i.

Sous le soleil de minuit

333 333 3 3 33333 333 3 333
333 333 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3
333 333 3 3 3 3 3 3 3 3 3 3
333 333 333 3 3 3 333 333 333
333 3 333 333 333 333 333 333 333
333 333 333 3 333 333 333 333 333
333 333 333 3 333 333 333 333 333

RAYONNEMENT

1186, rue Visitation, Montréal

E
99
E7D41

RECEIVED
GENERAL INVESTIGATIVE
DIVISION
FEDERAL BUREAU OF
INVESTIGATION
U. S. DEPARTMENT OF
JUSTICE
WASHINGTON, D. C.

B. Q. R.
NO. 3901

A ma Marraine Missionnaire
et à son mari
M^e et Mme C.-E. Dorion

NIHIL OBSTAT :

Anthime Desnoyers, o.m.i.,
Ottawa, le 30 novembre 1957

IMPRIMI POTESST :

J.-C. Laframboise, o.m.i., *provincial*
Québec, le 12 mai 1958

IMPRIMATUR :

M^{sr} J.-N. Gélinau, P.D., V.G.
Ottawa, le 8 juillet 1958

Préface

Présenter l'auteur de ce livre, le cher père Lucien Delalande, o.m.i., est-ce nécessaire? Non vraiment pour ceux qui le connaissent. Tel il paraît, tel il est : affable, enjoué, complaisant et dévoué; à lui s'appliqueraient, en les paraphrasant, les paroles de Jésus à Nathanael : Voici un vrai Français canadien en qui il n'y a aucun dol.

Pour ceux qui ne le connaissent pas, disons que c'est d'abord un homme de Dieu, missionnaire chevronné des Oblats de Marie Immaculée. En 1930, il a quitté la France pour les missions les plus difficiles, celles du Grand Nord canadien sur l'Arctique. Là ne se parlent que l'esquimau et l'anglais; il eut vite fait d'apprendre les deux langues, maîtrisant si bien la première, qu'il est vrai de dire de lui : l'élève surpasse le maître.

Zélé et débrouillard, avec des moyens de fortune, il a fondé et organisé les missions de Burnside, Cambridge Bay et Coppermine avec monseigneur P. Fallaize et monseigneur Trocellier, prenant la relève des pères Rouvière et Le Roux, assassinés aux Chutes du Sang, près de Coppermine. Durant vingt ans, il a parcouru ces régions, portant la bonne Parole et l'exemple aux païens, mangeurs de viande crue, c'est-à-dire aux Esquimaux du Cuivre.

Sa santé déclinant, il est envoyé à Rome en 1948 représenter la Congrégation des Oblats, prend un repos à Ville-Marie en 1950, et retourne chez les Indiens, cette fois à Fort Simpson. Deux ans plus tard, il est nommé aumônier de l'Hôpital de l'Immigration, à Québec, pour le bien spirituel des immigrants et des tuberculeux, Indiens et Esquimaux.

Il eut été regrettable qu'un missionnaire comme le père Delalande, doué sous tout rapport, ayant vécu si longtemps

avec les Esquimaux, ne nous eût pas communiqué le fruit de son expérience chez ces êtres étranges et pourtant humains.

Le lecteur est toujours curieux d'en apprendre davantage sur ces peuplades à la fois près et loin de nous : du même pays, mais éparpillées sur un immense manteau de glace où elles ont survécu alors que les « Grands Sourcils », les Blancs, avec leurs ressources, ont peine à tenir.

Revenu du front des missions, le Père prolonge son apostolat auprès des malades et trouve le temps de raconter, dans ce livre, ce qu'il a vu et vécu. Il en tire ensuite des conclusions de haute portée; ce qu'il a semé dans les sueurs, d'autres le récolteront.

Voici, en résumé, le contenu de cet intéressant volume.

L'auteur explique d'abord la vocation missionnaire; Dieu a ses vues et l'Esprit souffle où Il veut.

Ensuite, il nous fait partager son admiration face à la majesté des étendues nordiques.

Là règne l'Esquimau nomade, par groupement familial dispersé sur la terre stérile et sur la mer Arctique, sans organisation politique, d'ailleurs inutile et même impossible dans ces conditions. Il est libre comme l'air qu'il respire.

Puis on le voit errant à l'aventure, à la poursuite de sa nourriture : chassant le caribou, harponnant le poisson et le phoque, trappant le renard et l'ours blanc; l'iglou l'abrite, mais l'espace est son domaine.

Enfin, dans les derniers chapitres, le missionnaire, par une grandiose antithèse, oppose, aux ténèbres enveloppant l'âme esquimaude et dont la nuit polaire est l'image, la lumière du Soleil du christianisme éclairant les âmes païennes : « Lumen ad revelationem gentium. »

Ainsi s'établira la vraie civilisation du Christ dont le progrès matériel n'est que le complément, si important soit-il. La Croix sera plantée au pôle, face aux quatre coins du globe, « stabit Crux. . . ».

Ville-Marie, 28 mai 1957

C.-E. DORION, C.R.
Maire de Ville-Marie

Introduction

Les ouvrages sur l'Arctique et sur les Esquimaux sont nombreux. Un des derniers en date, mais non le moins célèbre, fut « *Inuk* », du R.P. J. Buliard, o.m.i., sur les Esquimaux du Cuivre.

En voici un autre, plus modeste.

En 1954 et 1955, je dus préparer des cours d'été de missiologie pour l'Université d'Ottawa, ce qui m'obligea à approfondir plusieurs questions relatives aux primitifs en général, à leurs religions en particulier, et à étudier les importants problèmes de la civilisation et de la colonisation. Inutile d'insister sur l'importance de ces études dans la préparation de ce livre.

Il s'agit ici de l'Arctique Central et des Esquimaux du Cuivre. La plupart des conclusions peuvent cependant s'appliquer à tous les Esquimaux. Je tiens à dire que je prends l'entière responsabilité des opinions exprimées dans les différents chapitres de ce livre.

J'ai dédié cet ouvrage à ma Marraine Missionnaire et à son mari, Maître et Madame C.-E. Dorion. Ce fut, en effet, avec leur encouragement, et en bénéficiant de leurs suggestions, que j'ai travaillé à cet ouvrage. Enfin, ils voulurent bien accepter de me relire et Maître Dorion d'écrire la préface.

Mais il y a plus. Obligé de quitter l'Arctique en 1950 pour raison de santé, j'étais venu à Ville-Marie pour essayer de « réparer des ans, l'irréparable outrage ». Ce n'était pas le hasard qui m'y avait amené. Ma Marraine Missionnaire et son mari m'ouvrirent toutes grandes les portes de leur maison et, dans ce foyer qui devint le mien, je trouvai cette amitié

fidèle et cette chaude affection si douces au cœur d'un missionnaire éloigné de son pays et de sa famille. Sans parler des mille et mille soins délicats et généreux dont ils m'entourèrent pendant ma longue maladie.

Enfin, je dois un profond merci à messieurs Roland Larivière et Antonio Brodeur, de Québec, pour leur coopération dévoué à la préparation de ce livre.

Lucien DELALANDE, o.m.i.

Ouvrages consultés

Otto Karrer : Le Sentiment Religieux dans l'Humanité et le Christianisme.

L. Lévy-Bruhl : La Mentalité Primitive.

Schmidt : Origine et Évolution de la Religion.

M^{re} Le Roy : La Religion des Primitifs.

Christus : *Passim*.

Pinard de la Boulaye : Étude Comparée des Religions, Tomes I et II.

Wiyer Jr. : The Eskimos.

Jennes : The Copper Eskimos.

Fr. John McKenzie, S.J. : The Two Edges Sword, 1957.

Raoul Allier : Magie et Religion.

A. Bros : La Religion des Peuples non civilisés.

Gordon Hedderly Smith : The Missionary and The Primitive Man.

Rousseau : Déontologie Coloniale.

Documentation Catholique : Juillet 1951, Nov. 1948.

Saint Thomas : *Contra Gentiles* : 1-1-c VI.

Revue de l'Université d'Ottawa : 1933 et 1935.

Dic. Théologie Cathol. français et anglais : art. Religion.

Dic. Apologét. : art. Naturisme.

U
naires

C

M
scrip

C

le mis
pas de
joie p

F

il y a

J

un m
la terr

M

Canada
l'imme
rives, e
et don
par les

CHAPITRE PREMIER

Vers l'Arctique

Une dame me disait un jour : « Au moins vous, les missionnaires, vous faites de beaux voyages. »

C'est vrai... au moins cela.

Mais ces voyages, il faut les payer avec la monnaie du sacrifice !

Car il faut partir ! Et le départ est un rude moment pour le missionnaire et sa famille. Heureusement, Dieu ne manque pas de donner alors le courage nécessaire et, par surcroît, la joie profonde de faire quelque chose pour Lui.

France-Arctique ! Paris-Coppermine ! En fait de voyages, il y a peut-être mieux, mais celui-là en vaut la peine.

Je ne dis rien de la traversée de l'Atlantique dont je garde un mauvais souvenir ! D'ailleurs, mes préférences vont à la terre.

Mais comment exprimer ce que l'on ressent à l'arrivée au Canada ? La fraîcheur des icebergs descendus du Nord, l'immense golfe Saint-Laurent, le défilé des trois cents milles de rives, qui se font plus proches à mesure que le fleuve se resserre et dont la verdure, tachetée de maisons blanches, est percée par les clochers brillant au soleil !

Par la même voie, nos aïeux pénétrèrent dans cet immense Canada jusqu'à Québec où, comme eux, nous nous arrêtons.

Québec ! L'unique au monde... avec sa citadelle immuable et trois fois séculaire, jadis sentinelle vigilante, aujourd'hui témoin résigné de la marche du temps... qui regarde et fait taire ses vieux canons, quand les paquebots des compagnies anglaises accostent à ses pieds ou que débarquent les groupes envahissants de l'immigration ! Québec !... avec ses souvenirs de gloire et de souffrance ! Québec la française ! J'ai honte aujourd'hui d'avoir été étonné d'entendre notre chauffeur de taxi nous répondre en français. Comme s'il avait pu en être autrement !

Je ne me doutais pas, en 1930, que la divine Providence me ramènerait ici... vingt-trois ans après cette première rencontre et que je tomberais en amour avec Québec.

Encore deux cents autres milles sur le fleuve et nous débarquons à Montréal, deuxième ville française du monde, vaste métropole cosmopolite et grouillante, mais aussi l'ancienne Ville-Marie aux deux cents clochers, avec son Mont-Royal couronné de la basilique de l'Oratoire Saint-Joseph et de la croix lumineuse.

Nous sommes déjà à sept cents milles à l'intérieur du Canada et pourtant c'est de Montréal que, par chemin de fer, nous entreprendrons la traversée du continent, quatre nuits dans le train, deux mille huit cents milles (quatre mille cinq cents kilomètres), quatre France et demie.

Ce voyage vers l'Arctique, véritable aventure autrefois, n'est plus, aujourd'hui, qu'une croisière. Les avions éclairs, les navires aux moteurs puissants, les trains à air climatisé, nous font franchir les océans, traverser les continents, dans un merveilleux concert de sécurité, de rapidité et de confort.

Mais qu'on essaie de s'imaginer ce qu'il en aurait été il y a cent ans. Il eût fallu au moins deux ans pour arriver au



Lucien Delalande, o.m.i.
Auteur du présent ouvrage.



terme
Journé
March
Froid
Indien
martyr
traiteu
érent
tragéd
provin

De
moder
d'autre
Nous s

De
merven
de Fen
appart
bontad
avez
guerre

A
venge
détache
et un p
par la

Il
d'une e
ou nou

Ha
trouve
distanc
d'âme

←
Dans une
cruso

terme ! Ét que de misères ! Lenteur des bateaux à voiles ! Journées sans fin en pirogue ! Dangers des rapides ! Portages ! Marches lentes à travers le bois ! Chaleur déprimante de l'été ! Froid terrible de l'hiver ! Brûlure du gel ! Promiscuité des Indiens ! Embuscades des tribus ennemies, et combien d'autres martyres ! Tout cela fut le lot des missionnaires, des soldats, traiteurs, gendarmes, coureurs de bois qui, les premiers, s'enfoncèrent dans cet immense et redoutable inconnu... Que de tragédies cachées ! Que de drames à l'origine de chacune des provinces du Canada !

Décidément, dans nos voyages, nous autres les missionnaires modernes, nous n'avons guère de commun avec nos frères d'autrefois que le départ, les séparations et... le mal de mer ! Nous sommes nés trop tard !

Du moins nous avons l'avantage de trouver un Canada merveilleusement développé et en pleine prospérité. Le Canada de Fenimore Cooper, celui des gendarmes aux dolmans rouges, appartient à la légende. Et nous sommes à deux cents ans de la boutade stupide de Voltaire qui écrivait dans *Candide* : « Vous savez que ces deux nations, la France et l'Angleterre, sont en guerre pour quelques arpents de neige. »

Aujourd'hui, les quelques arpents de neige sont bien vengés. La France qui les a perdus, l'Angleterre dont ils se détachent, le reste de l'Europe, le monde entier assistent, étonnés et un peu envieux, à la montée rapide de ce jeune pays appelé par la Providence à prendre rang parmi les Grandes Puissances.

Il fallait alors cinq nuits en train pour traverser le Canada d'une extrémité à l'autre, trois nuits de Montréal à Edmonton où nous devions nous arrêter.

Habitué aux limites resserrées de son pays, l'Européen se trouve tout d'abord un peu surpris... Mais bientôt les mots distances, rivières, lacs, forêts, évoqueront une nouvelle idée d'immensité, jusque-là inconnue ou seulement soupçonnée.



L'Européen est excusable. Mais que dire des Canadiens qui ne réalisent pas encore les proportions gigantesques de leur pays, qui ne se doutent pas, par exemple, de la grandeur des Territoires du Nord-Ouest en voie de devenir une nouvelle province ? Territoires situés au-delà d'une ligne de démarcation entre la civilisation et la sauvagerie, ligne si lointaine au sud pour les habitants de l'Arctique !

Terres incultes, forêts immenses, lacs sans nombre dont deux, le lac des Esclaves et le lac de l'Ours, comptent parmi les plus grands du monde; rivières imposantes parmi lesquelles le Mackenzie et le Yukon sont des fleuves; océan Arctique et ses îles, territoires dont la superficie équivaut à celle de plusieurs nations européennes.

C'est à l'extrême nord de ces territoires que je m'en allai en 1930.

A travers les bois, longeant les lacs, perçant les falaises et les collines, le chemin de fer et les routes s'échappent aujourd'hui des deux grandes provinces, celle du Québec et celle de l'Ontario.

Et tandis que le train nous emporte dans son confort moderne, je songe aux premiers colons français, aux premiers missionnaires, à ces huit Jésuites français devenus les huit Martyrs canadiens, au frère de La Lande, normand lui aussi.

En quittant l'Ontario, nous entrons pour deux jours dans ces vastes Prairies devenues l'un des greniers du monde. Là, les fermes isolées, les petits et grands centres, les élévateurs à grain qui se dressent à chaque gare, ne peuvent m'empêcher de me reporter au temps proche encore où les troupeaux de bisons paissaient tranquilles dans cette immensité, troublés seulement par l'Indien à cheval.

Laissons le train continuer, à travers les Rocheuses, vers Vancouver et le Pacifique, pour nous arrêter à Edmonton. Bâtie sur les rives de la rivière Saskatoon, la ville est jeune,

jolie et gaie, car elle a su éviter le puritanisme de ses sœurs anglaises Toronto et Winnipeg.

Edmonton est la clef du nord, mais elle a d'autres titres : capitale de la province d'Alberta, carrefour des lignes aériennes internationales, centre prospère de l'huile. Je la reverrai quatre fois dans mes sorties du nord et, chaque fois, elle se sera développée à un rythme étourdissant.

C'est donc d'Edmonton que nous nous dirigeons vers le nord.

Le voyageur a maintenant le choix entre la voie fluviale et maritime, celle des approvisionnements, longue de deux mille milles, et celle des airs qui n'est que de sept heures.

Cette dernière n'existait pas en 1930.

Un dernier train nous arracha lentement à la civilisation. Je devais attendre dix ans pour m'y replonger.

Maintenant que l'on peut survoler en avion les carrés bien délimités des terres cultivées, les fermes, les routes, les petits centres, on réalise que cette civilisation monte vers ce Grand Nord jusque-là isolé. Constaté cette avance du progrès et cette conquête par l'homme d'un pays vierge est une expérience unique et enrichissante.

Ce train d'un jour fait éviter aujourd'hui les fameux rapides que les voyageurs devaient sauter autrefois, souvent avec perte des marchandises.

Un petit village, Waterways, est le terminus de la ligne ferroviaire et la tête de la navigation fluviale.

Nous sommes dans le Vicariat du Mackenzie. Près de Waterways, un autre centre, MacMurray, a grandi grâce aux mines de sel et de bitume. On nous y emmène chez les Oblats qui nous reçoivent fraternellement.

Hélas ! première déception de ma vie de missionnaire : il fait affreusement chaud dans cette cuvette de MacMurray et les maringouins trouvent de leur goût mon sang européen. La nombreuse caravane de Pères et de Frères, réunis à Montmartre le jour du départ, va commencer à se disloquer. Je serai choisi pour les missions esquimaudes.

Les fleuves ont toujours été le grand, et presque toujours, l'unique moyen de pénétration dans l'intérieur des continents. C'est par le Mackenzie que les coureurs de bois, les explorateurs, les « bourgeois », commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, les missionnaires catholiques et protestants, se sont enfoncés dans le Nord immense, parmi les tribus indiennes, pour la course aux âmes, aux fourrures, à l'or, aux aventures.

Ce fleuve d'une longueur de deux mille cinq cent quatorze milles, le troisième du monde, vient des Rocheuses et va, à mille neuf cents milles, se jeter dans l'océan Arctique. C'est un employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui lui donna son nom, pour avoir été le premier blanc à le descendre, officiellement du moins car, dans ce pays d'aventuriers, il est toujours difficile de nommer les tout premiers ! Il y a quelques années, la Compagnie de la Baie d'Hudson était encore organisée pour le tourisme. Elle ne l'est plus, et beaucoup le regrettent. C'était pour nous, les isolés de la côte Arctique, tout un événement que de revoir les civilisés du sud... Je dois à la vérité de dire qu'à l'arrivée des blancs nous préférons l'arrivée des provisions.

Celles-ci arrivent une fois chaque année dans des barges de trois à cinq cents tonnes, poussées par un bateau au moteur puissant. On connaît l'espèce de mépris des marins de mer pour les marins d'eau douce. Et pourtant les difficultés ne manquent pas à ces derniers. Des rives continuellement rongées par les glaces et le courant font que ce fleuve charrie sans cesse des alluvions qui en changent chaque année le fond. Et puis, les chenaux étroits, les récifs cachés, les rapides, obli-

gent les pilotes à une vigilance continuelle. Ils doivent pouvoir « lire l'eau ».

Le vicariat possède depuis longtemps ses propres bateaux et ses barges. Nos frères assument les charges de capitaine, pilotes et mécaniciens. Il arrive que ces barges échouent sur les récifs, que les provisions se perdent. Il faut alors renouveler les commandes et les amener à temps sur l'océan Arctique où la saison de navigation ne dure que deux mois.

A Fitzgerald, la navigation fluviale est interrompue par douze milles de rapides infranchissables. Une route a été construite, permettant de transporter les marchandises par camions. Un de nos frères me racontait comment, autrefois, il leur fallait charroyer les provisions en voitures traînées par des bœufs, dans un chemin qui n'était qu'une ornière. Temps héroïques ! Temps de misères ! Les chevaux ont remplacé les bœufs. La machine a supplanté le cheval.

Le progrès eut du bon. Inutile de dire que ce caprice du fleuve nous vaut une augmentation du prix des transports. Pauvres provisions ! Depuis leur chargement sur le train à Edmonton jusqu'au dernier transbordement dans nos magasins du Nord, on les a manipulées au moins dix fois.

A l'extrémité du « portage », l'ancien petit village de Fort Smith s'est changé en gros bourg. C'est la capitale du Nord-Ouest et le siège de notre vicariat.

Ici, nous attendons que le grand lac des Esclaves se libère de ses glaces pour charger les barges et repartir vers l'océan. Nous sommes à la fin de juin.

Cette fois, nous n'arrêterons plus qu'aux Forts, villages de plus ou moins d'importance, bâtis le long du fleuve, tous les cent à deux cents milles.

Autrefois également, on ne variait guère le menu sur les bateaux. *Pork and beans* le matin, *pork and beans* le midi, *pork and beans* le soir. Beaucoup de *beans* ! Peu de *pork* !

Une ou deux fois, nous pûmes nous procurer un peu de poisson frais aux camps indiens et, chaque fois que nous accostions, notre pilote, vieil indien qui possédait toutes les ruses de sa race, s'en allait dans le bois « appeler » les lièvres pour varier ainsi notre « ordinaire ».

En descendant le fleuve, nous ne passons pas moins de sept tribus : Cris, Montagnais, Couteaux-Jaunes, Plats-côtés-de-Chiens, Peaux-de-Lièvres, Loucheux. Pour eux, pour leurs âmes ou pour leurs fourrures, des centres se sont bâtis, des habitations se sont groupées autour des missions, postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, de la Police Montée, de la T.S.F. Nous nous arrêtons. Escales bienvenues qui brisent la routine du voyage et en varient le menu !

Dans la première partie du voyage, nous traversons les lacs Chipewayen et Athabaska; dans la seconde, le lac des Esclaves. Ces lacs, le dernier surtout, constituent de véritables mers intérieures. Notre traversée est calme, mais malheur à ceux que le vent surprend au large, avant qu'ils n'aient pu se réfugier dans la rivière : il ne leur reste plus qu'à attacher les barges au bateau avec de longs cables et à se confier à la divine Providence.

Nous laissons à gauche le village de Hay River, relié maintenant à Edmonton par une route carrossable en toutes saisons, et nous sortons du lac pour continuer notre voyage sur le fleuve.

Le fleuve ! Écrivons le Fleuve avec un F majuscule. Une chose ? Un être ? Une force ? Un esprit ? Il sera tout cela pour moi quand, vingt et un ans plus tard, je serai envoyé à Fort Simpson. Là, je pourrai le contempler du haut de ses rives : en hiver, quand il semble maté, immobile, impuissant sous sa carapace de glace; au printemps, quand il peine, travaille, souffre pour s'en débarrasser, quand, libéré enfin, il repart pour une nouvelle saison, poussant, charriant dans un

chaos indescriptible les montagnes de glace, entraînant avec lui, dans ses eaux jaunâtres, la boue et les arbres de ses rives; en été, lorsque calme, il coule paresseusement sous le soleil sans fin ou bien, excité par le vent, il revient à sa fureur primitive; en automne, quand, fatigué, il semble ralentir la course de ses eaux épaisses et, tel un vieillard, s'immobilise lentement sous le froid implacable qui l'arrête et sous la carapace de glace qui le recouvre.

Il faut avoir descendu ce majestueux Mackenzie au moins une fois pour se faire une idée de l'enchantement du voyage vers l'océan. Fleuve immense aux courbes capricieuses, large de plusieurs milles parfois, parfois resserré entre des falaises abruptes, sites merveilleux, couchers de soleil enflammant la forêt sombre et couvrant de rose la nappe paisible. Contreforts des Rocheuses, rives où s'arrête la forêt et qui semblent vouloir cacher le mystère du passé, qu'on voit défilier doucement tandis que le bateau descend le courant, qu'on fouille du regard pour essayer de deviner tout ce qu'elles ont vu depuis les temps préhistoriques quand le mammoth régnait dans la vallée arctique. Tout est féerie!

Les centaines de rivières et de ruisseaux tributaires du fleuve ne font qu'ajouter leur boue à la sienne. Seule la rivière d'Ours, venue du grand lac qui porte le même nom, déverse son eau limpide dans le Mackenzie et refuse durant plusieurs milles de se souiller. On en peut voir la ligne claire dans les flots jaunâtres.

Loin au nord nous passons le cercle polaire. Les anciens ont bien soin d'en préciser l'endroit aux apprentis de l'Arctique. Aucune initiation ne s'impose ici.

Et voici Aklavik, le dernier centre avant l'océan, bâti sur les alluvions de la rivière Peel, à l'entrée du delta, gros bourg de mille habitants où se coudoient Blancs, Indiens et Esquimaux. Les Esquimaux! C'est notre premier contact avec eux!

La chasse aux rats musqués assurait à ce bourg arctique survie et prospérité. Le delta est, en effet, le pays par excellence de ces précieux petits animaux. Trois cent mille environ s'y font tuer chaque année. Quand on survole ce delta de cent quatre-vingt-dix milles, on distingue parfaitement les mille petits lacs, habitat du rat musqué. Les trois branches du fleuve ressemblent à trois rubans d'eau reliés entre eux par d'innombrables chenaux; ce qui reste de terre apparaît comme des petites îles.

Le bateau emprunte la branche de l'est et continue son voyage vers l'océan. Nous passons alors les quartiers généraux de cette entreprise de rennes achetées à l'Alaska par le gouvernement canadien pour l'amélioration, sur un plan à longue échéance, de la vie des Esquimaux.

A trente milles environ de l'océan Arctique, on nous signale les derniers arbres. Juchés sur le haut de la rive, accrochés à ses flancs, ils me font penser à des sentinelles avancées de la civilisation, face à l'Arctique, aux glaces, au désert.

Et enfin... L'océan... Non pas les flots bleus méditerranéens, car les eaux boueuses du Mackenzie ne finiront de souiller la mer qu'à quatre-vingt milles à l'est.

En juillet, durant les trois heures de traversée, jusqu'au port de mer, nous sommes presque assurés d'apercevoir les troupeaux de baleines blanches qu'on repère au large, grâce à leurs geysers brillant sous le soleil.

On ne peut risquer cette traversée que par beau temps, car les bateaux plats ne sont pas faits pour les vagues de la mer. Certains ont été jetés sur la côte par une tempête subite. Là, en effet, aucune île n'arrête la fureur des vagues. Il n'y a que l'océan et ses glaces éternelles.

Tuktuk, le port de mer où nous entrons, est le terminus de la navigation fluviale.

Les barges vite déchargées s'en retournent vers le sud, car il leur faudra peut-être refaire le même voyage une deuxième fois. Malgré les moteurs, elles mettront trois semaines pour remonter le courant et les rapides du fleuve jusqu'à Fort Smith, alors qu'il ne leur a fallu que dix jours « pour descendre » à Tuktuk.

A Tuktuk nous devons attendre que l'océan soit libéré de ses glaces. Et un jour, généralement vers la fin de juillet, les schooners surchargés sifflent trois coups d'adieu et partent vers l'est.

Le voyage sur l'océan comporte toujours un certain risque. La partie de la mer Arctique située au nord du vicariat du Mackenzie a été surnommée le Cimetière des bateaux. Plus d'une douzaine y ont été engloutis depuis mon arrivée en 1930. On n'y rencontre pas les gros icebergs de l'extrême est, mais on se heurte à des champs de glace sans fin ou bien on se fait secouer par des vagues courtes et brisées.

Rares sont les étés sans glace, sans tempête, sans brouillard, aucun bateau ne peut se vanter d'avoir échappé aux aventures. Celui du vicariat, le Notre-Dame-de-Lourdes, petit schooner de quarante tonnes, a eu les siennes. La Providence l'en a sorti chaque fois, non sans crainte ni blessures.

Il ne me faudra qu'un an pour comprendre ce que signifie pour les habitants de l'Arctique le retour des bateaux. Avec quelle impatience nous attendions le nôtre ! Avec quelle joie nous revoyions les visiteurs : Monseigneur, les Pères, les Frères, et notre pilote esquimau. Notre mission s'animait alors d'une activité presque étourdissante ! Joie de courte durée ! Car en ce pays les marins, comme aussi les aviateurs, sont toujours pressés. C'est qu'il faut profiter du beau temps. A mesure que la saison avance, les risques de tempêtes deviennent plus nombreux. Il faut ravitailler les autres missions et regagner au plus vite le port de mer où le schooner sera halé pour l'hivernage.

On ne doit pas traîner sur l'Arctique quand reviennent les nuits froides de septembre.

En 1930, nos provisions étaient amenées de Vancouver ou de San-Francisco par le détroit de Béring. Nous allâmes donc attendre les bateaux à l'île Herchell. Quartier général des baleiniers, Herchell était devenu le gros centre de traite des renards blancs. Nous y trouvâmes une trentaine de petits schooners appartenant aux Esquimaux qui trappaient sur l'île nordique de Banks Lands et plus de deux cents chiens affamés, assoiffés et surtout gueulards.

L'arrivée de ces bateaux, arrêtés presque chaque année à Pointe Barrow, Alaska, par les glaces têtues, constituait alors le gros événement de la saison. Lequel des trois, de celui de la Police, de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou de M. Peterson, le sympathique et habile traiteur américain, arriverait le premier ?

Et quand ils étaient enfin ancrés, la fête commençait avec la traite des fourrures. Car les trappeurs, ces durs, privés durant le long hiver de compagnie et de bonne chère, avaient faim de choses fraîches. On dévorait des caisses d'œufs. Et ils avaient soif. On buvait des caisses de whisky et de rhum. Nuits héroïques du passé !!!

Nous embarquâmes sur le bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le fameux Bay Chimo, qui devait, lui aussi, se faire prendre deux ans plus tard dans les glaces inexorables.

Et nous arrivâmes à Coppermine pour le 15 août.

Nous étions partis de Paris en mai.

Aujourd'hui tout est bien changé. En partant d'Edmonton par avion, on peut faire le voyage en sept heures au lieu de deux mois, ce qui nous permet de voir Yellowknife, le nouveau Klondike du Nord-Ouest, la ville d'or aux trois mille habitants, bâtie à l'est du lac des Esclaves ! Allées et venues

de financiers, de mineurs, de prospecteurs, plusieurs compagnies d'aviation, théâtre, hôtels modernes, magnifique hôpital, mission et école catholiques, école publique, trois ou quatre sectes protestantes, etc., rien ne manque à cette ville minière qu'on a voulue moderne... pas même la vie chère...

C'est de Yellowknife que, tous les mois, l'avion du courrier s'envole vers Coppermine.

Trois heures au-dessus de l'immensité sauvage et nous atterrissons au lac d'Ours en face de la mine d'uranium, une des plus riches au monde.

En quittant le lac, nous survolons une contrée tourmentée où l'avion se trouve précipité fréquemment dans les poches d'air. Puis, les arbres se font de plus en plus rares et, finalement, le désert arctique se déroule au-dessous de nous. On peut y apercevoir parfois les troupeaux de caribous qui ne semblent pas s'habituer au vrombissement des moteurs.

Et voici, à quatre-vingt milles de l'océan, le dernier grand lac, puis la fameuse rivière Coppermine, les chutes du Sang et enfin la mer Arctique et Coppermine.

Ces voyages en avion sont rapides, mais pas toujours exempts d'aventures. Un jour, nous fîmes le trajet dans des tempêtes de neige continuelles. La visibilité zéro obligeait le pilote à chercher, penché sur l'aile gauche et relevant la droite un peu proche de la montagne. Ailes alourdies, avion secoué par le vent, poches d'air et mal... d'avion. On m'avait confié une petite fille esquimaude aveugle. A un certain moment, je compris que ses pleurs et sa pâleur étaient le signe d'un certain malaise. Je lui passai vite un certain sac de papier réservé à un certain usage !...

Du haut des airs, Coppermine ressemble à un tout petit village laurentien dont les quelques habitations s'étalent le long de la côte et s'adossent aux collines dénudées. Tentes

esquimaudes en été, iglous en hiver et, de l'ouest à l'est, station météorologique, bâtiments de la T.S.F., de la Police Montée, de la mission catholique, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, de la mission anglicane, hôpital et école publique.

Au large, une rangée d'îles noires semble avoir été placée là pour émousser un peu la fureur de l'océan. Au-delà, la solitude de l'île Victoria, le mystère de l'Arctique, de ses îles du nord, du pôle.

Mais l'avion s'est mis contre le vent, le pilote coupe le gaz, descend, glisse sur l'eau ou sur la neige, s'arrête enfin près de la grève. Blancs et Esquimaux sont venus nous souhaiter la bienvenue et nous donner la franche poignée de main où s'affirme la légendaire hospitalité du nord.

Trois ou quatre fois seulement dans ma vie de missionnaire, j'ai pris en défaut cette hospitalité. A ce propos je garde de mon premier voyage un souvenir pénible. Tout le long du fleuve j'avais été habitué aux réceptions bruyantes des Indiens pour monseigneur G. Breynat, o.m.i., aux salves de fusils, à la joie épanouie des visages. A un certain point de la côte Arctique où le bateau s'était arrêté, Monseigneur et nous, les quatre Pères qui l'accompagnions, restâmes assis dehors sans que personne ne songeât à nous inviter. C'est dans un schooner d'Esquimaux protestants que nous nous réfugiâmes... C'était en 1930. Aujourd'hui, on nous connaît mieux et en tout cas, même si les préjugés contre l'Église catholique n'ont pas tous disparu, du moins la politesse prévaut.

CHAPITRE II

Beauté sauvage et désolation de l'Arctique

Je n'oublierai jamais mes impressions d'arrivée ! Le Père qui nous reçut à bras ouverts n'était autre que le père Fallaize, o.m.i., aujourd'hui Son Excellence Monseigneur Fallaize. Avec le frère Bérens, o.m.i., il venait enfin de réaliser la fondation de notre mission retardée par des manigances hostiles. J'étais heureux et fier de commencer ma carrière avec ce missionnaire, ce pionnier, ce religieux modèle, ce saint prêtre.

Plusieurs avions étaient alors immobilisés à Coppermine, attendant des pièces de rechange. Ils appartenaient aux compagnies minières qui commençaient à prospecter l'Arctique ! C'était la civilisation du sud qui arrivait... déjà !

De plus, je pus voir se lever les mâts de la T.S.F. qu'on installait cette année-là.

Enfin, une grippe maligne décimait les Esquimaux. Très peu avaient pu regagner leurs terrains de chasse. Beaucoup mouraient. J'eus l'impression d'être venu assister aux funérailles de ce petit peuple. Dans leurs tentes battues par le vent et la pluie froide de cet automne misérable, les malades faisaient pitié.

Ma première initiation consista à accompagner le père Fallaize dans ses visites bi-quotidiennes. Un médecin et le ministre protestant luttèrent eux aussi contre l'épidémie.

Je connaissais l'histoire tragique de Coppermine.

Coppermine est le nom de la rivière ainsi appelée elle-même à cause de son cuivre.

A douze milles du village se trouvent les chutes du Sang. La rivière s'y trouve serrée entre deux murailles et en sort furieuse dans un bruit d'enfer.

A quelques milles au sud, une croix a été plantée qui rappelle un drame. A cet endroit, en 1913, deux Oblats, les pères Rouvière et Le Roux, étaient abattus, l'un d'un coup de couteau dans le dos, l'autre d'une balle de fusil, par deux Esquimaux : Sinisiak et Huluksak.

Le père Fallaize nous présenta le premier des deux meurtriers (l'autre était mort) et cinq ou six personnages qui furent mêlés de près à cette tragédie... Il nous montra aussi l'amas de pierres sous lequel reposait le corps de Komerck, le guide des deux malheureux Pères. Son *kayak* avait chaviré dans les rapides. Il avait pu sauver ses enfants avant de se noyer et son corps était venu s'échouer sur la rive. Le père Fallaize, son ami, l'avait recouvert de pierres. La glace l'emporta à la débâcle suivante. On ne peut pas dire que Coppermine manquait d'atmosphère pour un jeune missionnaire !

Mes premières marches dans la toundra en compagnie du père Fallaize, et surtout les vingt années de randonnées à pied ou en traîneaux à chiens, me révélèrent la beauté sauvage et la désolation des steppes arctiques.

Nous voyons parfois atterrir des touristes. Ils viennent généralement en été. Ils contemplent l'océan libéré de ses glaces, voient notre petit jardinet de radis et de laitue, rencontrent des Esquimaux bien vêtus, en entendent deux ou trois parler anglais... et, après quelques heures, repartent enthousiasmés.

Que ne restent-ils quelques mois ! Quelques années ! Le civilisé qui est en eux sentirait vite tout ce qui manque à l'Arctique, tout ce à quoi nous sommes habitués dès notre enfance : vie sociale, routes, chemins de fer, villes, villages, joyeux carillons de nos clochers.

Le missionnaire dont la vie se passe dans ce pays et qui le parcourt chaque année, a plus que tout autre l'occasion d'en connaître la désolation.

On nous demande souvent si l'Esquimau a choisi son pays. Pourquoi reste-t-il là ? Pourquoi, par exemple, il ne cherche pas à s'en aller au sud vers les forêts ?

Le peuple esquimau n'a pas d'histoire écrite. Ses traditions sont vagues. On ne peut donc que supposer, et ce à bon droit, une poussée des hordes asiatiques pas très ancienne, leur passage du détroit de Béring ou leur arrivée par les îles Aléoutiennes. Derniers venus, les Esquimaux essayèrent, eux aussi, de gagner le sud plus hospitalier. Mais la place était prise. Refoulés sur la bande de terre stérile en bordure de l'océan et vers les îles, ils revinrent avec la crainte des Indiens et la nostalgie des bois. Leur destinée inéluctable les obligea à s'adapter. Quelle histoire merveilleuse et tragique que celle de cette adaptation de nos Esquimaux à ce pays dont on peut dire qu'il est un des plus désolés du monde !

Au Canada, on distingue l'Arctique de l'Ouest et celui de l'Est. L'Arctique de l'Ouest, dont il s'agit ici, va de l'Alaska au 102° de longitude est. C'est, sur le continent, la bande de terre située au nord de la ligne des arbres et, sur l'océan, les îles Victoria, Banks et les autres, plus au nord, inhabitées.

Les géologues nous assurent que les roches de l'Arctique occidental sont de l'âge précambrien et paléozoïque. On nous a fait remarquer, à propos de la glaciation de l'Arctique de l'Ouest, que la majeure partie du Canada disparaissait jadis sous plusieurs mille pieds de glace, mais que les glaciers

appartiennent à l'Arctique oriental où on les trouve encore ainsi que des étendues de calotte de glaces et des champs de neige permanente. C'est de là que viennent les fameux icebergs.

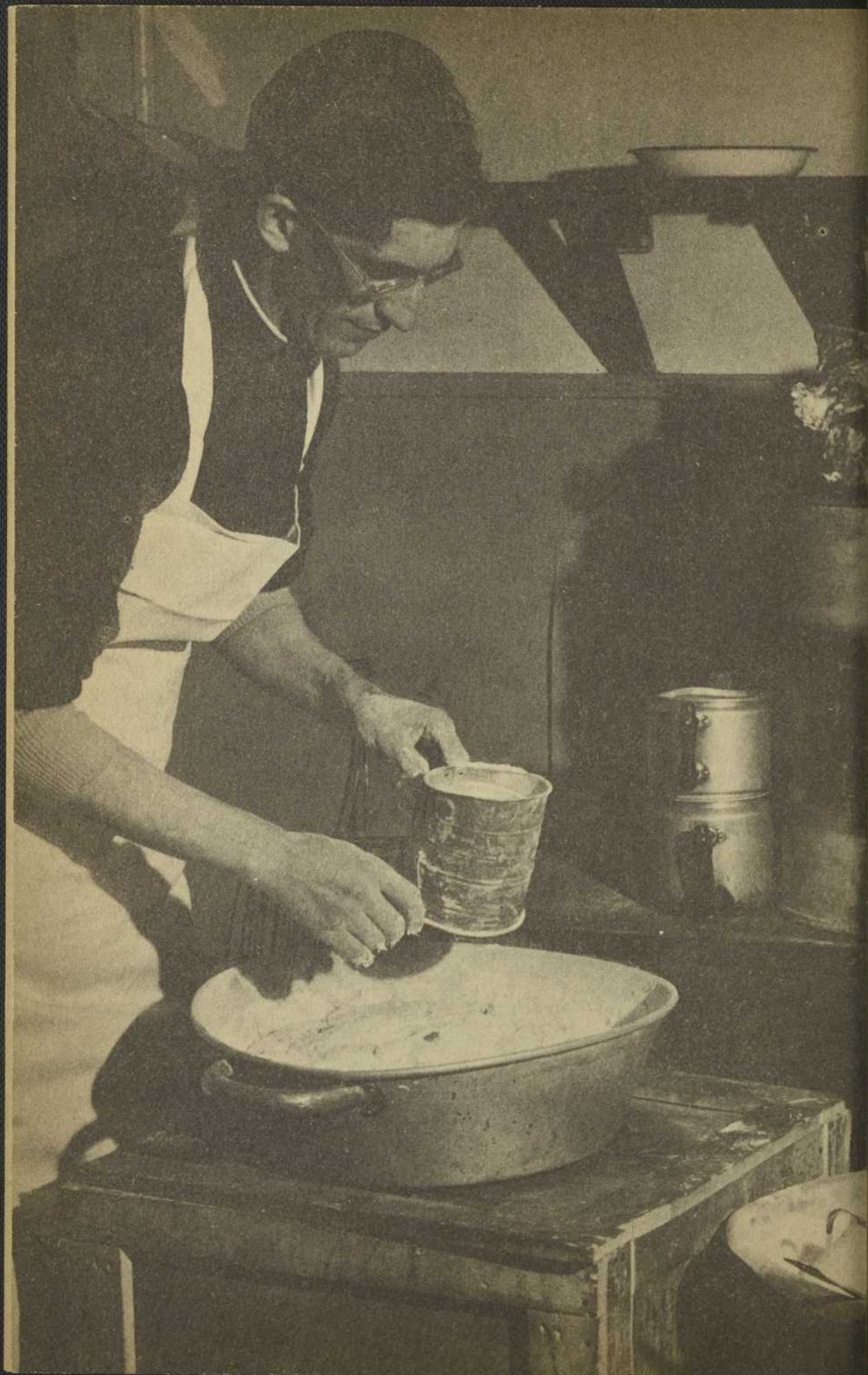
Mais je me sentirai plus à l'aise en parlant topographie : mes chiens et moi avons étudié ce sujet « de près », nous l'avons touché « du pied ».

Les pays situés au-delà des forêts nord américaines ont été appelés par les Anglais *Barren Lands* ou Terres stériles. On les nomme encore désert, toundra. Mais ces mots ne doivent pas évoquer seulement l'idée de vastes plaines. En réalité, toute cette partie du continent, comme aussi les îles, est très accidentée.

Il est des régions où la toundra se déroule légèrement ondulée, d'autres où les collines couvertes d'herbe et de mousse se soulèvent pour cacher de jolis petits lacs. Mais ailleurs, des plateaux rocaillieux balayés par les vents laissent à peine pousser quelques fleurettes l'été, et, en hiver, ne permettent pas à la neige de recouvrir leur pierraille. Au pied de ces collines, en bas de ces plateaux, des vallons, des vallées nous permettent de les contourner. La véritable « désolation de la désolation », mais aussi la sauvage beauté de l'Arctique nous apparaît dans ces milles de terrain tourmenté, brisé, déchiqueté on ne sait par quels bouleversements anciens. Des gorges profondes le fendent, des falaises et des montagnes le dominant, sites merveilleux mais inconnus au tourisme. Pareil terrain n'est guère propice aux voyages en traîneau. Telle est, par exemple, à l'est, la région de Burnside, baptisée par nous la Côte d'Azur Arctique. En hiver, le tapis de neige est percé par les pointes des petits saules, soulevé et déchiré par les falaises noires. En été, dans les vallées et les plaines marécageuses, la marche est rendue pénible, surtout avec un paquetage sur le dos, à cause de ces paquets d'herbe et de mousse spongieuse appelés en français « têtes de femme » et, en anglais, « Nigger Heads ».







et a
Leur
splen
char
imm
tout
des
ces
Il en
plus
seur
Pres
fond
Laes
prof
un c
Malg
se de

embr
faia
imag
inten
de c
stéril
être

facto

plus
partic

Le mi
cecro

Les rivières Anderson, Herton, Hay, Coppermine, Backs et autres moins importantes coulent rapidement vers la mer. Leur lit n'est qu'une suite de rapides et de chutes parfois splendides. On peut s'imaginer ce que chaque année elles charrient à la débâcle : pans de rives usées par la glace, immenses tapis de verdure, arbustes, épinettes venues du sud, tout est emporté vers l'océan et vient aux embouchures former des deltas sablonneux et peu profonds. Les rapides empêchent ces rivières d'être navigables. Les lacs sont innombrables. Il en est de très grands dont la traversée en traîneaux exige plusieurs heures. Certains sont reliés entre eux par des ruisseaux où truites et poissons blancs se promènent au printemps. Presque tous, d'ailleurs, sont poissonneux s'ils sont assez profonds. La glace, en effet, atteint six pieds d'épaisseur en hiver. Lacs aux rives plates, lacs entourés de collines ou de falaises, profonds ceux-là et froids. Un de nos jeunes gens ayant blessé un caribou l'acheva d'une balle dans l'eau d'un de ces lacs. Malgré les conseils de ses compagnons, il voulut aller le chercher, se déshabilla, se mit à l'eau et coula à pic.

Que de fois, assis sur le haut d'une colline d'où la vue embrassait un immense panorama de vallons, de vallées, de falaises, de lacs, de plateaux, de plaines, je me suis pris à imaginer comment la solitude de ce pays se changerait en vie intense si les arbres pouvaient y pousser, si au moins un peu de culture y était possible. Rêve ! Qui sait ? Ces immensités stériles et sauvages sont peut-être une réserve, serviront peut-être de déversoir aux nations surpeuplées.

Pour être complet, il faut parler quelque peu de l'océan, facteur important pour l'économie de ces régions.

Depuis l'embouchure du Mackenzie, et sur une longueur de plus de deux cents milles, il est ouvert à tous les vents. C'est la partie dangereuse pour la navigation.



Aucune île au large, aucun abri sur la côte. Et vers le nord, le chaos des glaces éternelles, toujours en mouvement, toujours en formations nouvelles, le royaume de l'ours polaire. C'est la mer de Beaufort, le Pôle.

Mais tout à coup, l'océan se trouve resserré entre le continent et la grande île Victoria, pour former le détroit de Dolphin. Alors, contrairement à la mer de Beaufort, il est rempli d'îles et d'îlots, amas de rochers et de falaises à pic vers le sud avec une pente douce au nord, îles où le lièvre arctique trouve sa subsistance. Ces falaises de plus de cinq cents pieds de haut, qu'on longe en traîneaux, sont vraiment imposantes dans leur majesté séculaire. En été, laissées à leur solitude, elles se désagrègent et s'éboulent avec fracas.

Aux jours de mirage on peut contempler le spectacle peu banal des îles s'élevant en étages.

En hiver, l'océan n'est plus qu'un immense champ de glace et de neige, uni si le gel a pris par temps calme, mais malheureusement plus souvent recouvert de glaces brisées et empilées. C'est dans ce fouillis que le voyageur devra se faire un chemin non sans suée ni peine et, s'il ne le peut pas, ce qui arrive fréquemment, force lui sera de se résoudre aux détours sans fin.

Sauf Banks et Victoria, les îles du nord ne sont pas habitées, leur accès est difficile et de plus, et surtout, la nuit polaire y est trop longue. Là du moins, loin de l'homme, les animaux vivent dans une paix relative.

On parle parfois de vicariat du Pôle, d'évêque du Pôle de missionnaire du Pôle. Ces expressions ont peut-être le don d'attirer l'attention du lecteur mais, géographiquement parlant, elles sont inexactes. En effet, puisque les vicariats situés sous la calotte polaire, Alaska, Yukon, Mackenzie, Baie d'Hudson, se trouvent limités par les degrés de longitude il s'en suit que tous aboutissent à ce point commun qu'est le Pôle Nord.

Le Pôle Nord est un endroit ou mieux un point géographique sans support puisque situé au centre de la banquise mouvante de sept millions de kilomètres carrés. Sous cette banquise et sous le Pôle, l'océan atteint une profondeur de quatre mille mètres ou plus de mille deux cents pieds. Ainsi, tandis que le monument élevé par Admunsen au Pôle Sud en 1911 doit s'y trouver encore, une marque plantée sur la glace à l'endroit exact du Pôle Nord dériverait vite à plusieurs centaines de milles.

Fridjof Nansen a prouvé la rotation de la glace boréale en laissant dériver son bateau, le Fram, depuis le 86°11 de latitude jusqu'au sud, jusqu'à la libération complète des glaces.

Les observateurs assurent que dans cette rotation ouest-est causée par les vents, le courant marin sibérien et un autre courant, chaud celui-là, une masse formidable de vingt mille kilomètres cubes de glace fond chaque année dans l'Arctique, remplacée par celle qui se forme au nord. Comme on le voit ces glaces ne sont pas précisément « éternelles ».

L'extrême nord du Groenland se trouve le point terrestre le plus proche du Pôle Nord, quatre cent cinquante-cinq milles environ; l'île Ellsmere au Canada en est à quatre cent quatre-vingt-dix milles; l'îlot le plus au nord de la terre François-Joseph à six cents et dans le vicariat du Mackenzie la mission la plus nordique à mille trois cents milles.

C'est au Canada que se trouve le Pôle magnétique. L'instabilité de la boussole se fait particulièrement sentir dans nos voyages à l'est de l'île Victoria.

A l'ouest, l'océan Arctique est moins riche en plancton qu'à l'est, c'est-à-dire au nord des pays scandinaves. Cela est dû à l'influence du Gulf Stream. Celui-ci appelé le « Père des Tempêtes » y cause des perturbations fréquentes ce qui n'empêche pas les bateaux norvégiens, suédois, allemands et

hollandais de s'y rendre chaque année pour une pêche fructueuse mais pénible.

Il serait injuste, en parlant de l'Arctique, de ne pas évoquer le souvenir des premiers explorateurs qui en ont fixé la carte au prix de quels sacrifices ! Leur courage et leur ténacité forcent notre admiration. L'Antarctique a eu ses drames, l'Arctique eut aussi les siens : drames connus et drames restés secrets.

On sait, par exemple, la fin tragique de Franklin et de ses cent vingt compagnons, victimes de l'implacable Arctique et d'Esquimaux sans pitié.

On ne peut lire sans émotion le récit du terrible voyage de Richardson et de son groupe, ni constater sans tristesse leur déception en ne découvrant pas le passage du nord-ouest. Et c'est le cœur brisé qu'on les suit dans leur retour vers le sud de cette pointe de la côte, qu'avec amertume ils nommèrent « Turnagain Point » (La pointe VIRE ENCORE).

Dans la galerie des célébrités, je n'oublie pas non plus l'Esquimau qui vous mène à un camp, à une cache, à deux cents milles en plein désert. Il a, lui, l'instinct qui fait défaut à la plupart des Blancs, habitués aux poteaux indicateurs de nos pays. L'Arctique est un immense Paris où l'Esquimau, ce parigot des glaces, est partout chez lui.

Je devais cet hommage à nos guides, compagnons de nos pérégrinations, gens aimables, dévoués et sûrs.

L'Arctique a son climat à lui, climat qui a une grande influence sur le nord du continent américain. Aussi, des différentes stations météorologiques, sont télégraphiées, matin et soir, les observations concernant la température, etc.

Si nous divisons l'année d'après la glace, nous pourrions dire qu'il n'y a que deux saisons : l'hiver avec huit à neuf mois de glace, et l'été ou la période sans glace.

Mais si nous considérons la température et les diverses manifestations de la nature, alors nous pouvons dire que l'Arctique lui aussi possède les quatre saisons. Nos Esquimaux, eux, en comptent cinq. Elles constituent l'unique calendrier : (1) l'été, (2) l'avant hiver, (3) l'hiver, (4) l'avant printemps et (5) le printemps. Les deux périodes de transition entre l'hiver et le printemps, entre l'été et l'hiver sont en effet à part et tiennent des deux autres saisons.

L'hiver commence fin septembre. Les nuits se font alors plus longues, le sol se durcit et se sèche, la neige reste. En octobre, la terre « se meurt », rivières, cours d'eau, lacs et tout ce qui est eau fraîche se glace. L'océan, lui, résistera encore, mais vers la fin de novembre on pourra voyager sur ce pont qui reliera désormais le continent aux îles et les humains entre eux.

A certains signes, on s'aperçoit que depuis quelques années, même dans le Grand Nord, l'hiver est plus lent à se décider... L'Arctique aurait-il envie de se réchauffer ? ... Les générations futures y cultiveront-elles les orangers ? ? ? Un savant vient même d'écrire un article demandant aux gouvernements intéressés de prendre les mesures préventives en vue de ce réchauffement, lequel amènera des changements importants dans l'économie des pays arctiques. Ainsi, on a remarqué que la morue est montée au nord du Groenland. Des Esquimaux sont ainsi devenus pêcheurs, de chasseurs qu'ils étaient.

L'hiver ramène la nuit polaire. Au pôle même elle dure six mois : du 21 septembre au 21 mars. Mais, comme dans les régions dont il est ici question, les agglomérations et groupes se trouvent près du 69° et 70° de latitude, nous n'avons qu'un mois et demi environ de cette semi-obscurité.

Le soleil reste invisible durant décembre et une partie de janvier. Sa réapparition est tout un événement. On entend alors chez les grands comme les petits : « *Sikkenerk nuiyok* », le soleil paraît !... Dès lors, les jours allongent rapidement. Et le 21 mars, nuits et jours auront la même durée.

Que dire de nos ciels si purs où dansent les étoiles, de nos aurores boréales qu'on ne se lasse jamais de contempler, de la lumière veloutée de la lune si favorable aux voyageurs durant la période sombre, de l'étoile polaire qu'on est si heureux de revoir après s'être égaré dans la poudrerie !

La féerie de couleurs des aurores polaires vaut la peine du dérangement. Les hommes de sciences l'expliquent en disant qu'elle est : « Le résultat de la rencontre des corpuscules solaires avec l'ionosphère ou enveloppe extérieure de l'atmosphère terrestre. L'aurore boréale est une pluie d'électrons venant de l'espace interstellaire. Les années riches en taches de soleil sont particulièrement signalées par les aurores polaires. »

Quant à la neige, il en tombe beaucoup moins que dans le Québec par exemple. Chez les Esquimaux du cuivre, deux à trois pieds seraient à peu près la moyenne. Mais les poudreries la tassent en bancs hauts et durs.

En avril, le soleil très haut dans le ciel, réchauffe l'atmosphère, les oiseaux de neige, les premiers à arriver, voltigent et viennent picorer autour des maisons : c'est la première annonce du printemps.

Le printemps va durer jusqu'à la débâcle, laquelle a lieu entre le 15 et le 20 juin, selon les années. L'Arctique se réveille alors de son long sommeil et se reprend à vivre... Les phoques sortent de l'océan aux jours calmes pour prendre leur bain de soleil, les escadrilles de canards et d'oies arrivent, en route vers les îles lointaines où les pousse l'instinct de la reproduction; les voyages sont agréables, moins pénibles du

moins. A cete époque de l'année, on voyage de nuit, c'est plus frais pour les chiens et moins dangereux pour les yeux si sensibles à la réverbération du soleil sur la neige.

Au mois de juin, la neige disparaît complètement, l'herbe reverdit, les fleurettes éclosent à l'abri des vents du nord. Et enfin, la débâcle tant attendue se produit.

Voici l'été. Il durera deux mois. Aussi, toute la nature tient à n'en rien perdre. Les glaces des rivières ont à peine fini de défiler que nous sommes envahis par les maringouins. Ah ! ceux-là ! Où ne sont-ils pas puisqu'on les trouve loin au nord, sur les îles solitaires... En vérité, ils gâtent juillet, notre seul beau mois. Heureusement que, de temps à autre, le vent qui souffle de la glace les oblige à se cacher et à nous accorder un peu de répit. Pour nos Esquimaux surtout, juillet est le mois par excellence : mois de la lumière, car le soleil luit jour et nuit; mois de la chaleur bienfaisante qui permet de vivre au grand air, de marcher dans la Terre Stérile, de chasser et de pêcher. Rien ne les presse car le soleil (l'unique horloge des ancêtres) dit qu'ils ont le temps. A toute heure, on peut voir des groupes assis en rond près d'une tente, sur le sol, prenant le thé, devisant, mangeant, riant, heureux, car ils ont survécu à l'hiver et maintenant la vie est belle ! La nature elle-même invite à prendre part à cette exubérance. On dirait que, lassée de cette longue austérité de recluse, elle devient coquette, essaye de se mettre à la mode, mais, un peu gauche et surtout pauvre, elle ne peut se parer comme ses sœurs, les terres privilégiées du sud.

Un peu de verdure, des mousses jaunes et blanches, des petits saules mais aussi de jolies fleurettes, c'est tout ce qu'elle a, et la fraîcheur de tout cela ne durera qu'un mois.

En juillet, la glace de l'océan, toute craquée déjà, va finir de s'user sous l'action des courants marins et des vents. La mer sera libre pour deux mois. Aussi, les bateaux doivent-ils

se hâter pour apporter les provisions de l'année aux différentes places qui attendent avec impatience.

En été, la température ordinaire atteint 60° dans l'après-midi, et descend à 40° le soir. Elle sera parfois de 65° à Cambridge, et de 70° à Holman. A Coppermine cependant j'ai constaté une fois 87°. C'est le plus haut degré observé. Remarquons en passant, à propos du soleil de minuit, que, par suite de cette distribution de la lumière et malgré l'obscurité de l'hiver, le total annuel des heures de lumière est sensiblement le même qu'aux tropiques.

Si le mois d'août est le mois des bateaux, il est aussi celui des tempêtes et de la nuit qui revient. Et, durant sa dernière quinzaine, l'été s'en va comme à regret et malheureux de n'avoir pu faire mieux.

L'automne semble pressé d'en finir pour céder sa place à l'hiver. Sans enthousiasme, avec des sautes d'humeur (car il nous laisse encore de beaux jours), mais impitoyablement, il extermine les fleurettes, change les tapis de verdure, arrête la croissance des arbustes, chasse vers le sud les oiseaux migrants et les caribous, oblige les bateaux à regagner leur port pour l'hivernage, gèle le sol, nous enferme dans une nuit de plus en plus longue et de plus en plus froide, fait tomber d'abord des pluies glacées et enfin, la neige qui ne fondra plus. Tant et si bien qu'à la fin de septembre, il a dépouillé la nature des toilettes voyantes et gaies que lui avait apportées l'été, laissant à l'hiver le soin de lui redonner le voile blanc. En un mois, il a fini son travail de destruction. L'hiver revient, remplissant l'Arctique du grand silence blanc. Comme les contrées aux horizons sans bornes, celle de l'Arctique est une ensorceleuse.

Les voyageurs qui ont traversé les déserts du Sahara, de Kalahari, d'Arabie, de Gobi, les Pampas, les Savanes, les Steppes en sortent profondément impressionnés par leur contact avec la nature brute. Mais dans l'âme de ceux qui y passent leur

vie ou une partie de leur vie, ces pays impriment un caractère indélébile. Ils transforment l'homme en le rapprochant de la nature et en le ramenant à la vie simple, dure et primitive de ses ancêtres.

En quittant l'Arctique, j'ai emporté pour toujours son empreinte. Et à chaque automne, à chaque printemps, je me sens repris par la nostalgie des espaces. Alors je me rappelle ces longs moments de solitude et de silence qui rendaient facile la conversation intime; cette contemplation fascinante de la beauté sauvage de l'Arctique; ce sentiment de petitesse devant sa grandeur écrasante; cette communion avec la nature dans le décor des vallées, des montagnes, des rochers, des rivières, des chutes et des lacs. J'entends encore les voix qui criaient dans ce désert : celle de l'océan toujours en mouvement pendant les trois mois de sa libération comme aussi le hurlement du vent dans la poudrerie affolante. Je me revois, petit point vivant et mouvant sur l'immensité des glaces. Alors, perdu dans cet Arctique sans fin, loin des centres, loin des contraintes et des mesquineries de la civilisation, je me sentais seul mais libre, petit mais puissant car je ne dépendais que de moi (après Dieu dont cette solitude me rapprochait) pour ma survivance. Je m'enivrais d'une indépendance presque absolue, chose inconnue dans notre civilisation.

Oui tout cela m'attire encore. Pays de beauté sauvage et de désolation, en hiver surtout. Mais, dans la symphonie universelle de l'univers au Créateur, l'Arctique a sa part, fait entendre sa note, une note grave, sévère. Comme il la comprend cette part, comme il l'aime cette note, le missionnaire catholique qui redit chaque jour au bréviaire : « Glaces et Neiges, Lumière et Ténèbres, Chaleur et Froid, bénissez le Seigneur. »

CHAPITRE III

Les merveilleuses manifestations de la vie dans l'Arctique

La beauté de l'Arctique est une beauté sauvage. Beauté sauvage parce que désolation, absence apparente de vie et d'activité. Mais, entendons-nous bien. Absence de vie au sens des pays civilisés.

Je ne voudrais pas tout de même laisser une impression fautive sur cet Arctique que M. Stephenson, célèbre explorateur, a appelé "The Friendly Arctic" (L'Arctique Enjôleur); pays stérile, mais accueillant. Je vous dirai comment « ces quelques arpents de neige » sont habités, animés. Oui, même dans ce désert, la vie est non seulement possible, mais abondante.

Loin de la fièvre des cités, le citoyen de l'Arctique est plus sensible aux diverses manifestations de l'activité, à la vie merveilleuse de la faune et de la flore. Au contact de cette riche contrée, il trouve le calme, il se retrouve lui-même. Il se rapproche de la nature dont nous éloignent trop les conditions de notre vie moderne mécanisée et nerveuse.

Dans nos pays civilisés, l'arrêt de la vie végétale durant l'hiver nous est moins pénible, la solitude, moins pesante, le silence, jamais complet. L'activité des humains, le mouvement des voitures, les cheminées fumantes, et même au loin cette

petite chose si vivante dans la nuit qu'est la lumière d'une maison isolée font que, partout et toujours, nous avons l'impression de garder le contact avec les autres humains.

Là-bas, quand on est seul, à cent, deux cents milles des êtres humains les plus proches, on se sent comme enveloppé dans la solitude, oppressé par le silence. Je comprends que les Esquimaux aient peuplé d'esprits ce vaste désert.

On aime alors un peu de vent, car le vent est un bruit, un mouvement. On aime sentir près de soi les chiens, êtres vivants qui remuent comme nous. On aime le bruit de leurs chaînes la nuit. Et pourtant, il y a d'autres êtres vivants. Durant le jour, nous avons traversé des pistes, mais nous n'avons pas vu les animaux qui les ont faites. Quand il nous arrive de voir bouger quelque chose, une perdrix, un lièvre, un renard, un carcajou, un caribou, voire même un vulgaire corbeau ou une chouette blanche, ce mouvement sur la terre ou dans le ciel est tellement inaccoutumé que les chiens eux-mêmes s'en trouvent tout à coup excités.

La population globale esquimaude est d'environ 37,000 âmes : 1,200 en Sibérie, 13,500 en Alaska, 9,000 au Canada et 14,500 au Groenland. Il y en a environ 2,000 dans la région qui nous occupe, c'est-à-dire dans l'Arctique canadien de l'ouest du 67° au 72° (long.) et 102° à 120° (lat. est); les sept autres mille se trouvent à l'est. La moitié des Esquimaux et les cinq sixièmes des Blancs vivent à Aklavik et dans le delta du Mackenzie, en plein bois.

Il reste donc 1,000 Esquimaux et 50 Blancs pour une contrée de 800 milles de long (en ligne droite), d'un peu plus de 800 milles de large depuis la limite des arbres au sud jusqu'à l'extrême nord des îles, i.e. pour une superficie de plus de 700,000 milles carrés. En survolant en avion cette partie de l'Arctique nous pourrions apercevoir, çà et là, quelques petits camps, une trentaine en tout, dispersés dans cette immensité

et groupant dans les tentes ou les iglous trois ou quatre familles, parfois un peu plus.

Quant aux Blancs, ils se trouvent répartis entre les sept humbles villages bâtis sur la côte. . . deux de ces centres n'ont que la mission catholique, deux autres la mission catholique et le poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson; par contre, à Coppermine on peut voir : une station météorologique, la T.S.F., la Gendarmerie royale, la mission catholique, le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la mission anglicane, un dispensaire et une école du gouvernement fédéral.

Ces centres sont visités : en été par les bateaux, en hiver par les Esquimaux qui viennent traiter et, en toute saison, par les avions qui nous relie au monde civilisé.

Là comme ailleurs, et parfois plus qu'ailleurs, c'est la petite routine ordinaire, les petits potins, les petites relations sociales de mise, mais aussi la chaude hospitalité du nord.

A l'intérieur des terres comme sur la côte, les Esquimaux rayonnent de leurs camps : pour la chasse, le piégeage ou les visites, laissant partout, en hiver, sur la neige, la trace de leurs traîneaux.

La faune de l'Arctique mérite l'intérêt des économistes pour le rôle qu'elle a joué dans la survivance des Esquimaux et aussi parce que, dans la toundra, les animaux comme les hommes ont à lutter pour subsister.

Prodige, en effet, que cette vie animale durant le long hiver ! Sauf l'ours brun et le petit écureuil de terre tapis dans leur gîte jusqu'au printemps, tous les autres animaux bravent le froid et continuent la lutte pour la vie. . . Ce n'est que dans les poudreries que le renard rentrera dans son terrier, que le lièvre se blottira sous les rochers, que la perdrix se cachera dans la neige sous les petits saules.

Souignons en passant ce facteur intéressant de l'économie dans l'Arctique : la végétation rabougrie de la Terre Stérile est suffisante pour nourrir les animaux qui ont permis à l'homme de survivre. Le caribou et l'ovibos se régalaient de lichen, le lièvre, de l'herbe dure et des arbustes minimes, la perdrix, des petits saules. Le savant positiviste ne voit là qu'un simple enchaînement des facteurs de vie, mais le chrétien y voit l'organisation admirable de la Providence.

Ne vous étonnez pas que je nomme le phoque le premier... Il n'est pas un terrien, on ne le voit pas en hiver, mais c'est lui qui, depuis des siècles, a fourni aux Esquimaux la nourriture, le chauffage et la lumière durant les mois froids. En effet, jadis, les Esquimaux hivernaient sur la mer, pour la bonne raison que leurs arcs ne leur permettaient pas de tuer assez de cariboux pour passer l'hiver sur terre tandis que, sur la mer, ils pouvaient toujours tuer le phoque. La graisse alimente les lampes de l'iglou, sa chair nourrit les hommes et les chiens, et avec sa peau, les femmes confectionnent les bottes.

J'ai placé le caribou au second rang des animaux les plus utiles à l'Esquimau. Il mériterait presque d'être *ex æquo* avec le phoque. Maintenant, en effet, une grande partie des familles esquimaudes hivernent au sud, à l'intérieur des terres, et là, c'est le caribou qui les nourrit.

Il y a, dans cette région, deux grands troupeaux : l'un à l'ouest, sur les contreforts des Rocheuses, l'autre à l'est de Coppermine. J'ai vu ce dernier en pleine migration; il couvrait toute la contrée... c'est par milliers et milliers de têtes que chaque troupeau se dirige vers le nord au début du mois de mai et s'en retourne vers le sud en septembre. La route de leur migration est toujours la même. Elle fut tout de même changée en certains endroits par la présence des hommes et le bruit des armes à feu. Les cariboux qui hivernent dans l'Arctique grattent la neige avec leurs sabots pour mettre le lichen à découvert.

Les Esquimaux ne mangent pas de renard, du moins généralement. Mais depuis que les Blancs leur ont appris la valeur de sa fourrure, ils sont devenus trappeurs. C'est pour eux à peu près la seule manière de se faire un peu d'argent. Les renards blancs sont les plus nombreux, les seuls même sur les îles du nord. Il y a aussi quelques renards bleus et, sur le continent, ceux qu'on appelle renards de couleur : jaunes, croisés, noirs, argentés. Ceux-là ne s'éloignent pas de la côte.

Les loups de la Terre Stérile sont parfois si nombreux que nos Esquimaux ne laissent pas leurs enfants s'éloigner du camp. Les loups suivent le caribou qu'ils savent fort bien chasser et tuer. Il en est des blancs, des croisés, des roux, des noirs et des bleus. La peau ne vaut que quelques dollars. On s'en sert là-bas comme garniture d'habit, ici, elle fait une descente de lit superbe et douce.

Les carcajous abondent dans certaines parties du pays. Ce sont des animaux diaboliques et des voleurs astucieux. Ce qu'ils ne peuvent emporter, ils le souillent. De plus, ils s'arrangent toujours pour visiter, avant vous, votre ligne de pièges et y voler les renards. J'ai rencontré un jour un trappeur qui venait de perdre ainsi quinze renards sur trente, ce qui représentait alors une perte sèche de plus de quatre cents dollars. Le carcajou est très difficile à prendre. On apprécie beaucoup sa fourrure autour du capuchon.

Le lièvre arctique est beaucoup plus gros que le lièvre des bois. Il se tient dans les rochers. Il fournit une viande excellente, goûtée par l'homme, le loup, le renard, le carcajou, l'épervier et la belette. S'il n'a pas, comme dans la fable, tous les torts, il a celui d'être le plus faible.

Citons encore : le rat musqué qui, du delta du Mackenzie, semble gagner les lacs de l'est, l'écureuil de terre, la belette blanche, jolie mais féroce, la souris blanche de l'Arctique, régal du renard... Sur les rives de trois des rivières qui se

jettent dans l'océan près de Coppermine, on peut trouver quelques orignaux qui broutent les saules plus hauts dans ces endroits. Les seuls oiseaux qui restent dans l'Arctique en hiver sont : l'élégante perdrix blanche, la chouette, blanche elle aussi, l'épervier et le corbeau.

Sur la glace de l'océan on risque de rencontrer l'ours blanc. Chasseur de phoques, il en mange le gras, laissant la viande aux renards blancs. Roi des glaces, il est chez lui dessus ou dans la mer. Les Esquimaux le chassaient autrefois en lâchant leurs chiens sur lui pour le tenir en arrêt jusqu'à ce qu'ils l'aient achevé avec leurs harpons et leurs flèches.

On nous demande souvent si les animaux de l'Arctique sont dangereux. Généralement non ! Ils fuient l'homme et n'attaquent que s'ils ont faim, s'ils ont des petits ou s'ils se trouvent cernés de trop près.

Au printemps, la vie devient plus active et se manifeste davantage. L'ours brun sort de son gîte, le petit écureuil de son trou, les oiseaux de neige viennent annoncer la fin de l'hiver, les perdrix envahissent la toundra, et partout sur la glace de la mer, les phoques, tels des taches noires, apparaissent pour animer le paysage tout blanc. Les caribous arrivent puis les oiseaux migrateurs : canards, oies, cygnes, grues, hérons, huards, goélands et autres.

On dit que plus de cent espèces d'oiseaux migrateurs reviennent chaque année dans l'Arctique. Pour ceux d'entre eux qui hivernent en Patagonie, il s'agit d'un voyage de dix-neuf mille milles aller et retour.

Dès que les rivières sont libres de leurs glaces, le saumon, venu de la pleine mer, saute les chutes pour remonter les cours d'eau; dans les lacs et les rivières, même dans les ruisseaux, les truites et les poissons blancs se promènent. A l'ouest les troupeaux de baleines défilent dans la mer profonde.

Sur terre cette exubérance printanière de la vie animale diminue graduellement. C'est que, pour le miracle de la reproduction, les animaux sont entrés dans l'intimité de leurs terriers, de leurs gîtes, de leurs nids, de leur solitude. C'est probablement le temps où ils s'entre-dévorent le moins, où ils goûtent cette sécurité qui chasse l'inquiétude des mères et prévient le drame de familles brisées à leur début.

On s'étonne de trouver tant d'insectes dans l'Arctique : maringouins, brûlots, mouches de maison, mouches à viande, papillons, bourdons, cafards, etc. . . Leur vie est courte et ils profitent de tous les moments de chaleur. J'ai marché dans le Barren Lands au milieu de nuages de maringouins. Quant aux brûlots, ils m'ont une fois littéralement défiguré pour trois jours. Enfin, j'ai vu un caribou, que nous avions tué, envahi par des hordes de cafards en moins de trois heures.

L'arrêt ou plutôt le mystérieux repliement sur elle-même de la vie animale en plein été, correspond à l'éclosion rapide de la végétation. . . Vite les petits saules et les arbustes bourgeonnent et se couvrent de feuilles; la neige est à peine disparue que l'herbe reverdit et pousse, les perce-neige fleurissent et bientôt un peu partout, sans ordre, selon les caprices du terrain et des vents qui ont apporté la semence, les délicates fleurettes de la toundra formeront de véritables tapis multicolores.

En 1950, j'en ai cueilli plus de cinquante différentes espèces que j'ai apportées à ma Mairaine Missionnaire. Nous les avons fait classer par le R.P. Arthème Dutilly, o.m.i., botaniste de l'Université de Washington, puis encadrer. On peut y voir la drave des neiges, l'astragale alpine, une sorte de rhododendron et de chrysanthème, la renoncule, le lupin, l'anémone et d'autres. Au Groenland il y aurait deux cents espèces de plantes et une centaine dans l'Arctique central.

En septembre, les petites baies, sortes de bluets peu sucrés, sont bonnes à manger. Il existe même une sorte de framboise sauvage. . . Ce sont les seuls fruits de l'Arctique.

Le petit jardin en couche chaude que nous préparons et semons en juin, après la débâcle des glaces, nous donne quelques radis et de la salade... J'ai vu les pommes de terre fleurir, mais fleurir seulement... L'été est trop court...

Quel prodige et quelle merveille ! Quel exemple aussi pour l'homme que cette nature peu favorisée se refusant à l'immobilité de la mort et se reprenant chaque année, après le long hivernage, à ressusciter toujours vivante, toujours active.

Le vingtième siècle va-t-il mettre un terme à la solitude et au silence de cette immense région que rien n'est venu troubler dans le passé ?

Le magnifique développement du Canada tout entier est en marche vers le nord. Les progrès réalisés dans l'Arctique depuis une trentaine d'années ne sont que les précurseurs d'autres plus importants. Une ère nouvelle a commencé...

Nous avons actuellement deux lignes commerciales d'aviation : une vers Aklavik, le long du Mackenzie, l'autre vers Coppermine. Dans un avenir prochain, elles s'étendront jusqu'aux autres centres de la côte. Tout au nord, les gros Douglas de la ligne aérienne Norvège-Californie, en vingt-quatre heures, ont survolé les glaces éternelles.

Les centres actuels sont appelés à s'organiser et à se développer. Bientôt sans doute Aklavik et Coppermine ne seront plus seuls à posséder école et dispensaire.

La défense du nord exige que soient établies des bases militaires, construits et entretenus des champs d'aviation, installées des lignes de radar.

L'uranium du lac d'Ours n'est qu'à cent soixante-dix milles au sud de la côte arctique. Sur le continent et sur les îles, les gisements sont nombreux, variés et riches. Quand le moment sera venu de puiser à ces réserves, le problème ne se posera plus du transport de la machinerie et des hommes.

La plupart des services du gouvernement, les postes de traite, la mission anglicane sont occupés par des gens mariés. D'autres familles viendront... Les conditions de vie, bien différentes aujourd'hui de celles d'il y a trente ans, deviennent de moins en moins pénibles.

Et c'est ainsi que, graduellement, ce pays solitaire se peuplera et que le silence blanc sera remplacé par l'animation d'une région active.

son
nair
l'Ar
des
d'él
prin
lesq
prin
des
le ca
lisé.
distr
Ses
mais
Ces
sonn
exist
qual
d'ap
pouv

CHAPITRE IV

L'Esquimau, roi de l'Arctique

Bien plus que l'Arctique, que sa faune et sa flore, la personne de l'Esquimau ne cesse de susciter l'intérêt du missionnaire. Au pays des aveugles, les borgnes sont rois ! Dans l'Arctique sauvage, l'Esquimau régnait, à la façon de l'homme des cavernes, sur les animaux qu'il fallait vaincre, au milieu d'éléments qu'il fallait dominer.

Le peuple esquimau est un peuple primitif, l'un des plus primitifs du globe. L'environnement, le vide, l'isolement dans lesquels il a vécu durant de longs siècles en sont la cause. Par primitif, je n'entends pas l'homme animal, l'homme quaternaire des évolutionnistes, mais celui dont Lubbock a dit : « qu'il a le caractère de l'enfant avec la force de l'adulte », le non civilisé. Le primitif est un homme comme nous, avec « la même distribution de dispositions et de capacité » (Radin) que nous. Ses déficiences ne proviennent pas d'une infériorité mentale, mais de l'environnement social et physique qui fut défavorable. Ces mêmes évolutionnistes prétendent que le pouvoir de raisonnement n'existe pas chez les primitifs. C'est faux. Il existe et n'a besoin que d'être mis en pratique. Quant aux qualités et aux défauts, voici les plus apparents, ceux qui, d'après les ethnologues, seraient communs à tous ou presque : pouvoir de perception très accentué, pouvoir de mimique,

mémoire fidèle, contrôle des émotions¹, hospitalité, dévouement. Et parmi les défauts : imprévoyance et paresse, crédulité, inclination au mensonge, crainte du ridicule. J'ajoute, pour répondre à une question qu'on nous pose souvent, que le primitif a la notion du bien et du mal. Contre les écoles évolutionnistes, nous affirmons qu'il existe une morale universelle et que cette morale, comme la religion, est innée dans l'homme.

Ces quelques précisions sur le primitif en général m'ont paru nécessaires pour rassurer certains sectaires qui pourront ainsi constater que mes humbles observations sur les Esquimaux correspondent à celles des ethnologues sur les primitifs des cinq parties du monde.

Au contraire de l'Indien, beau type d'homme, svelte, élancé, grand, l'Esquimau est plutôt trapu, corpulent, petit. En hiver, dans ses doubles pantalons et parkas en peaux de caribou, il paraît même un peu lourdeau. Mais, ce n'est qu'en apparence car l'Esquimau est agile, très agile même. L'homme a l'allure dégagée du sportif. Je dis l'homme, car les femmes, avec leurs petits pieds tournés à l'intérieur, semblent n'avancer que par un mouvement de balancement peu élégant. Il ne faut pas exagérer la petitesse des Esquimaux. Leur taille est plutôt moyenne. Quand j'arrivai à Burnside, je fus surpris d'y rencontrer cinq ou six hommes de près de six pieds. Influence lointaine des Indiens, sans aucun doute. Ces hommes, plus grands, sont tout de même l'exception, et d'eux, les autres disent plaisamment (peut-être avec un peu d'envie) : « Cet homme est haut ! » Chose curieuse, j'ai lu quelque part que là où l'influence des Blancs a été plus grande, la taille moyenne est devenue plus petite. Nous rencontrons quelques Esquimaux de type négroïde : cheveux crépus et frisés, lèvres épaisses. Influence des nègres, lointaine chez certains, plus proche chez

¹ Ici, je me permets de spécifier : contrôle des sentiments externes, oui ; contrôle des passions, non.

d'autres, car le temps des baleiniers venus du Pacifique n'a pris fin qu'au début du siècle et parmi eux il y avait de nombreux nègres.

Le type esquimau est nettement mongol : tête aussi large que haute, souvent conique, pommettes saillantes, teint jaunâtre se brunissant au printemps, comme celui de l'Espagnol, figure ronde, à peine ovale, cheveux noirs, plats, durs. (Nous gardions une tondeuse spéciale pour eux.) Les Esquimaux ne connaissent pas les pellicules. Plus favorisés que nous, ils vont tard dans la vie avant de grisonner. Je n'ai vu que trois ou quatre têtes blanches. La première constatation des cheveux blancs désole les femmes esquimaudes et on peut alors les voir présentant leur tête à leur fille, chargée d'arracher ces premiers signes du déclin impitoyable. Autrefois, les hommes portaient la chevelure longue et tombant sur les épaules. Les femmes séparent généralement leurs cheveux courts par une raie au milieu de la tête. Les jeunes filles se servent maintenant de bigoudis et des permanentes. Je n'ai jamais pu expliquer la théorie des Esquimaux blonds que par une influence plus ou moins récente de Blancs.

Les cheveux de l'Esquimau sont rarement... habités... A propos des exceptionnels propriétaires de poux, les autres disent dédaigneusement : « Komalik » (il a des poux). Comme la chose ne peut rester secrète, on peut facilement se garder du danger.

Les Esquimaux se confectionnent des peignes en cuivre, ou en os, et des grattoirs avec longs manches, capables d'atteindre le dos.

Maintenant, ils font un peu de toilette dans leurs iglous et dans leurs tentes. Ils possèdent des cuvettes, du savon, se lavent, se rasent. Par contre, l'hygiène laisse encore beaucoup à désirer. Ses règles restent difficiles à observer à cause de la promiscuité comme aussi de la difficulté à faire convenablement les lavages.

Jadis ils se contentaient d'essuyer leurs doigts, leur bouche et leur couteau à « *Ivgun* », sorte d'essuie-mains qui servait à tous et qui consistait en plumes de canard, de huard ou autre gros oiseau. Ils se lavaient les mains aux flaques d'eau après l'écorchement des caribous. En été, ils barbotaient quelquefois dans les rivières. Mais ils restaient propres. En voyage, par exemple, ils se salissent moins que nous. Le fait de coucher nus, leur peau huileuse et l'instinct de se conserver propres les protègent contre la saleté.

Ce sont surtout les yeux en amande qui donnent aux Esquimaux l'aspect de l'oriental; yeux toujours bruns, comme les cheveux sont toujours noirs, yeux très vifs aussi à détecter au loin la chose anormale. Les Esquimaux ont une vision excellente, habitués qu'ils sont dès leur enfance à observer l'immensité. Toutefois l'imprudence des enfants, des femmes aussi qui négligent de porter des lunettes au temps de la réverbération du soleil sur la neige est cause de beaucoup de troubles visuels.

Le nez de l'Esquimau est aplati, petit. Ils rient de nos grands nez.

Les dents sont blanches, fortes. Avec de telles dents, l'Esquimau est capable d'un tas de choses : il peut tordre du fil de fer, arracher des pointes, défaire les nœuds les plus « gordiens ». Malheureusement, la poudre à pâte, le sucre et un régime nouveau auront vite raison de la dentition esquimaude conservée par la mastication de la viande et du poisson gelés. La femme esquimaude se sert de ses dents pour assouplir le cuir des bottes, et ce, toute sa vie, depuis sa jeunesse. C'est ce qui fait que certaines vieilles n'ont qu'une rangée de choses aplaties et presque à niveau de la gencive.

Les mains et les pieds esquimaux sont petits. J'ai eu parfois de la difficulté à me faire coudre des bottes aussi grandes que je le voulais, les couseuses ayant trop à cœur de me mouler un pied élégant à leur manière.

La moyenne du poids pour l'homme serait de 150 à 160 livres et, pour la femme de 130 à 140. La femme esquimaude ne se préoccupe pas de sa ligne, pas encore du moins. Depuis toujours elle a participé aux travaux pénibles des hommes. Rien d'étonnant que sa forme en ait été affectée. Il y a des femmes très grandes, très lourdes, à la figure taillée à la hache, de véritables viragos qui peuvent en remontrer à certains petits bouts d'hommes. Elles le savent et essayent d'en imposer par leur voix et leur allure. Une d'elles, et quel morceau ! entra un jour dans la mission : « *Titornaitok samane ?* (On ne boit pas le thé ici ?) » « Non, répondis-je, pas de thé ici, et si tu veux rester, assieds-toi avec les autres. » Une autre fois, sûre de son coup, elle se présenta avec une immense truite de lac qu'elle voulait me vendre et que je refusai d'acheter. Après cela, les manières de cette dame se firent plus féminines. La femme esquimaude ne porte pour tout soutien et attache que la ceinture qui retient le bébé. Seules les anciennes ont gardé le tatouage sur la figure et les bras. Les jeunes l'ont laissé tomber. Parure de beauté, le tatouage est aussi chez certains primitifs un signe religieux, une marque de consécration.

Constatation un peu étonnante pour nous qui soignons notre ligne, l'Esquimau, l'Esquimaude aiment la corpulence. Les gens maigres attirent la pitié des autres. Rien ne désole plus un Esquimau dans sa maladie que de constater qu'il maigrit. Alors il vous montre ses mains et ses bras avec mélancolie et en ayant l'air de dire : « Tu vois, je m'en vais. » Il s'efforce de se refaire en mangeant. Ajoutons que l'Esquimau a meilleure allure en hiver dans ses beaux habits de caribou qu'en été où on le voit généralement débraillé.

On ne manque pas de parler de l'immoralité des primitifs. Entendons-nous bien. Humains comme nous, ils ont les mêmes appels aux dérèglements que nous. Si nous sommes surpris

par les manifestations un peu crues de cet appel de la chair, c'est que, précisément, ils se cachent moins que nous. Combien de Blancs, de civilisés, sont, sous ce rapport, redevenus primitifs ! Et combien de primitifs dont la prétendue immoralité est moins déconcertante que celle de certains civilisés ! L'immoralité des Esquimaux est bien excusable. Elle s'explique par le manque de distractions, la promiscuité des iglous, l'influence morbide du long hiver arctique, l'inaction, les festins de viande. Elle était de toutes les saisons mais devenait particulièrement fiévreuse au printemps car, plus qu'ailleurs peut-être, le printemps dans l'Arctique entraîne tous les êtres à la joie de vivre. L'échange ou le prêt des femmes, encore pratiqué pour une nuit ou pour plus longtemps, venait d'un besoin de nouveau dans la vie monotone, d'une manifestation d'amitié. C'était aussi un signe d'hospitalité à l'égard de l'étranger. Il avait même un caractère pratique en cas de stérilité. Cet échange ou ce prêt créait un lien spécial entre les partenaires ! Adultère officiel, connu et reconnu. L'adultère caché était mal vu et souvent puni, comme chez la majorité des primitifs. La prostitution n'existait pas.

Il y avait aussi l'abus des toutes jeunes, certains désordres communs, organisés, la grossièreté du langage et des gestes, l'homosexualité, quelques cas de bestialité. Et le tout, au vu et au su des enfants qui, à cinq ans, n'ignorent plus rien. On comprendra qu'en une telle matière, le christianisme n'a apporté encore que peu de changements dans les dispositions profondes de l'Esquimau. Au moins, nos catholiques ont la force de lutter et de s'opposer, avec courage parfois, aux habitudes ancestrales, C'est à ce propos justement qu'une jeune femme catholique me disait un jour : « Père, c'est moins difficile chez les protestants que chez nous. » Et je lui répondis : « C'est vrai, mais Dieu le veut ainsi. Et c'est mieux pour les familles. » Inutile d'ajouter que tous les Blancs n'ont pas aidé les missionnaires dans cette œuvre particulière de relèvement moral.

Les meurtres furent fréquents. Il y en eut plusieurs pendant les vingt années que j'ai passées dans l'Arctique. Malgré la présence des gendarmes et malgré les missionnaires ! L'Esquimau devait tuer pour vivre, tuer chaque fois qu'il le pouvait un gibier difficile à atteindre. Rien d'étonnant que cette habitude ait parfois dégénéré en morbidité, en folie du meurtre. Après tout, n'avons-nous pas constaté cette morbidité durant les deux dernières grandes guerres ! Combien de soldats et de maquisards avouent qu'alors la vie humaine ne comptait pas pour grand-chose ! L'Esquimau tuait encore pour se venger des moqueries cinglantes, des injures faites à sa famille, pour se débarrasser du mari dont il convoitait la femme, des enfants en temps de famine, de la petite fille — bouche inutile, des vieillards quand ceux-ci devenaient une charge trop lourde à la communauté. Ceux-là, il les abandonnait en chemin. D'ailleurs, ces vieillards acceptaient leur sort, ayant eux-mêmes pratiqué cette dure nécessité, et, tout comme les malades, demandaient parfois la mort par pendaison ou strangulation. Enfin, certains Esquimaux au tempérament trop vif tuaient sous le coup de la colère. Il semble bien que les meurtres des bébés et des vieillards étaient plutôt dus à la nécessité qu'à la cruauté, car les Esquimaux avaient pour les uns et les autres une véritable affection. Cependant, pour le nouveau-né qu'on supprimait, on ne constate aucun signe de pitié. On dirait que le petit être n'était pas considéré comme un humain. Il est curieux de constater que l'Esquimau, courageux dans les coups durs, devant l'ours polaire par exemple, ne l'est pas dans la vie courante. Il préférerait éviter la bataille et tuer son ennemi en sournois, par derrière. Il n'est pas agressif de nature. Comme l'Indien, il n'a pas fait la guerre, il est resté paisible. Même quand il tue, il veut tuer... en paix. On ne recourait au suicide que dans la maladie, quand il ne restait aucun espoir. Alors le condamné demandait qu'on le pendît ou qu'on l'étranglât. J'en ai connu un qui mourut ainsi. Catholique, il avait demandé à monseigneur Fallaize « si cela était bien ». Un autre eut plus

de chance. Un soir, nous allâmes le visiter, monseigneur Fallaize et moi. La corde était prête. Monseigneur obtint un sursis, revint, eut le temps de parler au mourant, le baptisa et lui fit accepter une mort « sans corde ». Fatalisme et aussi constatation qu'on n'était plus bon à rien, et donc à charge à la communauté.

Il y eut quelques cas d'anthropophagie, mais rarement et seulement quand il ne restait même plus de peaux à sucer. En général, l'Esquimau est dur à l'égard des animaux. L'un des premiers plaisirs des enfants est de fouetter leurs petits chiens. Les meurtres ont diminué, les vieillards ne sont plus abandonnés, le nombre des filles a augmenté. Crainte du gendarme ? Exemple de deux meurtriers pendus ? et d'autres emprisonnés ? Sans doute ! Mais surtout, compréhension de la loi naturelle par la connaissance de la loi positive de Dieu enseignée à la jeune génération. Toutefois, il y a encore des « suppressions » plus ou moins connues et inconnues.

Vol et mensonge. Certes, l'Esquimau avait le respect de la propriété du groupe. Il ne se servait aux « caches » des autres que dans la nécessité. Mais malheur à l'étranger ! Et même dans le groupe, le plus fort abusait du plus faible. En devenant moins interdépendants, ils se volent entre eux plus encore qu'ils ne volent les Blancs. Car ils craignent ces derniers, tandis qu'ils savent très bien que leurs compatriotes n'iront pas se plaindre aux gendarmes. Les grands voleurs sont cependant une minorité que les autres n'aiment guère, mais qu'ils supportent. On me racontait par exemple qu'un tel se servait au petit tas de bois amassé sur la grève. On prenait plaisir à l'observer avec la lunette d'approche. Un autre allait de bonne heure le matin visiter les filets des autres, jusqu'au jour où un malin le devança et fit une marque à ses poissons qu'il retrouva plus tard parmi ceux du voleur, à la confusion de celui-ci.

Il y a, comme partout, de véritables cleptomanes. Un jeune homme vint un jour avertir le Père qu'il lui avait pris

du chocolat. « *Ayornarman!* » Il n'y pouvait rien, disait-il. Ailleurs, c'était une femme qui revenait rarement d'une visite chez les voisines sans quelque produit dont elle les avait soulagées.

Vol et mensonge vont de pair, dit-on. Il est certes des Esquimaux sur qui on peut se fier. Mais n'oublions pas que ce peuple est asiatique. On reconnaît l'oriental dans son sourire énigmatique. De plus, l'habitude de ruser avec le gibier, l'isolement dans lequel ils vivaient ont fini par rendre ces primitifs très méfiants. Ils ont souvent sur les lèvres leur fameux « *naouna* », je ne sais pas, réponse définitive à presque toute question. Après tout, on nous dit bien à nous : « Madame est sortie. » L'Esquimau est un peu normand; il est difficile de tirer de lui un oui ou un non. Il sait contrôler ses émotions, sinon ses passions internes, et aussi, devant les Blancs, son verbe. Même la langue, car dans chaque langue passent les qualités et les défauts d'un peuple, est remplie d'embûches philologiques. Un soir de tempête, j'envoyai un jeune homme arrêter notre générateur d'électricité. Les freins étant détraqués, il fallait se servir d'un câble pour tourner l'hélice du bon côté, en évitant d'y toucher. Mon jeune revint un moment après. Je lui demandai : « *Namakpa?* ça va ? Il répondit sans autre explication : « *Namadluagniktok* », ça ne va pas trop bien. J'aurais dû me méfier de cet infixé et de la négation. Le lendemain, au jour, je vis et compris : le générateur était bien là, mais l'hélice s'était volatisée au contact du câble. « *Namadluagniktok* ». Comme partout ailleurs, les Esquimaux mentent et rusent par intérêt, pour se défendre, pour rouler les autres.

J'ai noté que l'imprévoyance est un défaut commun aux primitifs. La raison ? L'habitude de vivre au jour le jour. Les famines succédaient à l'abondance. On profite de l'abondance et on passe à travers les famines. Les chargés de famille

amassent bien ce qu'ils peuvent, mais ils savent aussi qu'une fois les provisions épuisées, on pourra se remettre à chasser. Autre raison : autrefois, on dépendait du groupe pour la nourriture, ce qui a très bien pu, au moins dans le subconscient, développer une mentalité de dépendance. Quand le piégeage du renard est fructueux, vous croiriez que l'Esquimau songerait à mettre un peu d'argent en réserve. Mais non ! Ce n'est pourtant pas faute de se l'entendre conseiller par les Blancs que choque une telle façon d'agir. Mais, que voulez-vous ? Pour cet enfant du désert arctique, posséder quelques dollars, alors que les magasins regorgent de tant de choses désirées, est encore au-dessus de ses forces !

Ceux qui ont été en contact avec les Esquimaux les ont trouvés intelligents. Tous les primitifs sont intelligents. Ils ne nous sont pas inférieurs radicalement, racialement. On comprend facilement que ni leur intelligence ni leur imagination n'aient pu se développer ni s'enrichir dans leur environnement. Le cours de leur pensée était entièrement dirigé vers la chose matérielle. Aucune curiosité intellectuelle ! Aucun effort analytique ! Les phénomènes de la nature s'expliquaient « naturellement », ou plutôt ne s'expliquaient pas. C'était ainsi ! Peut-être, inconsciemment, y voyaient-ils l'influence directrice des esprits, mais c'était tout. La conversation ne portait que sur la chasse, la pêche, le temps, les voyages, toutes choses pratiques. Absence d'imagination ! Difficulté aussi à suivre un ordre logique de pensée. J'en ai vu suer à essayer de traduire des expressions un peu abstraites et qui demandaient un effort d'application. De même, ils ont peine à comprendre notre lenteur à apprendre leur langue, ils n'essayaient même pas de se l'expliquer. Un petit mot malin en donne l'ultime raison : « *Tusagniktok* », il ne comprend pas !

Le contact avec les Blancs, tant de choses merveilleuses qu'ils ont maintenant vues : bateau, avion, T.S.F., radio, les

observations des malades tuberculeux envoyés dans la civilisation, les écoles, tout cela a ouvert des horizons insoupçonnés. Certains jeunes gens et jeunes filles ont poussé leurs études assez loin et jouissent de belles situations. Une jeune esquimaude est même devenue religieuse. Bref, après vingt ans, on a pu constater une évolution rapide dans l'esprit de l'Esquimau. Après vingt ans ! Alors que ce peuple est demeuré stagnant pendant de nombreux siècles !

Comme chez tous les primitifs, le don d'observation est très développé chez nos Esquimaux. C'est ce qui leur permet de se reconnaître dans leur immense pays, de détecter les pistes, et aussi de remarquer très vite les défauts physiques et moraux du nouvel arrivé. Mais il manque d'originalité, au moins personnelle, car, en tant que tribu, leur culture est très intéressante, encore qu'on puisse dire qu'elle est le résultat de la nécessité. C'est un fait que chez l'Esquimau la personnalité n'est guère accentuée. Elle commence seulement à le devenir, par suite de l'indépendance de plus en plus grande de l'individu à l'égard du groupe. Les Esquimaux manquent d'esprit de suite. Nomades depuis toujours, ils sont atteints de la maladie de la bougeotte. Pour nous, habitués au travail régulier, c'est un défaut avec lequel il faut savoir compter quand nous les employons.

Comme tous les peuples enfants, le peuple esquimau est orgueilleux. Les Esquimaux sont les « Hommes », « *Innuït* ! » Une Esquimaude disait un jour à une garde-malade : « Vous, Canadiens, nous, Esquimaux. » Les Indiens, qui eux-mêmes se considèrent comme les hommes par excellence, sont appelés par les Esquimaux « Larves de poux », « *Itkelret* », et les Blancs, les « *Kablunat* », les Sourcils. Il faut dire que les Indiens leur rendent bien la politesse, car pour eux l'Esquimau est le mangeur de cru. On entend rarement les Esquimaux vanter l'intel-

ligence du Blanc, si ce n'est par flatterie. Quelquefois cependant, en parlant des différentes découvertes, comme la radio, les avions, etc., on m'a dit : « Les Blancs sont puissants », « Ayuiktut ». Ils se savent supérieurs à nous dans leur pays, en voyage, à la chasse. Pour eux, c'est l'unique supériorité qui compte.

Peuple enfant ! Par leur façon de raisonner et d'agir. Ce ne sont pas seulement les petits, mais les grands aussi qui s'amuse de rien, rien pour peu de choses, car ils sont gais, joviaux, aiment la plaisanterie, sont moqueurs, mais n'aiment pas trop que la moquerie soit dirigée contre eux. Ils ont le don de la mimique et ils s'en servent. Un homme sévère, triste, n'a guère d'emprise sur eux. Il faut être agréable et de bonne humeur. Celui qui mérite la suprême louange : « il ne se fâche pas », « Ilaranaitok », est sûr de leur plaire.

Jeunes de caractère, ils aiment la jeunesse et se désolent de vieillir. Enfants encore par leur curiosité toujours éveillée. Un traîneau au loin, le vrombissement d'un avion les rendent toujours exubérants. Et comme on en comprend bien la raison ! Qu'on s'imagine ce qu'était pour eux autrefois la venue d'un traîneau à chiens ou l'arrivée d'un étranger dans la routine de leur vie isolée !

On peut constater dans la psychologie de l'Esquimau un mélange de très belles qualités et de lacunes regrettables. Ils sont énergiques, endurants, patients : résultat sans doute d'une vie de chasse au temps du harpon et de l'arc, d'une vie de voyages continuels. Pour eux, le temps ne comptait pas. Maintenant encore, ils ne comprennent pas l'impatience ni l'empressement des Blancs en voyage ou au travail. Ils sont hospitaliers. Leur poignée de main, qu'ils ont apprise des Blancs, est franche et spontanée. Nous ne sommes pourtant pas loin du temps où, pour aborder l'étranger, ils déposaient

leur couteau (il faut dire toutefois qu'ils en gardaient au moins un en réserve dans leur botte) et levaient les bras en l'air ! Je l'ai noté plus haut : cette poignée de main nous fut refusée au père Buliard et à moi-même. Exception et chose du passé !

Chez nos Esquimaux du Cuivre, on ne rencontre pas d'expressions spéciales de bienvenue ou d'adieu comme dans d'autres tribus. En entrant chez vous, ils peuvent très bien vous dire : *Niglarama* », parce que j'ai froid, comprenez je viens me réchauffer. Mais par politesse il attendra pour parler de lui que les autres commencent. Par exemple un chasseur, s'il a bien réussi, se gardera de se vanter, bien qu'il en ait grande envie. En guise d'adieu « *Tasarman* », parce qu'il se fait tard (ajoutez... je dois partir). Nous disons cela, nous aussi, mais en ajoutant : au revoir.

Il paraît qu'avant l'arrivée des Blancs, les Esquimaux s'embrassaient avec le nez, et que les fils découvraient le sein de leur mère pour le baiser. Ils n'observent plus ces coutumes.

Fatalisme ! Avec cette vie si dure en elle-même, où ne chantait aucun espoir précis de bonheur futur, avec la sombre et lourde influence d'esprits redoutés, comment l'Esquimau n'aurait-il pas été fataliste ? « *Ayornarman* », on n'y peut rien ! Il répétait ce mot à tous propos, il le redisait dans la dernière maladie et à la mort, après que les sorciers avaient échoué dans leurs incantations. Je l'ai entendu, cet *ayornarman*, dans la bouche de mourants. Il avait un son lugubre. Je l'ai entendu dans celle de catholiques soumis et il me parut tout transformé. Le vieil *ayornarman* fataliste devient chrétien ! Avec cette disposition naturelle et la grâce, nos catholiques font une mort précieuse.

A l'égard du groupe et des associés, l'Esquimau est loyal. Il a l'esprit de corps. Il observe par exemple la loi du partage,

de l'entraide. On le sent encore dévoué au Blanc qui se confie à lui. En 1934, j'allai passer la saison d'été avec un groupe d'Esquimaux, loin au sud, à l'intérieur des terres. J'entrai dans une famille particulière. Il n'est rien que, non seulement les membres de cette famille, mais tous les autres ne firent pour moi, si étranger à cette vie de nomade. Je leur en ai toujours été reconnaissant.

Leur existence en groupe a développé de belles qualités morales, mais cette interdépendance les a rendus grégaires au plus haut point, et cela a atrophié l'initiative personnelle. Faibles de caractère, les Esquimaux ont peu de volonté individuelle. Il y a chez eux, comme d'ailleurs chez certains peuples civilisés, une sorte de besoin naturel d'être menés. Il en résulte un respect humain très prononcé, la crainte d'agir personnellement, un manque d'initiative. Ils vous diront par exemple : « Je ne suis pas le maître, comme tu veux. » De telles dispositions constituent un obstacle grave à la conversion individuelle.

Le primitif possède une crédulité naturelle. Il a tendance à croire les choses les plus invraisemblables. N'ayant aucun critère de jugement, il ne peut faire autrement. Au point de vue religieux, nous n'avons aucune difficulté à faire accepter les croyances. Il en est autrement de la morale. C'est pourquoi nous visons à développer la volonté et l'initiative personnelles. Mais je m'empresse d'ajouter que ces dispositions sont en train de changer : l'exemple des Blancs, ce qu'ils apprennent et surtout leur indépendance personnelle de plus en plus grande auront tôt fait de mettre en évidence une personnalité qui ne demande qu'à s'affirmer. Il en est de même de la crainte. L'Esquimau avait toujours peuplé son ciel, sa terre, sa vie, d'esprits redoutables. C'est ainsi qu'il ne voyageait jamais seul. Et encore actuellement, il veut bien nous accompagner à l'aller, mais il lui faut un compagnon pour le retour.

Je n'insiste pas sur certaines manières extérieures déconcertantes, telles que l'égoïsme, l'absence de délicatesse, de gratitude,



se
un
res.
mon
tres
en

ités
au
elle.
divi-
ples
ulte
elle-
le :
osi-
elle.

ance
cun
t de
pter
quoi
lles.
rain
t et
ande
i ne
inte.
vie,
mais
gner

ocer-
ude,

→
ans.
1951





de
ils
Egy
les
hom
por
aut
jou
plus
l'or

c L'
est
ce g
tand
vis-
la d
peu
sans
de r
Indi
arra
nali
l'In
don
trou
déca
méfi
insti
spiri

ment
passi
et le

←
Dans
OPERA

de politesse. Il a fallu apprendre à dire merci. Maintenant, ils oublient rarement de le faire. Sincérité chez la plupart ! Expression de gratitude « à crochets » chez d'autres ! Dans les repas, ils choisiront le meilleur morceau. On voit les hommes confortablement assis, alors que les femmes, celles qui portent leur bébé sur le dos, celles qui sont enceintes, ou les autres, restent debout. Tout cela ne peut se corriger en un jour. Et d'ailleurs, nous jugeons, nous, d'après notre civilisation plus raffinée. N'oublions pas que l'Esquimau est oriental et que l'oriental ne traite pas la femme comme le font les occidentaux.

On nous pose souvent à brûle-pourpoint cette question : « L'Esquimau est-il plus intelligent que l'Indien ? » La réponse est complexe. Ce qui fait poser la question, en d'autres termes : ce qui attire vers l'Esquimau, c'est, je crois, la plus grande spontanéité, le plus grand naturel, l'absence de gêne de celui-ci vis-à-vis du Blanc, alors que l'Indien est réticent. D'où vient la différence ? De ce fait que les Esquimaux, en tant que peuple, n'ont pas eu à souffrir des Blancs. C'est paisiblement, sans bataille, que nous avons envahi leur pays en leur apportant de meilleures conditions de vie. Il en fut autrement chez les Indiens. C'est par la guerre et l'extermination qu'on leur arracha leur vaste domaine de chasse. Si l'on admet le nationalisme chez les peuples civilisés, pourquoi le refuserait-on à l'Indien, peuple fier, et à juste titre, de son passé ? Il ne faut donc pas s'étonner de certaines poussées de nationalisme ni de trouver les Indiens un peu amers quand ils comparent leur décadence actuelle avec leur liberté complète d'autrefois, méfiants à l'égard du Blanc qui a abusé d'eux. Mais cette réserve instinctive, ce repli sur lui-même qui cachent sa véritable figure spirituelle ne signifient pas infériorité intellectuelle.

Revenons à nos Esquimaux. En somme, il s'agit d'une mentalité de peuple enfant, de défauts et vices de primitifs : passions non endiguées, conscience naturelle peu formée, le bon et le mauvais signifiant surtout ce qui est tel pour la société.



En somme, ces passions, ces défauts sont les nôtres plus accentués, plus apparents, tels qu'ils étaient chez nos lointains ancêtres. Nous bénéficions maintenant de tout le travail accompli par le christianisme et la civilisation durant vingt siècles. Ce travail est à peine commencé chez les Esquimaux qui, hier encore, n'étaient que des primitifs.

Quelle expérience pour le missionnaire que d'assister à cette transformation ! Et quelle joie d'en constater les résultats !

A travers le corps revêtu de peaux de bête, à travers ce fouillis moral et psychologique, le missionnaire doit atteindre l'âme esquimaude pour la transformer en un temple digne de Dieu, le Père commun de tous, civilisés et primitifs.

CHAPITRE V

Le groupe et la famille

« *Væ soli!* » Malheur à celui qui est seul. Nulle part autant que dans la solitude de l'Arctique, cette parole de l'Ecclésiaste ne se manifesta aussi tragiquement vraie. Nulle part l'homme n'eut autant besoin de ses semblables ! Nulle part non plus l'homme et la femme n'apparurent davantage comme le complément nécessaire et indispensable l'un de l'autre.

Après avoir parlé de l'Esquimau pris individuellement, je me propose de vous le présenter dans sa vie sociale et familiale. En survolant en avion les mille milles de cette partie de l'Arctique central, on peut apercevoir sept petits centres, distants les uns des autres de deux cent à deux cent cinquante milles, et quelques petits groupements de tentes, en été, ou d'iglous, en hiver. En tout environ mille habitants, dispersés dans les terres au sud, souvent sur les bords des lacs, ou au nord sur le rivage de l'océan et dans les îles. La population esquimaude était plus nombreuse autrefois. Ce pays, pauvre entre tous, ne permet pas les grands rassemblements. Il faut donc que les Esquimaux vivent en groupes restreints. Ces groupes sont composés de familles, la plupart du temps apparentées les unes aux autres. L'organisation de ces groupes ne correspond pas du tout à nos idées sociales. Elle serait impossible à des civilisés, et, même chez les Esquimaux, elle a tendance à disparaître. Seule leur vie simple permettait ce système. Eh bien, c'est grâce à lui que les Esquimaux peuvent survivre.

Tout en faisant partie d'une tribu commune, chacun de ces groupes est autonome. Ceux qui le composent s'appellent les habitants de tel endroit. On respecte leur terrain de chasse comme eux respectent celui des autres. Chose curieuse et qu'on ne constate que rarement chez les primitifs, les Esquimaux n'ont pas de chef, contrairement aux Indiens chez qui on trouve le chef de la nation, les chefs des tribus, les sous-chefs. Pas de conseils non plus : les décisions concernant la communauté, comme par exemple le départ du camp, la chasse, sont prises en commun à l'occasion d'un repas, d'une visite. Chacun des membres du groupe constitue une unité, un membre de la communauté ayant les mêmes droits et les mêmes privilèges. Tous sont égaux entre eux. Cependant, j'ai remarqué que dans chaque groupe, se trouve toujours un homme plus influent que l'on consulte, que l'on écoute. Autrefois, cette sorte de chef moral non officiel n'était pas nécessairement le sorcier ou un sorcier (ceux-là avaient une influence spéciale), mais un homme d'expérience, un chasseur habile. Il en est encore ainsi. Je crois ce personnage intéressé, dévoué même à la cause commune. Mais il n'est rien d'autre qu'une unité dans le groupe. D'ailleurs, cette influence décline avec l'impuissance de l'âge. Elle n'est pas héréditaire. Dans un camp, le fils prit la place du père, mais il en était capable. Curieuse alliance que cette absence d'autorité officielle et ce besoin naturel d'un chef !

En fait de lois fixes et de sanctions, on s'en tient aux coutumes des ancêtres. On signale cependant des cas où tout le groupe s'est soulevé d'un commun accord pour empêcher ou pour punir un crime, par exemple, l'enlèvement d'une veuve, ou pour supprimer un malfaiteur trop gênant. Les vengeances sont affaire individuelle. Le groupe pris dans l'ensemble n'aime pas les histoires. On devine les lacunes graves de cette organisation, ou plutôt de ce manque d'organisation. Beaucoup de méfaits restent impunis, sauf par vengeance personnelle. Et comme dans toutes les sociétés, il y a toujours des faibles et des

moins débrouillards; ceux-ci doivent souffrir en silence. Un certain personnage enviait un objet appartenant à son voisin. Ce dernier ne voulait pas s'en défaire. Quelques coups de couteau et la chose fut réglée. La victime guérit. Dans la suite, on pouvait voir ensemble les deux compères comme si rien ne s'était passé. Mais nul doute qu'au fond de son âme, le volé couvait la vengeance. Parfois, on allait assouvir cette vengeance dans la magie. Ce devait être plus facile et moins dangereux. N'entrait pas qui voulait dans le groupe : il fallait qu'existât une sorte de parenté ou d'alliance; le prêt ou l'échange des femmes, le fait d'être choisi pour partenaire à la danse, etc. constituaient un lien suffisant. On regardait comme une marque d'amitié l'échange ou la présentation de nageoires de phoques.

C'était surtout au printemps que les groupes se visitaient et échangeaient des objets. Commerce simple, mais qui déjà éveillait les initiatives. A cette occasion, on organisait des réjouissances : danses, festins, désordres sexuels. Ce n'est qu'en 1910, paraît-il, qu'Indiens et Esquimaux se trouvèrent en contact pour la première fois, depuis les tragiques rencontres du passé. Ces contacts sont plus fréquents maintenant entre les groupes d'Esquimaux qui chassent au sud et les Indiens qui viennent « trapper » dans la toundra près de la ligne du bois. On échange des produits, des chiens. Une Indienne adopta même un bébé esquimau qu'elle dut payer assez cher. Aujourd'hui, l'enfant devenu adulte, est aussi Indien que les Indiens. On peut voir au sud plusieurs anciens emplacements de *tepees* (tentes-abris).

Le territoire de chasse appartenait à tout le groupe, le tambour de danse aussi. Quant au reste, chaque famille, chaque individu possédait en propre : la famille, ce qui servait à tous ses membres; l'individu, ce dont il avait besoin. Cette loi du partage a fait prononcer le nom de communisme. A tort car, en somme, elle ne concernait que le gibier. Ainsi, on débitait le caribou et le phoque pour en offrir à chaque famille un morceau plus ou moins gros, selon les besoins actuels du groupe. La

famille du chasseur gardait le reste. Les Esquimaux ont conservé beaucoup de cet esprit de communauté. Ils partagent encore les produits de la chasse, ils s'invitent ou plutôt s'appellent au repas, au thé, au café, au bouilli, au pain frais. A Coppermine, au lieu du chant du coq, nous entendîmes longtemps l'appel de l'une ou de l'autre des trois bonnes vieilles du village, criant à tous : « *Titoritse* », venez prendre le thé.

Ne rions pas de cette organisation sociale des anciens Esquimaux. Eux, du moins, portaient continuellement à la chose publique un intérêt toujours pratique, alors que notre initiative à nous se réduit souvent à élire des candidats. Admirez aussi l'esprit de corps du groupe qui supportait les infirmes, les malades, les veuves, et cette union, cette entente de tous les membres pour le bien commun, union exigée par la force des circonstances sans doute, mais union réelle. Les civilisés ont des leçons à donner aux primitifs, mais ils peuvent aussi en recevoir d'eux.

Comme partout ailleurs, la famille esquimaude apparaît bien comme la cellule initiale de la société. Fonder une famille devient vite le rêve et l'ambition des jeunes. Personne n'aurait eu l'idée de demeurer volontairement célibataire. Quant à la virginité, ni le mot ni la chose n'existaient. Sœur Pélagie, jeune Esquimaude du vicariat de la Baie d'Hudson (Sœur de la Charité de Montréal), devint la première exception.

Comment se décidaient les mariages ? La plupart du temps, les parents destinaient les enfants l'un à l'autre. Aujourd'hui, les jeunes gens suivent davantage leurs préférences. Le père Roger Buliard, o.m.i., faillit s'attirer des difficultés, il y a quelques années, en s'opposant à la prétention d'un jeune homme marié, à ses droits sur une jeune fille que les parents lui avaient destinée. Hors de lui-même, il avait apporté avec lui son fusil chargé. Il y eut souvent des mariages forcés : par enlèvement, par meurtre du mari. J'ai dû m'élever contre certaines pressions honteuses. Il est juste de dire que, parfois,

la femme était de connivence pour supprimer son mari, au profit d'un autre. Une jeune femme tua son mari pour épouser un homme qui, lui-même, dut supprimer sa femme et qui finit par se suicider au moment où les gendarmes allaient lui mettre la main au collet. Après cette série de meurtres, la femme, jeune et jolie, acquittée au procès, finit par se caser, elle et ses enfants, chez un riche veuf.

Une des grandes causes de ces meurtres de maris, de ces batailles de mâles, de ces enlèvements, fut la suppression des bébés filles qui mettait les Esquimaux à court de femmes. Tragique illogisme de ce peuple pourtant si pratique ! Aussi bien les cas de polygamie n'étaient pas rares. Dans un de mes premiers voyages, j'ai trouvé, dans le même camp, polygamie et polyandrie.

Les Esquimaux, je n'oserais pas dire tous, mais beaucoup, pratiquaient une sorte de noviciat avant le mariage. Certains le pratiquent encore. J'ai vu trois ou quatre cas à la fois. Je me souviens de ce jeune homme parti à la chasse d'une femme et qui s'en revint bredouille. On savait pourtant qu'il avait vécu plusieurs mois avec une concubine. Comme je lui demandais ce qui n'allait pas, « Elle cause trop », me répondit-il. Un autre qui, lui aussi, avait laissé la sienne, me disait qu'elle « visitait » trop. Une jeune catholique s'était vu imposer un mari dont elle ne voulait pas, disait-elle. J'écrivis à son père. Trois jours après, tous les intéressés m'arrivaient. Voici, heure par heure ou presque, le déroulement des décisions. Minuit (il n'y a pas de nuit à cette époque) : mariage approuvé. Le lendemain, huit heures a.m., la jeune fille ne veut pas se marier. Après-midi du même jour : j'enferme dans ma chambre le père et la fille pour les amener à une décision finale. Je les sors une demi-heure après, ma chambre étant empestée par l'odeur de leurs habits de peaux. Le soir, je préviens le futur que sa fiancée ne voulait plus de lui, ce qu'il paraît accepter stoïquement. « Ayornarman ». Je croyais tout fini. Le lende-

main matin, la fille arrive avec son gars. Ils re-veulent se marier. On décide de remettre la cérémonie au jour suivant. Mais, à quatre heures de l'après-midi, le garçon vient me demander de les marier de suite : il faut partir, dit-il, car il ne reste plus de provisions pour les chiens. Raison majeure ! J'obtins deux heures pour tout préparer. Et à six heures, je les mariais. A huit heures, ils partaient pour un an vers leur terrain de chasse, terminus du voyage de noces et de la lune de miel à retardement. Elles étaient simples nos cérémonies de mariage et combien touchantes ! Même celles qui se déroulèrent un jour dans un iglou bien froid ! Une fois pourtant, je réussis à mettre un peu de solennité et d'extérieur. Cette fois-là, la mariée se couvrit du voile blanc. Après la cérémonie, nous partîmes en voyage, six ou sept traîneaux à chiens, avec des provisions pour la journée. Il y eut beaucoup de bruit de grelots et beaucoup d'entrain, un bon repas à la cabine de pêche et un retour joyeux à la maison des mariés. Même les chiens semblèrent entrer dans l'atmosphère de la noce. A part les repas offerts par les familles des nouveaux mariés, les mariages se faisaient simplement. Un jour, on décidait que les jeunes coucheraient désormais ensemble — officiellement. Chez les Esquimaux, on se mariait jeunes. La fille, dès après la puberté.

J'ai dit que le célibat volontaire n'existe pas. Mais on rencontre des célibataires malgré eux, au caractère impossible, même pour une femme esquimaude. L'un d'eux montrait des dents usées, comme celles des vieilles femmes, pour avoir mâché des bottes toute sa vie. Un autre veuf ne pouvait plus se remarier : les femmes savaient trop bien que sa réputation de mari cruel était fondée ; lui aussi devait coudre ses habits. Exceptions rarissimes ! Les non mariés préfèrent une vieille, très vieille, à rien du tout.

Dans la famille esquimaude, l'homme est « *l'angut* », le mâle, et la femme « *arnak* », la femelle, deux mots s'appliquant aux humains et aux animaux. Ce n'est donc pas l'idée de pater-

nité ni de maternité qui domine. L'homme est le chef, le responsable de la subsistance, celui à qui incombent les gros travaux de la chasse. Cette supériorité du mâle se manifeste dans le ton rude, dans la façon de trôner dans l'iglou ou de jeter à la femme les bottes qu'elle doit assouplir et coudre. Cette rudesse du mâle semble commune aux primitifs. Cependant, je crois que chez les Esquimaux elle était un peu de façade. Car la femme, malgré son infériorité sociale, malgré le mépris apparent de l'homme, restait maîtresse chez elle, dans sa sphère. D'ailleurs, l'homme avait autant besoin de la femme, que celle-ci de l'homme, pour la couture, le ménage, la cuisine, le soin des enfants. Souvent même, elle participait aux gros travaux. Dans la famille où je vécus plusieurs mois, c'est la femme qui allait chercher la viande fraîche et débitait les caribous, chargeait les chiens et les ramenait au camp. Dans les voyages, elle portait un fardeau aussi lourd que le nôtre et, sur le haut du paquetage, elle ajoutait sa petite fille. L'émancipation de la femme est à peu près complète. On croirait même parfois que c'est elle qui « porte les culottes ». Mais on peut regretter que beaucoup de jeunes aient perdu de l'énergie des anciennes.

Voici la routine d'une femme esquimaude dans son iglou. Réveillée la première, elle allume la « *kudelerk* », lampe esquimaude où brûle le gras de phoque ou de caribou, et, après quelques minutes, enfile son pantalon de caribou, son grand parka, ses bottes, toutes choses qui ont servi d'oreiller pendant son sommeil. Elle met alors l'eau sur le feu et s'en va prendre une tasse de thé ou de café chez les voisins, car il y en a toujours une ou deux qui ont appelé. Quand elle revient chez elle, elle fait le thé, prépare le « déjeuner » et, à son tour, appelle les voisins. Souvent le mari boit et mange au lit. Elle l'aidera tout à l'heure à préparer le traîneau et à atteler les chiens.

Après son départ, elle s'occupe de son ménage : lits (sacs de couchage) à rouler au fond de la plate-forme de neige,

plancher à gratter et à « cirer », ce qui consiste à y répandre de la neige propre qu'elle tasse avec les pieds. Puis elle se met à coudre tout en s'occupant des enfants. De temps en temps elle interrompt son travail pour jouer avec eux ou fumer une cigarette. Pendant qu'elle coud, elle se tient accroupie sur la peau de caribou, sans s'adosser. Certaines couseuses, plus habiles, mettent toute leur ambition à bien habiller leur mari et leurs enfants.

Pour se désennuyer, la femme esquimaude ira souvent prendre le thé chez les vosines, les invitera chez elle et bavardera.

Quand les chasseurs sont signalés, elle prépare vite quelque chose de chaud pour son mari. Un peu anxieusement, elle regarde au loin et tâche de voir si son homme rapporte du gibier. Quand par chance il a tué un phoque, on traîne la bête à l'intérieur de l'iglou. Toute fière, la femme se met alors à le dépecer et à l'ouvrir dans une atmosphère de vapeur et de sang chaud. Ceci toutefois après le repas. Tout en buvant et en mangeant, les hommes échangent leurs impressions de chasse... Ah ! ces festins esquimaux. Tous les mêmes : viande ou poisson crus, le « koak » (gelé), (les morceaux sont placés dans un grand récipient où chacun plonge et jette les déchets) le bouilli : caribou, phoque, poisson, (saisi avec les doigts et mordu à pleines dents tandis que l'on coupe la bouchée), serviette de table (chiffon ou plumes de huard avec laquelle on essuie lèvres, mains et couteau avant de la passer (jeter) aux autres) tasse de thé, petit morceau de galette. La vaisselle est vite faite : avec ses doigts, la femme enlève le plus gros et rince (ou ne rince pas) les tasses et les ustensiles. Enfin, plus tard, dans la soirée, après d'autres tasses de thé chez les voisins, tout le monde se met au lit, c'est-à-dire se glisse modestement nu sous le *krépik* ou sac de couchage. De là, la femme éteint la lampe et, si les chiens ne grimpent pas sur l'iglou, la nuit sera sereine.

Au travail ou en voyage, la femme esquimaude porte toujours son bébé sur le dos, dans son parka, ce qui lui permet

de vaquer à ses occupations. Quand le petit pleure, quelques tapes ou quelques sautilllements l'apaisent. S'il insiste, un mouvement expert de l'épaule le fait passer en avant où il trouve ce qu'il désirait. On devine que les accidents sont fréquents ! Comme le petit ange n'a d'autres langes que le parka de sa maman, celle-ci doit s'attendre à tout. Car prévoir ne lui est pas toujours possible.

Autrefois, quand un groupe abordait des étrangers, la seule présence des femmes et des enfants était un signe de paix.

Les époux esquimaux s'aiment-ils d'amour tendre ? Certes, la lutte pour la vie n'a guère favorisé la romance. La beauté de la femme était sans doute remarquée et appréciée. J'ai entendu des maris parler avec fierté de leur femme. Mais les hommes recherchaient surtout la bonne couseuse, la bonne ménagère. J'ai vu cependant un vieux couple se caresser mutuellement. Maintenant les jeunes s'embrassent au départ et à l'arrivée, comme les Blancs dont ils ont copié le baiser. On sait en effet, que le baiser esquimau consiste en un frottement des nez. De plus, les hommes se montrent sensibles aux égards de certains Blancs pour leur femme et semblent même quelque peu mordus par la jalousie, ce qui, paraît-il, est signe d'amour.

Les veufs se remariaient vite. Ils amenaient avec eux leurs enfants. Aussi trouve-t-on des maris qui en sont à leur troisième ou quatrième femme, et des femmes dans la même situation. D'où complications dans la parenté. Nos recensements et les numéros matricules du gouvernement nous permettent, heureusement, de suivre de près les lignées.

Quand il y a séparation, la femme retourne chez ses parents (ou chez le nouveau mari), emmenant avec elle ce qui lui appartient. A la mort, l'héritage va à celui ou à celle qui reste et aux enfants.

L'enfantement, pour la femme esquimaude, n'est qu'un épisode ordinaire de sa vie. Dans un voyage, nous étions vingt-

deux. Un soir, une heure après que le campement fut terminé, notre nombre augmenta d'une unité. Et le lendemain matin, qui pensez-vous marchait devant les chiens pour trouver les meilleurs passages à travers les champs de glace ? Nulle autre que la maman portant dans le dos le nouvel arrivé de la veille. Chez les Esquimaux du Cuivre, la femme échappait aux multiples tabous observés chez la plupart des autres peuples primitifs : tabous de la menstruation, de l'enfantement, réclusion, etc.

On sait que les enfants naissent avec la fameuse tache mongole. Cette tache, nous avons souvent l'occasion de la « contempler » car, même à la mission, même durant les offices, bébé sort « nature » du dos de sa mère. Quand le nouveau-né était accepté, il recevait un nom, celui de l'un de ses ancêtres. Il héritait ainsi des qualités ou d'une qualité de celui-ci. On ne dit pas si les défauts étaient par-dessus le marché ! Aussi chaque Esquimau a son nom propre. Les enfants appellent leurs parents par ce nom, et ne disent pas maman, papa, comme nous. De plus en plus, cependant, ils prennent, là aussi, l'habitude des Blancs. On commence maintenant à donner le nom du père aux enfants, ce qui est beaucoup plus pratique pour les registres.

Les premiers mois de sa vie, le bébé les passe sur le dos de sa mère ou sur les peaux de caribou, nu, dans l'iglou où, souvent, la température reste au-dessous du point de gel. Il ne semble pas en être affecté outre mesure. Nul doute que, après avoir absorbé du gras de phoque et de caribou depuis des siècles, les Esquimaux sont plus immunisés que nous contre le froid.

Dès qu'il peut marcher, l'enfant va jouer dehors, l'hiver comme été. Dans son habit de peaux tout d'une pièce, il ressemble à un petit ourson. Les jeux des enfants esquimaux sont déjà l'expression de la vie sérieuse de plus tard. Avec son couteau à neige, le garçon coupe des petits blocs de neige, construit des iglous miniature, glisse sur son traîneau, attelle un ou deux chiens, patauge dans l'eau en été ou bien, armé d'un

petit arc, essaye de tuer les oiseaux. La petite fille, elle, joue à la maman en portant sur son dos un semblant de poupée faite avec une peau ou une poupée achetée au magasin, voire même le petit frère ou la petite sœur.

Garçons et filles jouissent de la plus grande liberté. Ils vont, viennent, visitent, disparaissent durant des heures entières. L'été, ils passent leur temps dehors, jour et nuit, dormant et mangeant n'importe où et n'importe quand, sans discipline, sans crainte de corrections sérieuses, car les parents les laissent faire à leur guise comme on les a laissés faire eux-mêmes. L'enfant est un tyran qu'il faut ménager pour s'assurer plus tard ses bonnes grâces. Respect superstitieux aussi car il porte le nom d'un ancêtre qui considérerait comme fait à lui-même ce qu'on fait à l'enfant et qui pourrait se venger. L'éducation pratique que recevait l'enfant venait des parents, des voisins et de son sens d'observation. On ne cachait rien aux enfants. Le problème sexuel n'existe pas pour eux. Aussi, sous certains rapports, dont celui-là, sont-ils plus précoces que les enfants des Blancs. Mais on peut constater déjà un grand changement pour le plus grand bien des enfants. Les écoles que le gouvernement multiplie vont occuper leurs activités et faire naître, aussi bien chez eux que chez les parents, le sens de la discipline.

Arrivés à un certain âge, les enfants esquimaux commencent à aider leurs parents, la petite fille surtout sur qui retombent les corvées. Elle se met à coudre, s'occupe des plus jeunes, rentre la neige ou la glace, fait les commissions. On ne signale aucun tabou à sa puberté. Seule une robe plus longue indique qu'elle est bonne à marier. L'âge de la puberté chez la fille esquimaude est sensiblement le même qu'ailleurs : treize à quatorze ans, mais l'enfantement semble retarder deux ou trois ans, sans doute à cause des abus sexuels.

Aucune initiation non plus pour le garçon à sa puberté. Vers l'âge de neuf ans il commence à accompagner son père et apprend à conduire l'attelage de chiens. J'ai connu un enfant

de dix ans qui partait seul à la ligne de pièges avec sept chiens. Quand un enfant prend son premier renard, tue son premier phoque ou son premier caribou, il entre fièrement dans le groupe des chasseurs du camp.

Les orphelins n'ont pas la même chance. On ne leur montre pas autant à se débrouiller. Quelques-uns deviennent de véritables serviteurs, sauf s'ils ont été adoptés car alors ils partagent les mêmes droits et les mêmes privilèges que les enfants de la maison.

Quand un jeune homme se marie, une nouvelle famille est formée. Alors on ajoute à son nom un petit infixé, *kut* qui signifie : les gens de, la maison de. C'est la familia des Romains. Par exemple : *Aogarkut*, la maison, les gens de *Aogar*.

Un autre mot indique ceux qui sont liés par la relation de père, mère, enfants. Et c'est ainsi que nous appelons la Sainte Famille Jésus, Marie, Joseph : « *Kritorngaret Nakoyut* », ce qui est presque intraduisible, les bons parents et enfant Jésus, Marie, Joseph.

Précisément, l'exemple de cette Sainte Famille, dont nous leur parlons souvent, et celui des familles des Blancs, de plus en plus nombreuses dans l'Arctique, ont fait du bien aux familles esquimaudes. Nos gens savent qu'il faut traiter les femmes avec délicatesse et élever les enfants dans la discipline. Une femme esquimaude me disait, en parlant de deux petites filles anglaises : « Elles sont gentilles. » Je lui répondis : « Il ne tient qu'à vous d'en avoir de pareilles. »

Si on peut dire de la famille esquimaude qu'elle était très unie et formait un noyau solide dans la société, on peut aussi lui reprocher le manque d'intimité et d'individualité. Elle se trouvait trop absorbée par l'esprit social du groupe. D'autre part, le prêt ou l'échange des femmes diminuait en quelque sorte la résistance du lien sacré.

Hélas ! malgré les changements et l'évolution, la vie sociale et la vie familiale (familiale surtout) resteront longtemps encore affectées par certaines coutumes ancestrales nettement mauvaises. Quant aux autres, aux bonnes, souhaitons que les Esquimaux y demeurent fidèles.

CHAPITRE VI

La lutte pour la vie

Il faut en prendre notre parti, jamais nous ne connaissons les débuts de l'adaptation du peuple esquimau à ce pays, stérile entre tous, où le relégua la présence des tribus du sud après le mystérieux exode asiatique. Les Esquimaux n'ont rien écrit, et, de leurs traditions ancestrales, seules quelques bribes sont parvenues jusqu'aux modernes. Nous le regrettons, non seulement parce que notre curiosité ne sera jamais satisfaite, mais surtout parce que nous aurions vu là l'exemple unique d'un peuple qui dut, pour survivre, lutter continuellement, et contre tout, et qui sortit victorieux de cette terrible lutte.

Songez seulement aux problèmes primordiaux de l'habitat, du vêtement, du chauffage, de la nourriture, des outils et ustensiles. L'Esquimau n'eut pour les résoudre que la neige, la glace, la pierre, le cuivre, les bêtes, leurs cornes, leurs os, leur graisse, leurs nerfs. Comparons cette indigence avec le luxe de notre existence, luxe devenu nécessité, et admirons cette utilisation industrielle de maigres ressources, qui permit de résoudre le problème de l'adaptation.

Habitation

On a trouvé chez les Esquimaux du Cuivre des huttes de pierre et de terre, reliquats, paraît-il, d'une tribu antérieure à laquelle les légendes donnent le nom de Tunnit. Car d'après les



rons
érile
près
erit,
sont
eule-
mais
d'un
ntre

abi-
ls et
eige,
s os,
e le
ette
t de

es de
re à
es les

meige.
cross





eth
ten
n'e
En
con
L'i
men
une
dur
aut
aux
cepe
tout
ou c
blo
et e
posé
au p
en l
bouc
avec
com
Denz
le ve
voya
mom
heur
mur
Pendon
de
(par)

ethnologues, la race actuelle n'aurait connu que l'iglou et la tente.

L'iglou passe pour une trouvaille esquimaude. Rien n'empêche de penser qu'on le connaissait dans le désert sibérien. En tout cas certains asiatiques ont dû se faire des abris de neige.

Dans l'Arctique, la neige est, en hiver, le seul matériel de construction. On la trouve partout et les vents la durcissent. L'idée de s'en servir pour construire une maison fut véritablement une trouvaille géniale. Mais parvenir à rendre confortable une habitation dont les murs sont faits de « morceaux de froidure » devient presque une contradiction.

Il faut voir la joie des Esquimaux quand, après le long automne humide, ils peuvent passer de la tente froide à l'iglou aux murs épais.

Je n'insisterai pas sur la construction de l'iglou. Notons cependant le soin que met l'Esquimau à choisir sa neige, car toute neige n'est pas bonne, en la sondant avec une tige de fer ou d'os, son habileté à se servir du long couteau pour couper les blocs, la façon ingénieuse dont il les dispose sur un plan incliné et en spirale, si bien que le dernier (la clef de voûte) une fois posé, l'iglou prend la forme d'une voûte romaine et peut résister au poids d'un homme.

L'Esquimau peut achever la construction proprement dite en une heure, une heure et demie environ. Mais il reste à boucher les interstices entre les blocs mal ajustés, à renchausser avec la neige le bas de l'iglou, du côté du vent. Il faut donc compter deux heures avant de pouvoir entrer et s'installer. Deux longues heures ! Après la journée de voyage, la fatigue, le vent qui coupe et le froid qui mord. On comprend que le voyageur ait hâte d'entrer dans l'iglou. C'est pour lui le meilleur moment de la journée et, dans son modeste abri, il se sent aussi heureux qu'un roi dans son palais. La porte est coupée dans le mur du côté opposé au vent : simple trou de deux pieds et demi,



Pendant que l'homme chasse et pêche au dehors, l'Esquimaude dans l'iglou de neige s'occupe tout le jour à ses travaux de femme.

bien bas pour les gens de grande taille et pour ceux qui ont mal aux reins.

La construction d'un iglou-abri est moins longue que celle de l'iglou-habitation et requiert moins de soins. Tous les Esquimaux ne font pas preuve de la même habileté. J'ai souvent voyagé avec un guide qui nous fabriquait un iglou en un rien de temps, mais qui gardait la mauvaise habitude de laisser quantité de trous par lesquels on pouvait contempler les étoiles. Iglous-observatoires ! Le ciel de l'Arctique est magnifique, mais qu'il perd donc de sa beauté quand on le regarde à travers un toit d'iglou !

Le plan intérieur de l'iglou est simple et pratique : au fond, la plate-forme de neige tassée, sur laquelle on étend un petit matelas de branches de saule, les peaux de caribou et les sacs de couchage; chambre à coucher et salon tout à la fois ! C'est là que la famille dort, que la femme coud, que le bébé joue et que les visiteurs s'assoient. En avant et de côté, la cuisine, c'est-à-dire une table qui supporte la lampe à l'huile de phoque ou gras de caribou. Cette lampe sert aussi de poêle. Au-dessus, le séchoir. Au fond, derrière la cuisine, le coin où l'on jette les déchets. Rassurez-vous : ils gèlent vite. En tout, la furniture consistait dans la table à lampe, (pièce de bois venue de la forêt), la lampe, le séchoir et quelques ustensiles. Des peaux dans lesquelles on enfermait les habits tenaient place d'armoires. On les glissait sous la plate-forme dans des cases pratiquées dans la neige. Près de la porte, la carcasse d'un caribou gelé où chacun peut couper un morceau de *koak* au gré de son appétit.

La température de l'iglou doit rester au point de gel. Au-dessus de 32°, le plafond suinte et dégoutte. On colle bien des morceaux de neige nouvelle pour absorber l'eau, mais quand ceux-ci sont détremés ils vous tombent sur la tête. Un jour, un de ces paquets atterrit en plein sur la calice pendant que je disais la messe. Heureusement, c'était après la communion.

Neige et pluie bénissez le Seigneur ! Nous possédons les deux dans l'iglou !

Il est nécessaire de se bien vêtir dans une telle maison, surtout quand l'huile de phoque n'est pas en abondance. Un confrère et moi restâmes dix-sept jours dans un iglou de pauvres gens qui, en fait d'huile, n'avaient que ce que leur donnaient les chasseurs du groupe. Nous avons même fait aménager un appendice en guise de chapelle. Je me souviens encore de ce camping où notre ferveur n'arrivait pas à réchauffer l'atmosphère.

Quiconque a voyagé dans l'Arctique ne peut échapper aux aventures des campements de toutes sortes : iglous trop courts qui vous obligent à vous recroqueviller pendant le sommeil, au grand amusement de votre petit compagnon; iglou trop bas où l'on se cogne la tête et où l'on ne peut s'habiller et se déshabiller qu'assis ou couché; iglous ajourés qui laissent entrer la neige et le froid, mais qui permettent la contemplation des étoiles; iglous qui s'effondrent en pleine nuit ou au milieu d'une poudrière; iglous inondés quand une craque s'ouvre sous vous; abris de neige sans air où le gaz de votre réchaud vous empoisonne et vous fait attraper un mal de tête corsé; abris de glace quand il est impossible de trouver la neige convenable. Sans parler du temps que l'on passe à chercher cette neige dans la nuit, dans le froid, dans le vent.

Pour éviter tous ces inconvénients (et il arrive que plusieurs se présentent le même soir), je décidai finalement d'en finir avec l'iglou, du moins en voyage. Je me mis donc à emporter sur le traîneau une petite tente de toile ou en peaux de caribou. Elle se montait vite et, ma foi, je la trouvai assez confortable, surtout quand nous l'avions entourée d'un mur de neige et recouverte de l'enveloppe du traîneau.

Dans les camps, on voit souvent plusieurs iglous accolés, avec la même entrée et le même « salon ». C'est ainsi qu'on

construisait autrefois la salle de danse. Cette salle commune a l'avantage de participer à la chaleur des iglous attenants. Signalons en terminant que la fenêtre consiste en un bloc de glace d'eau fraîche (lac ou rivière) coupée au début de l'hiver et peu épaisse. On « lave » cette vitre en la « grattant ».

En été, les Esquimaux vivent sous la tente. Je dis : en été ! par opposition à l'hiver. Mais en réalité la période sous la tente comprend sept mois, dont ceux de la fin de l'hiver, du printemps et de l'automne, souvent froids et humides. En effet, dès avril le soleil, très haut dans le ciel, amollit la neige, et l'iglou devient impossible. Il faut attendre novembre pour retourner à l'iglou de neige.

Autrefois les tentes étaient en peaux de caribou ou de phoque. Maintenant, les Esquimaux peuvent se procurer aux magasins les tentes de toile. Mais celles-ci ne valent pas les autres. Elles sont plus claires, mais moins chaudes quand il fait froid, et moins fraîches pendant les grandes chaleurs. Loin au sud, j'ai pu constater moi-même la différence au temps de la canicule : ma petite tente de six par huit devenait intolérable tandis que les grandes tentes du camp restaient fraîches et confortables.

Pour la fenêtre des tentes en peaux de caribou, les Esquimaux se contentent de gratter une petite surface à même une des peaux du toit. Cet endroit devient aussi fin qu'un parchemin et laisse passer une lumière tamisée.

Vêtements

Comme nos lointains ancêtres, comme l'homme des cavernes, l'Esquimau se vêtit de bêtes, car avant l'arrivée des Blancs, il n'avait aucune idée de nos étoffes. Ces peaux aux poils serrés étaient et sont restées le seul vêtement possible pour qui voyage dans l'Arctique. Depuis quelques années, l'Armée a mis à point des habits de nylon pour la confection desquels

on a pris comme modèle la façon esquimaude. Ces habits que j'ai expérimentés sont plus lourds, plus embarrassants, et surtout ils coûtent plus cher. Par contre, ils résistent mieux que les peaux non tannées.

Hommes et femmes portent deux parkas, celui de dessus avec poils apparents, celui de dessous avec le poil directement sur la peau. Il en est ainsi du double pantalon. Seule la coupe diffère avec le sexe : le parka de la femme est plus long, son capuchon plus large car il doit abriter la tête de la mère et celle du bébé. Les bottes sont faites de peaux de phoque ou de jambes de caribou (plus solides que le reste de la peau). Les semelles : en cuir de phoque barbu, plus résistant que le phoque ordinaire. On distingue les bottes d'hiver et celles d'été, ces dernières, en peaux de phoque ou de baleine et cousues finement de façon à ne pas laisser pénétrer l'eau. La peau de caribou sert également à faire les chaussettes.

La coupe des habits de nos Esquimaux du Cuivre est plus élégante et plus pratique aujourd'hui que celle des anciens. Ainsi, le capuchon et l'extrémité des manches, ornés d'une bande de fourrure de carcajou, de loup, de renard, protègent mieux contre le froid. Certains parkas sont de véritables chef-d'œuvre d'ornementation.

Les étrangères, dames et fillettes, ont adopté le long parka des Esquimaudes, ce qui ne leur fait nullement perdre leur élégance. Tous les vêtements de peaux sont cousus avec les nerfs de caribou. J'ai connu plusieurs Esquimaux très habiles à tricoter des gants, à tresser des ceintures et des cordons de mitaines aux couleurs variées. Le goût et la science de ces ornements provenaient de la fréquentation des Indiens. Plusieurs ont adopté les longues mitaines de ces derniers. La plupart se servent maintenant de ceintures pendant les poudreries : en serrant le parka à la taille, on empêche le vent de pénétrer sous les habits.

Chauffage

Pour les Esquimaux, le problème du chauffage était vital. Durant les vingt années passées au milieu d'eux, j'ai eu maintes fois l'occasion de réaliser pleinement l'importance du bois dans la vie d'un peuple. Sur la côte arctique de notre vicariat, il se trouve deux tribus d'Esquimaux, bien distinctes : celle de l'ouest, les *Ovalilermeutain*, proches de l'Alaska, et celle de l'est, les *Kogmallers*. Les premiers, installés dans le delta ou près de l'embouchure du Mackenzie, peuvent se construire des réduits et les chauffer avec le bois de la forêt ou celui que le fleuve charrie. Le groupe de cette tribu le plus à l'est utilise même le charbon, *lignite* (charbon récent). Mais à l'est, à l'intérieur des terres, sur les îles et la côte, nos *Kogmallers* ont dû résoudre autrement le problème du chauffage.

Avant les allumettes et les briquets, les Esquimaux, comme nos ancêtres, se servaient du silex ou encore d'un instrument à friction qu'ils faisaient tourner. L'étincelle qui en jaillissait allumait la mousse sèche et elle était précieusement conservée.

La graisse de phoque ou de caribou, leur seul combustible, fournit à la fois lumière et chaleur. Cette graisse est placée dans une sorte de plat appelé lampe ou « *kudelak* » avec, en avant, une mèche de chatons de saules. C'est dans une pierre spéciale que les Esquimaux creusent cette lampe.

On peut s'imaginer ce que durent être les jours et les nuits pendant lesquels cette graisse fit défaut ! On demeurait couché sous les peaux de caribou pour essayer de conserver un peu de la chaleur naturelle en attendant que prissent fin les tempêtes qui empêchaient de chasser. On comprend aussi que dans ces moments-là l'Esquimau se tourna vers les puissances mystérieuses, vers ces esprits inconnus, irrités et redoutables. Quand on les entend aujourd'hui s'exclamer en pénétrant dans la douce chaleur d'un iglou : « *Okkoyok* », il fait chaud, ou « *Kraomayok* », c'est clair, on sent le soulagement d'un peuple sur qui

semble peser encore la terrible lutte des ancêtres contre la nuit polaire et le froid de l'Arctique.

Nourriture

Souvent, la lampe éteinte dans l'iglou signifiait aussi la disette. Les Esquimaux sont presque exclusivement carnivores. Aucune culture ne leur était possible. Ils mangèrent des œufs de mauves, de canards, d'oies, de cygnes, une sorte de salsifi blanc, une espèce d'oseille sauvage, de petites baies mûries à la fin de l'été, de mousse digérée par le caribou et que l'on trouve dans la panse de cet animal. En temps de famine, tout devenait comestible. Il n'y a pas si longtemps encore, des camps entiers furent réduits à sucer les peaux. Que de fois cela n'a-t-il pas dû arriver aux ancêtres ? Plusieurs vieux et vieilles que j'ai connus se rappelaient les jours d'angoisse où le phoque manquait, où la tribu errait dans la Terre Stérile à la recherche du gibier.

La viande et le poisson constituaient donc la base de l'alimentation. Viande de caribou, de phoque, d'ours, d'oiseaux, de renard même et de loup ; saumons, harengs, poissons blancs, truites des lacs. Viande et poissons crus, bouillis ou séchés.

Cru

Les Indiens ont appelé les Esquimaux mangeurs de cru : *esquimalt*. Mangeurs de cru, de gelé surtout, ils le devinrent par nécessité car il fallait trop de temps pour cuire, mais ils prirent goût à cette « préparation » culinaire. La viande et le poissons gelés sont, en effet, excellents. Un festin esquimau en hiver comprend toujours le *koak*, gelé, comme entrée. Viennent ensuite le bouilli et le thé. Le froid d'abord, le chaud ensuite : c'est logique.

Bouilli

La viande et le poisson bouillis restent l'aliment préféré, surtout quand ils sont accompagnés de morceaux de gras. Avec, pour cuire, la seule chaleur de la lampe, les Esquimaux mangeaient saignant, plus que saignant. En règle générale, la femme

esquimaude met la viande dans l'eau froide, et, quand celle-ci se met à bouillir, le bouilli est à point.

Avec les réchauds modernes, le pot au feu, même cuit, devient plus appétissant. Pour une maîtresse de maison, s'entendre dire : « *otkriktok* », c'est bien cuit, n'est pas une mince louange.

Les Esquimaux font sécher la viande et le poisson, mais ne les fument pas comme les Indiens le font, faute de bois pour bâtir des cabanes à enfumer. Aussi arrive-t-il souvent que les mouches y déposent leurs œufs et qu'on y voit grouiller les vers, ce qui leur donne un petit goût amer de fromage trop fait.

Les Esquimaux absorbent une quantité de viande considérable, plus ou moins selon la qualité nutritive. Ainsi, ils peuvent ingurgiter de gros morceaux de caribou, viande pauvre et facilement digestible, mais une quantité beaucoup moindre de phoque, viande grasse et riche.

L'Esquimau, lui aussi, aimerait à varier son menu s'il le pouvait. Ainsi, ceux de la côte n'hésitent pas à aller loin dans les terres pour se procurer du caribou, changement délicieux pendant un régime de phoque et de poisson ! Pareillement, les chasseurs de caribous se font fête de retrouver le saumon gelé et le phoque. Une fois j'eus l'idée d'apporter un phoque aux familles que j'allais visiter à deux cents milles au sud. Rien ne pouvait leur faire plus plaisir. Dans l'Arctique on est moins embarrassé qu'ici dans le choix des cadeaux !

Les Esquimaux boivent maintenant du thé et du café, du thé surtout, mais ils restent fidèles aux boissons de jadis : l'eau, dont ils absorbent une quantité surprenante, le bouillon de poisson, de caribou et de phoque, et le sang conservé dans une outre (estomac de caribou) qu'on se passe de bouche en bouche. J'ai signalé déjà la décoction de certaines plantes.

Dans l'Arctique, la conservation des aliments pendant l'hiver ne constitue pas un problème car nous gelons presque

tout : pain, viande, œufs, pommes de terre, etc. En été, l'Esquimau sèche sa viande. Parfois il la place sous les pierres, ou encore la laisse dans l'eau courante d'un ruisseau ou dans la mer.

Par nécessité, et parfois par goût, ils mangent de la viande et du poisson un peu trop faisandés, du moins pour nos bouches plus délicates. La viande gâtée fut souvent cause d'empoisonnement. J'ai connu des Esquimaux qui moururent après avoir mangé de la viande avariée de caribou et de baleine.

Outils et ustensiles

C'est ici surtout qu'on peut admirer le génie pratique, l'ingéniosité et la patience des Esquimaux. Ces outils et ustensiles semblent peut-être bien primitifs au civilisé. Ils n'en restent pas moins des petits chefs-d'œuvres.

Les Esquimaux exécutaient leurs travaux au jugé. Ils ne connaissaient pas les mesures. Ainsi, pour apprécier une distance, ils se basaient sur le chemin parcouru par le soleil dans le ciel, sur le nombre de nuits de voyage, ou se servaient de comparaisons. Et ainsi pour le poids et la capacité.

Les matériaux à portée de la main étaient les os, le cuivre, la pierre. On ne trouve aucun travail d'ivoire chez les Esquimaux du Cuivre, puisque les morses qui fournissent les défenses d'ivoire ne fréquentent pas cette partie de l'océan. Quant au bois, on ramassait précieusement celui que la mer ou les rivières faisaient échouer sur la grève. On allait aussi le chercher au sud, dans la forêt, pour la confection des manches d'outils, des traîneaux, des récipients et bassinettes, des pelles à neige.

Plus privilégiée que les autres tribus, celle des Esquimaux du Cuivre trouvait le précieux métal à fleur de terre, d'où leur nom et le nom de la rivière Coppermine. D'où également l'influence spéciale du cuivre sur la culture des habitants de l'Arctique central. Avec le cuivre, en effet, ils fabriquent les longs couteaux à neige, les couteaux circulaires appelés « *ulun* »

dont se servent les femmes, les couteaux incurvés pour le travail du bois, les flèches des arcs, les aiguilles, les perçoirs, l'extrémité des harpons, les rivets. Pour actionner les instruments à friction, tels que perçoirs, vrilles, allumeur, les Esquimaux en tiennent l'extrémité dans la bouche et les font tourner avec les mains.

Les os sont utilisés pour les harpons, les gaffes, les crochets de pêche, les manches courts, les grattoirs à peaux. Les cornes des bœufs musqués deviennent les pilons avec lesquels on frappe le gras du phoque avant de le placer dans la lampe.

Une pierre assez facile à travailler et en même temps imperméable était le matériau des lampes, des marmites et des pots. La gourde qu'on remplissait de sang provenait de l'estomac du caribou.

Que d'heures passées dans la fabrication de tout cela ! Quelle patience par exemple et quelle habileté il fallait pour faire une simple aiguille !

Les temps ont changé. Les Esquimaux n'ont plus qu'à choisir au magasin ce dont ils ont besoin. Pas tout cependant ! Ainsi, la lampe de l'iglou, les gaffes, les harpons sont tels qu'autrefois ; il faut donc continuer de les fabriquer.

Il paraît que les Esquimaux du Cuivre pouvaient se procurer du fer chez leurs voisins de l'est, et que ce fer provenait de la chute de météores.

L'acier était inconnu des anciens. Mais au siècle dernier, les épaves, bateaux naufragés ou abandonnés, devinrent de véritables mines. Leur présence, vite connue, attira les « chercheurs d'or » des tribus lointaines. Ces hardis voyageurs ne craignaient pas d'affronter le risque d'une randonnée de plusieurs mois pour arracher à ce providentiel Klondyke le bois, le fer, l'acier, enfin tout ce que l'on pouvait emporter et qui était resté après le pillage des premiers arrivés.

On ne trouve pas chez les Esquimaux du Cuivre les œuvres d'art proprement dites, telles que les sculptures renommées de l'Alaska. Mais disons que la perfection des outils, des manches, des armes, manifeste les mêmes dispositions naturelles. L'habileté servait ici à des fins pratiques.

On distingue deux sortes de bateaux esquimaux : le « *kayak* » et « *l'umiak* ». La forme diffère, mais non les matériaux de construction : courbes en os de baleine ou en bois, et revêtement en peaux de phoque. « *L'umiak* », sorte de gros canot, pouvait transporter toute une famille et les chiens. Le « *kayak* » au contraire ne servait qu'à un seul. On connaît l'adresse et l'audace de l'Esquimau en *kayak*. Une fois assis dans cette embarcation légère et étanche, il faisait corps avec elle. A coups de pagaie double, il filait à la poursuite du gibier, pouvait accomplir des prouesses d'acrobatie comme exécuter un tour complet dans l'eau, et se lançait même dans les rapides. Pour « *l'umiak* » on se servait de l'aviron ordinaire.

Avant de poursuivre dans les chapitres suivants ce sujet de la lutte pour la vie, je voudrais faire remarquer ici que, malgré les soucis causés par tous ces problèmes vitaux, les Esquimaux étaient gais de caractère. Ils le sont restés. Cela étonne un peu, mais s'explique quand on songe qu'ils avaient une mentalité d'enfants. Dans nos familles, même si les parents ont de graves soucis, les enfants, qui ne s'en rendent pas compte, continuent de rire et de jouer.

Disons d'abord que dans son travail, l'Esquimau demeure calme, patient, appliqué. Rien de nerveux comme chez nous : il a le temps de bien faire. Ce qu'il fait, c'est pour lui, pour le succès de ses chasses et de ses pêches, pour la commodité de sa famille. Il sait que ses voisins apprécieront son œuvre; aussi y met-il toute sa fierté professionnelle. Tout ce qu'il fait est bien fait. Il ne le dit pas, au contraire ! Mais il attend qu'on le lui dise. Et il en est fier.

Les Esquimaux possèdent un sens très développé de l'humour, sont avides d'amusements, et savent s'amuser.

Chose curieuse : il n'y avait pas de jeux d'équipes chez eux. Leurs jeux étaient plutôt simplistes : la barre fixe, lanière en peau tenue à l'extérieur des murs de l'iglou par des bâtons, la lutte, le saut qui consiste à toucher avec les deux pieds une baguette qu'on élève de plus en plus haut, les sautillements réguliers pour se réchauffer. Ils avaient aussi le jeu de l'osselet. Celui-ci consiste à lancer en l'air un osselet troué attaché par une ficelle à une tige pointue. Chaque fois qu'il retombe, on doit le recevoir en enfilant cette tige dans l'un des trous. Tout en jouant, on prononce des séries de phrases stéréotypées, par exemple : je me réveille, je mets mon parka, j'enfile mon pantalon, etc., toute la séquelle des actions matinales, voire même des actions de la journée et les plus habiles peuvent se rendre ainsi jusqu'au soir ! Enfin, le jeu de la ficelle très en vogue, qu'on retrouve chez d'autres primitifs. Avec cette ficelle, les Esquimaux peuvent faire toutes sortes de figures. Dans un de ses ouvrages, Monsieur Jennès en montre plusieurs centaines¹. A noter qu'ils avaient une préférence pour les figures obscènes se rapportant aux sexes.

Mais la grande distraction était et reste la danse. Les Esquimaux dansaient à l'occasion d'événements heureux, par exemple, pour fêter la visite d'un étranger. Certaines danses avaient un caractère religieux. Les jours de danse, l'un d'eux préparait le tambour. Disons ici qu'avant l'arrivée des Blancs, le tambour était le seul instrument de musique connu des Esquimaux. Le tambour est très grand et consiste en une seule peau de caribou dont les extrémités sont tendues sur un cercle de bois (branche de saule). A force de mouiller et d'étirer cette peau, on arrive à obtenir une résonance parfaite. Dans l'iglou,

¹ Op. cit.

dans la nuit polaire, le son du tambour a quelque chose de prenant, d'excitant même.

Voici le soir. Dans l'iglou de danse ou dans un grand iglou, les battements sourds du tambour se font entendre. Tout excités, les enfants vont annoncer de porte en porte la grande nouvelle : « *mumilertut* », on danse. Et bientôt tout le camp se rassemble dans l'iglou. Les danseurs et danseuses ont enfilé leurs habits de fête : parkas et pantalons ornés de lanières de peaux d'animaux, la tête couverte d'une sorte de casque surmonté d'un bec noir de huard. (Aujourd'hui, on ne se sert plus de ces habits.) Les spectateurs font cercle, l'un ou l'une d'eux va prendre place au milieu et commence à tapoter sur le tambour pour se mettre en forme, puis s'excite, et finalement part pour de bon. Il ou elle entonne un chant que tout le monde continue. Tout en chantant, le danseur ou la danseuse bat du tambour, gesticule, crie et saute. Parfois un partenaire vient faire quelques tours et regagne sa place. Et la danse se poursuit ainsi des heures entières, les danseurs et danseuses n'abandonnant qu'à regret leur tour pour céder la place à un autre.

La tonalité de cette musique peu variée est surtout mineure. Les chants ont tous été composés en vue de la danse. Le thème fait allusion à la vie de chaque jour : chasse, voyages, difficultés de la vie, éloge de l'épouse ou de l'époux. Pas de chants d'amour ni de chants de guerre. Monsieur Jennès a enregistré une grande partie de ces mélodies. Il en est de touchantes. La complainte de la veuve par exemple : « Pourquoi n'ai-je pas réussi à me marier ? Pourquoi ne puis-je pas connaître le mariage ? »

Le tout est coupé de « ya ya ya » nombreux et monotones. Les rares petites phrases qui réussissent à s'échapper de ces « ya ya ya » sont presque incompréhensibles, du moins pour les Blancs : les mots transmis par la tradition sont ceux que chantaient les ancêtres. Les pas de danse ne varient guère. On se fatigue vite de regarder ces danses. En voir une, c'est

les voir toutes. Les danses et chants des Esquimaux de l'ouest sont plus variés et plus originaux. Cependant, on éprouve, dans ces séances, comme une pitié pour ce peuple qui réussit, par des distractions simplistes, à oublier pour un temps la dureté de sa vie.

Comme partout, les jeunes ont appris les pas des danses carrées. Ils en raffolent et parfois manifestent un peu trop leur hâte de voir prendre fin les vieilles danses ancestrales pour faire partir le phonographe qui rythmera leurs quadrilles. J'ai souvent remarqué alors sur le visage des vieux comme une peine et un regret.

Nous autres, Blancs, qui semblons avoir de plus en plus besoin de distractions excitantes, nous ne pouvons nous empêcher d'envier cette bonne humeur, cette gaieté des Esquimaux. S'il est un peuple que la lutte pour la vie aurait dû affecter, assombrir, c'était bien lui. Le contraire s'est produit. Tant mieux ! Trop de gens perdent la joie de vivre ! Et puis, le missionnaire y voit avec espoir une disposition naturelle à la mentalité chrétienne, laquelle est toujours joie et paix, même dans la peine.

CHAPITRE VII

Chasse et pêche

Chasse et pêche ! Deux mots qui font tressaillir les sportifs ! Deux mots synonymes de plaisir ! D'effort aussi, sans doute, mais d'effort en vue du plaisir. Chasse et pêche, pour l'Esquimau, veulent dire plus... C'est en le voyant chasser que j'ai compris la présence en nous de cet instinct de la chasse, reste de la lutte des ancêtres contre l'animal. Cet instinct déjà diminué, atténué, chez nous, est resté presque aussi fort chez les primitifs.

Je me souviens que, étant enfant, je tuai un jour deux oiseaux d'un seul coup de pierre. J'éprouvai de suite un double sentiment : sentiment de joie pour une telle réussite et regret d'avoir supprimé la vie de ces deux petits êtres. L'Esquimau est moins sensible. Le petit enfant qui tue un oiseau avec son arc vient vous le montrer fièrement, heureux de tenir et de contempler sa victime. Quand un adulte aperçoit un animal vivant, quelque chose qui remue, tout son instinct de chasseur revient à la surface. Il se trouve transformé, il faut qu'il tue. Un jour que nous jouions aux cartes, quelques Esquimaux et moi, on signala tout à coup la venue d'une bande de caribous. D'hommes tranquilles et joviaux, mes compagnons furent subitement transformés en chasseurs. En un rien de temps ils saisirent leurs fusils, coururent dans la neige molle d'octobre et arrivèrent assez vite pour se mettre en embuscade. L'instinct de la chasse leur avait donné des ailes.

Cet instinct brutal des hommes de cavernes s'explique par un mot : la subsistance. Aussi bien, à côté de ces chasseurs de profession, nous faisons figure d'amateurs. Il nous est permis, à nous, de revenir bredouilles. C'est un peu humiliant, mais il reste la possibilité d'acheter du gibier avant le retour à la maison. Et en tout cas le souper reste assuré. L'Esquimau, lui, ne peut pas ne pas réussir. Autrefois surtout, il fallait tuer ou mourir. Et même maintenant où, s'il échoue momentanément, il sait que le gouvernement, son tuteur, ne le laissera pas mourir de faim (non plus d'ailleurs que les organisations privées), il reste chasseur, tueur de gibier. Et un excellent chasseur, je vous prie de le croire ! Comme les autres primitifs, il possède une puissance d'observation extraordinaire qui lui permet d'acquérir une connaissance profonde des habitudes des animaux. Un jour que nous avions dû nous arrêter à cause de la poudrerie, je m'en fus à la chasse aux lièvres et revins bredouille. Le jeune Esquimau qui m'accompagnait sortit à son tour et en tua six. Il s'était mis au travail au bon moment. Une autre fois je parcourus toute une falaise sans rien voir. Une jeune fille esquimaude partit après moi et tua deux lièvres.

La divine Providence, redisons-le, a pourvu l'Arctique de deux animaux qui fournirent aux Esquimaux nourriture, vêtements et chaleur : le caribou et le phoque. Le phoque fut longtemps le plus important des deux. Car, si aujourd'hui les armes à feu permettent à l'Esquimau de s'enfoncer à l'intérieur du continent pour l'hivernage, c'est parce qu'il peut y tuer suffisamment de caribous. Mais autrefois il était obligé de revenir vers la mer avant l'hiver, certain que le phoque ne manquerait pas. Aussi, parler de chasse au pays esquimau, c'est parler surtout du phoque et du caribou.

La chasse au phoque

Il y a quatre manières de chasser le phoque.

La première, la plus originale, la plus typiquement esquimaude, la plus pénible aussi, c'est la chasse sous la glace en

hiver, telle que la fait l'ours polaire. On pourrait même soutenir que l'Esquimau l'aurait apprise de lui !

Obligé de respirer à la surface toutes les vingt minutes environ, le phoque entretient quelques trous (« *aglus* ») dans la glace. Ces trous, recouverts d'un couche de glace peu épaisse et de la neige extérieure, sont presque invisibles. L'Esquimau les devine parfois, mais les découvre surtout grâce à un ou plusieurs chiens dressés; les chiens, en effet, sentent et grattent. Le chasseur pratique dans le trou une ouverture juste assez grande pour y descendre un flotteur que le phoque fera lever en venant respirer. Puis, se plaçant au-dessus de « l'*aglu* », les pieds sur une peau d'ours afin de se garantir du froid, il attend, le harpon levé ou à portée de main, prêt à frapper. Ce harpon consiste en un dard attaché à une cordelette et emmanché dans une tige de bois. Quand le flotteur ou, à défaut de marqueur, le souffle de l'animal indique que le phoque a atteint la surface, le chasseur frappe, généralement à la tête. Le dard du harpon se retourne alors dans la chair du phoque qui plonge et fuit. La cordelette se déroule. Puis le chasseur tire. S'il ne s'agit que d'un animal de taille moyenne, l'homme peut facilement l'amener à lui et le sortir. Si, au contraire, le phoque appartient à l'espèce appelée « *ugyuk* » dont le poids peut atteindre six cents livres, la chasse devient dangereuse. Il faut appeler les compagnons à l'aide. Dans le cas où les forces manquent, il ne reste plus qu'à laisser aller.

Les Esquimaux racontent certains accidents du passé, d'un passé pas très lointain. Plusieurs chasseurs s'embrouillèrent dans leur cordelette et se trouvèrent emportés sous la glace. Un homme qui ne voulait pas lâcher sa proie se fit arracher un bras. Et cette histoire plus tragique encore si elle est vraie, mais qui reste dans le domaine du possible : un chasseur empêtré dans sa corde n'eut pas le temps de se délier. Tiré par « l'*ugyuk* » qu'il venait de frapper, il passa par le trou. Au bout d'un moment, l'animal blessé revint respirer à la surface

dans un autre « *aglu* ». Là, veillait le fils du disparu, ignorant tout de ce qui venait de se passer. Il harponna donc « *l'ugyuk* », le laissa filer, puis l'amena dans le trou et, avec l'aide des voisins, le hâla sur la glace. Une autre cordelette suivait. On tira et voici qu'apparut le cadavre du malheureux père.

Une fois le phoque tué et amené dans le trou, l'Esquimau l'achève, élargit l'ouverture avec son ciseau à glace et le sort sur la neige. Si la journée n'est pas trop avancée, le chasseur recommence ailleurs. Et vers le soir, tous regagnent le camp, les chiens traînant les phoques jusqu'à l'iglou de leur maître. Et là, les femmes les écorchent, les débitent et en distribuent la viande et le gras.

Comme on le pense bien, ce genre de chasse n'était pas toujours agréable ni confortable. Quand, par exemple, il faisait 30° ou 40° sous zéro, quand il ventait, les Esquimaux souffraient beaucoup du froid. Ces heures passées à l'affût ont été la cause de nombreuses maladies et infirmités. Pourtant il fallait chasser, il fallait attendre patiemment, sans remuer, car la subsistance de tout le groupe dépendait du résultat.

C'était fête au camp lorsque les chasseurs ramenaient un ou deux phoques, surtout après les jours de famine et de froid pendant lesquels « *Kannakapfaluk* », la déesse de la mer, hostile aux Esquimaux avait retenu les phoques au fond de l'océan.

Cette chasse devient de moins en moins nécessaire. Mais chaque printemps les Esquimaux retournent camper sur la glace pour harponner le phoque comme autrefois.

L'approvisionnement du gras pour l'hiver se fait surtout quand le phoque monte sur la glace pour ses bains de soleil saisonniers. La façon de chasser est alors toute différente.

Vers la fin d'avril, quand le soleil est plus haut dans le ciel, que l'atmosphère s'est réchauffée et qu'il fait beau, les

phoques grimpent sur la glace le matin pour y dormir une bonne partie de la journée. La tête dans le vent, ils ne craignent rien de ce côté car leurs narines délicates captent toutes les senteurs inaccoutumées. Contre le danger qui pourrait venir des autres directions, l'instinct les fait relever la tête toutes les trente ou quarante secondes afin d'inspecter l'horizon. Pour s'approcher, le chasseur se revêt d'une longue tunique blanche ou pousse un traîneau caché par une toile, blanche elle aussi. Il avance quand le phoque baisse la tête, s'arrête quand il la relève, et répète ce manège jusqu'à ce qu'il se trouve à portée de fusil. Alors, il se couche, attend le moment propice, épaule au moment où le phoque relève la tête, et tire. La balle doit frapper l'animal à la tête, au cou ou lui casser l'épine dorsale. En somme, il faut le tuer net ou l'immobiliser, car le moindre mouvement le fait glisser dans son trou.

Cette chasse ne manque pas d'agréments, ni d'aventures comiques. Il arrive en effet qu'on prenne pour un phoque n'importe quelle tache noire, qu'on l'approche avec toutes les ruses classiques pour s'apercevoir qu'il ne s'agit que d'un vulgaire morceau de peau ou d'un glaçon dont l'ombre a trompé. Qui ne s'est pas fait prendre un jour ou l'autre? J'avais approché une de ces taches. Rien ne bougeait. Je pensai avoir affaire à un phoque endormi profondément, ce qui arrive parfois. Mais arrivé plus près, je constatai que mon phoque n'était qu'un chien crevé et abandonné sur la glace. Songeant à mon compagnon qui avait suivi de loin tous mes mouvements et qui allait s'amuser de ma méprise, je tirai quand même et, me précipitant sur mon gibier, je me couchai en travers pour le cacher. Quand mon Esquimau arriva avec les chiens, je me retirai. Nous rîmes bien de nous être fait prendre tous les deux.

Avec le plaisir, les inconvénients ne manquent pas : l'humidité de la glace sur laquelle il faut ramper en est un; la réverbation du soleil causant des brûlures aiguës à la figure en est un autre.

Autrefois, avant l'époque des fusils, les Esquimaux approchaient le phoque en imitant sa façon de faire, si bien que celui-ci finissait par avoir l'illusion de se trouver en présence d'un de ses semblables. Cette approche exigeait beaucoup de temps et de ruse, car il fallait arriver très près pour être en mesure de harponner.

Au printemps encore, on chasse les phoques la nuit dans les « craques » de la glace, car alors c'est pendant la nuit que ces animaux se déplacent. Mais comme le phoque maigrit dès qu'il commence à s'exposer au soleil sur la glace, il coule au fond presque aussitôt qu'on l'a tué. Posté sur la glace, fusil en main, le chasseur attend et, quand une tête émerge de l'eau, il tire, et vite se précipite vers le bateau toujours à portée, le lance à l'eau et s'efforce d'arriver avant que la bête n'ait disparu. On en perd beaucoup à cette chasse. Une nuit, nous ne pûmes en sauver que quatre sur treize.

Autre façon de chasser : en hiver, à l'eau « ouverte » comme on dit. En certains endroits, en effet, les courants emportent la glace, laissant des trous d'eau où viennent nager les phoques. On va donc, à la pointe du jour, vers ces endroits qu'on reconnaît de loin au brouillard qui s'en échappe, et on attend. En cette saison, le phoque très gras ne coule pas. On a donc tout le temps nécessaire pour aller chercher en bateau ceux qu'on a tués. Chasse peu confortable : le plancher est plutôt glacé et l'acier du fusil n'est pas apte à réchauffer les mains. Là où les courants sont plus forts ou bien quand se lève un vent de terre, il faut être prudent. La glace peut partir et vous emporter avec elle. Il arrive assez souvent que des chasseurs soient emmenés ainsi au large. Le vent qui a tourné ou les courants contraires les ramènent parfois assez vite. Mais certains ont dû passer plusieurs jours dans une situation qui nous paraît plus misérable qu'aux Esquimaux eux-mêmes. Ils ne s'en énervent pas, restent calmes et s'en tirent. Tout de même, certains ne sont pas revenus.

Quatre chasseurs allèrent ainsi camper sur la mer, près de l'eau ouverte, à trois heures environ de la côte. Un beau matin, la glace se met à craquer et des fissures s'ouvrent. Laissant tout derrière eux, iglous et approvisionnements, nos chasseurs eurent tout juste le temps de regagner la rive. Ils me racontèrent que les chiens sentaient le danger et galopèrent à toute allure vers le « plancher des vaches ». Au bout de trois jours, le vent changea. Les chasseurs retournèrent au large et, chanceux, retrouvèrent leur campement. Rien ne manquait. Les iglous avec les lits, les réchauds et les provisions, la chaîne à chiens, tout était revenu intact.

Enfin, on chasse le phoque en bateau l'automne. L'océan commence alors à geler, les phoques ont refait leur graisse et ne coulent plus. La mer doit être calme : chasser dans la vague n'est pas facile et devient presque un temps perdu. Ici aussi il faut atteindre l'animal à la tête, et la tête d'un phoque ne constitue pas une grosse cible, surtout dans le tangage et le roulis. Cette chasse non plus n'est pas toujours agréable, car on se sent vite transi après être resté immobile dans le bateau. Par beau temps, elle est agréable. Et on peut toujours aborder quelque part sur les îles ou sur la côte pour se dégourdir les jambes.

Les Esquimaux sont maintenant pourvus de fusils et de bons bateaux. Mais au temps du harpon, de l'arc et des *kayaks*, quelle ruse n'ont-ils pas dû déployer ! et que de patience dans l'approche du phoque ! Ils eurent besoin de la même patience et de la même ruse pour la chasse au caribou.

La chasse au caribou

Le caribou est un renne sauvage. Les petites différences qui caractérisent les deux espèces échappent au chasseur non averti, mais non aux Esquimaux. Le caribou est un véritable *arbre de vie* pour eux ; ils utilisent presque tout l'animal : la viande, les os, la moelle, le suif, le sang, la peau, les nerfs.

La chasse commence au mois de mai et ne cesse qu'après la disparition du gibier, en octobre, sauf lorsque les troupeaux hivernent dans l'Arctique. On peut dire qu'il y a deux grandes chasses au caribou : celle de printemps et celle d'automne, chacune ayant ses caractéristiques particulières.

Cette chasse a pour but de se procurer la viande qu'on fera sécher. Les peaux n'ont ni utilité ni valeur.

L'exode des Esquimaux vers le sud correspond à la migration des caribous vers le nord. Le rencontre se fait à quelques milles de la côte. La chasse est rendue facile maintenant avec les fusils. Le terrain accidenté permet de s'embusquer sur le chemin des troupeaux et, quand les pauvres bêtes se présentent à bonne portée, parfois à quelques pas seulement, la fusillade commence. Après la débandade des survivants, les chasseurs procèdent à l'écorchement du gibier. Parfois sur la glace des lacs, le chasseur laisse aller ses chiens. Ceux-ci ne demandent pas mieux et galoppent à fond de train vers le gibier. Un moment donné, l'homme saute en bas du traîneau, pendant que les chiens continuent leur course, épaule et tire. Parfois les chiens vont trop loin. J'ai connu un Esquimau qui les perdit ainsi.

Le vrai travail commence après le tir. Il faut dépecer l'animal, le vider et transporter la viande au camp. Seul celui qui a « paqueté » (porté) sur le dos ces quartiers de viande fraîche, en marchant dans les marais, en grimpant les collines, peut savoir la fatigue de cette corvée. Heureusement, les chiens participent à la peine des hommes. Amenés par les femmes, avec sur le dos un sac en forme de bât, ils repartent avec elles vers le camp chargés de gros morceaux de viande. Il faut voir ces braves chiens peinant sous le bât, grimpant les collines, la langue pendante jusqu'à terre. C'est la femme qui prépare la viande pour le séchage, et avec quelle habileté ! Cette viande, on l'étend au soleil sur les quelques perches de bois qu'on a amenées ou sur les rochers. Il leur incombe d'y voir souvent,

de l'examiner, de la tourner de côté afin que les vers ne s'y mettent pas. La viande qu'on laisse trop loin du camp devient vite la proie des oiseaux, des carcajous, des loups ou des belettes.

La viande séchée constitue la principale nourriture pendant l'été. En effet, quand arrive juillet, les caribous disparaissent. Ils émigrent plus au nord, sur la côte ou sur les rives des grands lacs, pour échapper aux piqûres des maringouins et aux morsures des brûlots. Impossible alors de se procurer de la viande fraîche.

Au printemps, on ne voit pas les femelles : elles sont restées à l'écart, près des grands lacs, pour l'enfantement. Elles viendront vers la fin de juillet, avec leurs petits faons si jolis et déjà si rapides ! avec les caribous d'un an, si élégants ! et avec les gros mâles, ces géants de la tribu ! Les Esquimaux ont un nom pour toutes les catégories. A la fin de juillet, les poils blancs d'hiver sont presque tous tombés. Sauf les femelles toujours en retard dans la mue, les caribous ont revêtu leur bel habit noir aux poils courts et luisants, qui fait l'envie des hommes. Ceux-ci en auront besoin pour l'hiver qui approche. Aussi, une autre chasse commence : la chasse pour les peaux.

Il ne faut pas croire que, en tuant les caribous pour leurs peaux, les Esquimaux abandonnent la viande. Pendant le mois de juillet et au début du mois d'août, ils continuent de la faire sécher. Dans la suite, comme le temps devient plus frais, ils l'enterrent après l'avoir enduite du contenu de la panse. Les chiens la mangeront en hiver. Vers la fin de septembre, les carcasses gèlent et sont amenées telles quelles au camp pour la nourriture des hommes : gelée ou bouillie.

Un Esquimau possède au moins trois parkas, plusieurs pantalons, plusieurs paires de bas et de mitaines. Le tout exige une quinzaine de peaux. Chaque famille garde ce dont elle a besoin, et vend le surplus aux postes de traite. Ceux-ci les enverront par bateau dans les centres où il n'y a pas de

caribous pour être vendues aux Esquimaux ou aux Blancs. En plus des habits, tout voyageur a besoin de deux ou trois peaux plus épaisses et plus résistantes en guise de matelas. Les peaux des petits faons, au poil plus soyeux, sont réservées pour les habits des enfants. Hélas ! Pour vêtir les petits des hommes, de combien de drames le chasseur n'est-il pas la cause !

Si le chasseur n'épargne pas les caribous, les maringouins et les « brûlots » n'ont pas pitié du chasseur. Une ou deux fois, il m'est arrivé d'abandonner la partie : à l'affût, couché par terre, je voyais les caribous s'approcher lentement en broutant. Mais, comme s'ils avaient su que je ne pouvais pas bouger, les brûlots dévoraient mes mains et ma figure, tellement que ... je bougeai et... zut.

Ceux qui achètent les peaux de caribous aux Esquimaux ne pensent pas toujours au travail et à la peine qu'elles leur ont coûtés. Après avoir dépécé soigneusement la bête, il faut transporter les peaux au camp. Une peau verte n'est pas lourde, mais quand on en a six ou sept sur le dos, le chemin du retour paraît long. Ces peaux, il faut les nettoyer, enlever la chair et le gras, il faut les tendre avec des chevilles piquées en terre, pour les faire sécher, les mettre ensuite en ballots pour l'hiver, les sortir au printemps, battre la neige, refaire les ballots, et enfin les transporter au poste de traite à cent cinquante ou deux cents milles du camp. Tout ce travail rapporte à l'esquimau environ un dollar par peau.

Il arrive que dans le dépeçage il faille passer les doigts entre ce que l'on appelle les poux de caribous, sortes de grosses verrues qui adhèrent à l'animal sous sa peau et se nourrissent de son sang. Les Esquimaux n'ont aucun dégoût pour ces bestioles. Ils les croquent même après les avoir fait bouillir avec la viande.

En automne, on fait provision du gras qui fournira lumière et chaleur pendant le long hiver. Les caribous en possèdent

alors une couche épaisse sur la croupe. Ce gras remplace la graisse de phoque. Une fois bouilli et débarrassé de ses impuretés, il servira d'huile pour la lampe et de graisse pour les aliments. Quant au suif non préparé, on le mange tel quel en voyage ou au camp, par petits morceaux. Il est excellent avec le *koak*, viande gelée. Plus les caribous sont gros, plus le gras est abondant. Aussi les gros caribous mâles, aux longues cornes rougeâtres brillant au soleil, deviennent-ils la cible préférée des chasseurs.

Les Esquimaux sont naturellement bons chasseurs et excellents tireurs à la vue perçante. La première chose qu'ils font après avoir acheté un fusil neuf, est d'en limer la mire jusqu'à la rendre à peine perceptible. De plus, comme on l'a noté, ils connaissent parfaitement les mœurs des animaux. Enfin, à force de dépecer, ils sont devenus d'habiles bouchers, experts en anatomie. La nécessité et l'esprit d'observation les ont faits ce qu'ils sont depuis de nombreux siècles.

Les chasses modernes doivent paraître enfantines aux vieux Esquimaux, mais combien plus rapides et surtout plus sûres ! Autrefois, ils n'avaient que l'arc en os ou en bois tendu avec du nerf d'animal. L'arc pouvait envoyer une flèche à plus de cent verges, mais au delà de cinquante la précision diminuait, surtout pour le petit gibier. Afin de tirer de plus près, les Esquimaux creusaient des trous où ils se cachaient dans l'attente du gibier, ou bien ils l'approchaient à force de ruse, en utilisant tous les accidents de terrain, en plaçant leur arc de façon à imiter les cornes de l'animal.

Quant aux moyens employés pour tuer le petit gibier, ils étaient ceux des autres primitifs, ceux de nos premiers ancêtres : puits au fond desquels on plantait des couteaux sur lesquels s'empalaient les victimes, pierres tombant sur l'animal pour l'enfermer dans un trou ou lui casser les reins, collets de nerfs pour les écureuils de terre et les perdrix.

Contre les ours gris arctiques, on faisait ce que l'on pouvait. Cet ours était probablement l'animal le plus redouté. Car, sur mer, on se débrouillait mieux avec l'ours blanc : les chiens, lâchés sur lui, le retenaient jusqu'à l'arrivée des chasseurs, et ceux-ci le harponnaient.

C'est en imitant les petits cris de la souris ou ceux des oiseaux que les Esquimaux réussissaient à attirer le renard. Ils imitaient également le cri du canard, de l'oie ou du cygne pour faire descendre ce précieux gibier et le tirer plus facilement.

Il n'est pas question ici des grandes chasses à la baleine, au morse, au narval telles qu'elles sont encore pratiquées par les Esquimaux de l'Alaska et par ceux de l'est, puisque ces animaux ne fréquentent pas l'océan resserré entre l'île Victoria et le continent. Ces chasses en *kayaks*, très dangereuses, montrent que l'effort en commun arrivait à bout de toutes les difficultés, et nous font penser aux hommes des cavernes se liguant contre les fauves, ou aux pygmées d'Afrique qui réussissent à tuer hippopotames, éléphants et gorilles.

Il arrive parfois qu'une baleine blanche s'égaré dans nos parages. J'en ai vu deux dans le delta de la rivière Coppermine, mais personne ne réussit à les atteindre; l'eau était trop profonde. Nos Esquimaux ne sont pas habitués à cette chasse comme leurs confrères de l'ouest. Enfin, une baleine séparée du troupeau devient plus sauvage. Autrefois, les Esquimaux poursuivaient le cétacé en simples *kayaks*, s'approchaient, et le harponnaient. L'animal plongeait. Dès qu'il réapparaissait à la surface, on le harponnait de nouveau et, comme au bout de la corde de chaque harpon se trouve attachée une outre en peau gonflée, la baleine ne pouvait plonger en eau profonde et se fatiguait vite. J'ai assisté à l'une de ces chasses, mais le *kayak* était devenu bateau à moteur et le harpon, un fusil. Les experts peuvent s'approcher à la voile, sans bruit et, quand la baleine rôde autour du bateau, ils la harponnent.

La pêche

Pour les Esquimaux, tout gibier signifie viande. Mais après le phoque et le caribou, c'est le poisson qui a le plus aidé à la survivance de la race. Aujourd'hui, les Esquimaux, munis d'engins de pêche modernes, filets et bateaux, voient leurs pêches assurées et plus abondantes qu'autrefois; sauf, cependant, quand ils harponnaient le poisson dans les ruisseaux et dans les remous des rivières, endroits où les saumons se reposent avant de sauter les chutes. On montre, sur la rive gauche de la Chute du Sang près de Coppermine, un de ces remous poissonneux où le harponneur se faisait descendre au bout d'une corde. A chaque coup de harpon, il remontait un ou deux gros saumons.

Les harpons ont différentes formes. Ils sont en os, avec deux crocs qui accrochent le poisson. Il y a aussi les gaffes. En plus de ces harpons et de ces gaffes, les Esquimaux construisaient avec les pierres des pièges ou trappes, sortes de labyrinthes où les poissons se perdaient et se faisaient cueillir à la main. On fabriquait aussi des seines de branchages. Enfin, il y avait l'hameçon dont on se sert toujours sous la glace ou à l'eau ouverte.

Parmi les poissons les plus communs notons, dans la mer : le saumon ou truite saumonée, une espèce de hareng blanc, les délicieux petits harengs bleus et une sorte de morue peu nourrissante, mais facile à attraper et qui peut sauver des groupes entiers de la famine. Dans les lacs et rivières on trouve la truite, petite et grosse (certaines pèsent jusqu'à cinquante livres et plus), plusieurs espèces de poissons blancs, les uns de six à sept livres, d'autres de vingt livres. Il y a peu de brochets dans les rivières de l'Arctique central. Ils sont plus nombreux à l'ouest et plus gros. C'est à l'ouest également que l'on peut pêcher cette sorte de poisson blanc appelé Inconnu. J'en ai vu de soixante livres. Là aussi on trouve des variétés de poissons qui ne sont pas parvenus jusqu'aux rivières et lacs du centre et

proviennent du Mackenzie. L'Arctique est un paradis pour les pêcheurs.

Mais, car il y a un mais, là où l'on dépend du poisson pour nourrir les chiens, la pêche n'est plus seulement un sport, elle devient une corvée souvent pénible. On la commence à la débâcle, quand le saumon arrive de la mer pour remonter les rivières, dans la seconde semaine de juin. L'eau est alors glacée, le soleil brûle, les mains se crevassent. De plus, il faut couper et vider les poissons pour les faire sécher si nous ne pouvons pas engager une femme esquimaude, beaucoup plus habile que nous dans ce métier. En automne, il fait souvent froid, le temps est humide, les mains s'engourdissent après la visite d'un ou deux filets. La pêche sous la glace commence en octobre, dès que la rivière ou les lacs sont suffisamment gelés. Pêche agréable s'il fait beau, mais froide dans le vent qui gèle les mains, les filets et les poissons. Heureux encore si nous pouvons terminer en novembre. Plus tard, ce qui peut rester de plaisir dans cette pêche diminue encore à mesure que la glace épaisit.

Normalement la pêche dure cinq mois. A nous de nous débrouiller pour atteindre le nombre suffisant. A raison d'un poisson de six livres par jour et par chien, il faut, pour sept chiens et pour une année, environ 2,500 gros poissons.

« Plaisir d'amour ne durent qu'un instant », dit la chanson. Ceux de la chasse et de la pêche ne sont guère plus longs. L'approche réussie du gibier, l'attente, le beau coup de fusil, la satisfaction de la réussite, sont suivis de la manipulation fatigante et répugnante de la viande. La vue des flotteurs enfoncés dans l'eau, la sensation agréable des secousses nerveuses du poisson, la certitude que les chiens sont assurés de leur pitance, tout cela est oublié quand il faut transporter les poissons, les couper, les étendre pour le séchage, les surveiller pour que les mouches n'y pondent pas, les empêcher de pourrir en

automne, les rentrer dans la maison en hiver pour les faire dégeler avant de les jeter aux chiens.

Avec la chasse et la pêche, le piégeage est devenu la grande occupation des Esquimaux. La saison commence en novembre et se termine en mars. Comme les Indiens, ils se servent des pièges vendus aux magasins. Mais tandis que les Indiens recouvrent ceux-ci de mousse ou de neige molle, les Esquimaux posent habilement un couvercle de neige dure. Comme le piégeage est pour nos Esquimaux à peu près le seul moyen de se faire un peu d'argent, ils doivent, pour faire face à leurs besoins de plus en plus dispendieux, poser des lignes de pièges de plus en plus longues.

Ainsi les Esquimaux modernes continuent de vivre comme leurs ancêtres. Comme eux, ils aiment cette vie et, sauf exceptions rares, n'en envisagent pas d'autre. Ils y consacrent tout leur temps. On se surprend parfois à envier cette condition de nomades, de chasseurs, d'hommes absolument libres, échappant aux servitudes qu'impose la civilisation.

CHAPITRE VIII

Les voyages

Les Esquimaux, chasseurs, pêcheurs et nomades par nécessité, ne se font pas la même idée que nous de la chasse, de la pêche, ni des voyages.

Voyager, simple modalité fortuite dans notre vie, est devenu pour eux un état permanent, une partie de leur vie, la vie même. Dans l'Arctique, l'Esquimau, ce descendant des nomades mongols, reste ce qu'il était dans les steppes asiatiques : un errant perpétuel, par force et aussi par goût. Véritable Juif errant, il va, il revient, s'arrête un moment, et repart.

Depuis le grand voyage qui le conduisit dans son nouveau pays, il va, au sud, à la poursuite du gibier ou à la recherche du bois; au nord, à l'est, à l'ouest, sur la mer, la terre et les îles, pour chasser le phoque et pour visiter d'autres groupes voisins ou lointains. Devenu trappeur, il a dû ajouter à son itinéraire les voyages du piégeage qui l'obligent, en hiver, à partir périodiquement pour une tournée de plusieurs jours.

Même ceux à qui la civilisation a donné le goût d'une vie plus sédentaire, ceux qui habitent une maison de bois parmi les Blancs, doivent sortir en quête de leur subsistance. Quant aux autres, moins nombreux, employés par les Blancs et ayant une subsistance assurée, ils ressentent de temps à autre les démanagements de la bougeotte.

C'est surtout à l'intérieur du terrain de chasse de son groupe que l'Esquimau circule. Les limites de ce district sont à peu près celles d'autrefois.

Le printemps est l'époque la plus favorable aux déplacements. Tout alors invite à partir : les jours plus longs, la chaleur qui revient, la vie qui s'apprête à reprendre et le gibier qui arrive. Aussi partout, sur la mer, sur la côte, sur terre, les traîneaux vont et viennent, emportant des familles entières.

Mais même pendant l'hiver les voyageurs sillonnent continuellement l'immense désert arctique. Car l'hiver permet d'aller partout. On dirait que dans le perpétuel voyage de l'Esquimau l'été n'est qu'une oasis où il s'arrête un peu plus longtemps, mais jamais complètement. Les Esquimaux du Cuivre ne sont pas des marins, ils ne vont pas loin sur l'océan. Par contre, ils peuvent marcher longtemps sur le continent. Aussi bien, leurs deux seuls moyens de déplacement sont encore ceux d'autrefois : le traîneau et la marche.

Voyages en traîneaux

Lorsqu'en septembre, l'Esquimau voit fuir vers le sud les oiseaux migrateurs et les troupeaux de caribous loin de l'Arctique désormais inhospitalier, la pauvre végétation jaunir et agoniser avec les premiers gels et les vents glacés, la terre mourir, comme il dit, alors, philosophiquement, il *tourne le dos à un autre été de sa vie.* Sans doute, dans les poudreries hivernales, il rêvera aux beaux jours que la période trop courte de l'été lui a procurés, à la bienfaisante chaleur, à la lumière sans fin, aux festins en plein air, au gibier peuplant son désert. Mais pour l'instant, il se tourne résolument vers l'hiver qui revient avec ses mêmes rigueurs, ses risques, ses problèmes et... ses plaisirs.

Bientôt il va pouvoir glisser sur son traîneau attelé de chiens, glisser au loin, aussi loin qu'il voudra, et, jusqu'en juin, et partout, sur terre et sur mer.

L'impatience de l'homme à partir est partagée par ses chiens. Enchaînés depuis trois mois, eux aussi, ils ont hâte de bouger. Et donc, à peine septembre a-t-il recouvert de l'asphalte blanc les chemins du désert, avant que novembre n'ait jeté le pont de glace qui reliera les rives des lacs, le continent aux îles lointaines, l'Amérique à l'Asie, l'Esquimau attelle ses chiens. Et tous, l'homme et ses bêtes, ivres de bonheur et de liberté, s'élancent dans une course folle vers une aventure de huit mois où, souvent, la peine remplacera le plaisir de cette première galopade.

Le traîneau esquimau (« *kramotik* ») est fait de deux pièces de bois de douze à seize pieds de long et de huit à dix pouces de haut. Ces deux pièces arrondies et relevées à l'avant se trouvent reliées par des barres transversales de deux pieds et demi, attachées avec des lanières en peaux de caribou ou de phoque.

Comme les Blancs, les Esquimaux se servent maintenant d'une grande toile de drap épais pour envelopper toute la charge et la protéger contre la neige de la poudrerie. Le nécessaire de voyage comprend : les peaux de couchage, le lit, les réchauds, le pétrole, le linge, la nourriture, les chaînes à chiens, la nourriture des chiens, et pour nous, missionnaires, la valise-chapelle. Si le voyage doit être long, mieux vaut se munir d'un surplus de nourriture et de pétrole, en prévision des jours où la poudrerie nous oblige à nous arrêter.

On ficelle le tout solidement, ce qui ne nous empêche pas de perdre souvent quelque article. Nous comptons cent livres par chien. La charge est naturellement plus lourde au départ si le voyage est long; il importe donc de l'alléger en rendant le traîneau aussi glissant que possible. Quant au chemin, il ne dépend pas de nous : meilleur il est, meilleur également le voyage. Après avoir chargé le traîneau, on attelle les chiens et... on part. Si tout va normalement, on peut faire entre cinq et six milles par heure. Pendant l'époque de la nuit polaire,



Au déclin de l'hiver il se fait entre les glaces de larges travées d'eau claire. Il faut passer quand même. L'Esquimau fait d'abord sauter ses chiens. Ils tireront et la traîne suivra avec son contenu et ses passagers.



C'est-à-dire en décembre et janvier, les jours deviennent si courts et il faut camper si tôt qu'on ne dépasse guère trente-cinq milles par jour. Quand le soleil est revenu, et surtout au printemps, les chiens arrivent à parcourir une moyenne de quarante-cinq milles. Comme on dit là-bas, nos bêtes ne sont pas des machines! Elles aussi ont leur limite d'endurance. On serait surpris du nombre de milles que l'on peut parcourir dans un hiver. Je me souviens particulièrement d'une saison où, depuis novembre jusqu'à la fin de mai, je n'ai pas cessé de partir et de repartir.

Les journées de voyage sont coupées par deux ou trois arrêts pendant lesquels chacun se réchauffe en buvant une tasse de thé conservé dans une bouteille thermos. On en profite aussi pour glacer à nouveau les patins du traîneau. Pendant ce temps, les chiens se roulent sur la neige et se reposent. S'il fait très froid et que le parcours doit être long, on leur donne un petit casse-croûte, mais généralement, en voyage comme à la maison, ils ne mangent que le soir.

Quand le chemin ne présente pas trop d'obstacles, nous passons presque toute la journée assis sur le traîneau, le dos tourné au vent. Si le vent est devant, nous nous protégeons contre lui de notre mieux, mais sans perdre de vue le leader et son attelage. Cette position provoque une douleur aiguë aux muscles du cou. Quand nous avons trop froid, nous courons à côté du traîneau pour rétablir la circulation du sang.

J'ai souvent éprouvé l'impression de bien-être que provoque le gel. Le froid qui envahit le corps fait d'abord souffrir, mais vient le moment où l'on ressent le besoin presque incontrôlable de dormir avec une sensation agréable de bien-être qui laisse sans volonté de réagir. Un effort très pénible devient alors nécessaire pour se jeter en bas du traîneau et courir pour sortir de cette sorte de léthargie.

Après cinq ou six heures de voyage en hiver, huit à neuf au printemps, hommes et bêtes sont heureux de s'arrêter. Si



Plusieurs familles esquimaudes sont employées au service des Blancs. Elles habitent la même localité, et l'on voit des scènes de voisinage comme celle-ci.

on doit bâtir un iglou, il faut d'abord trouver une neige convenable, c'est-à-dire assez profonde, ni trop dure, ni trop molle. Au début de l'hiver, avant les grandes poudreries, la chose n'est pas toujours facile. Que de fois il nous faut chercher dans la nuit la bienheureuse carrière d'où nous pourrions extraire les blocs de neige de l'iglou ! Les chiens eux-mêmes semblent comprendre que le moment est venu ; ils s'arrêtent à chaque amas de neige comme pour nous le signaler.

Et quand enfin on a trouvé, on se met au travail. La construction de l'abri, le repas des chiens, l'installation dans l'iglou, exigent deux heures au moins de travail avant que nous soyons confortablement installés devant la tasse de thé ou de café. Après les longues heures passées dans le froid, c'est bien le meilleur moment de la journée.

Plusieurs voyageurs apportent maintenant avec eux une tente en peaux de caribou ou en toile. Monter une tente demande moins de temps que construire un iglou. Par contre, la maison de neige est plus confortable la nuit, une fois que les réchauds sont éteints. Bien enveloppé dans son sac de couchage en peaux, le voyageur dort très bien. Un bon repos est absolument nécessaire en voyage. Une nuit froide sans sommeil prépare un lendemain de misères.

Le matin revient vite et, avec lui, la même routine des voyages : le déjeuner, le glaçage du traîneau, le déménagement de tout ce que nous avons rentré dans l'iglou la veille, le chargement et l'attellement des chiens. Tous ces travaux exigent beaucoup de temps, surtout quand on est seul ; ils ont du moins l'avantage d'activer la circulation du sang. Pour éviter les ennuis du campement, les voyageurs ne manquent pas d'aller loger chez les Esquimaux, s'il en trouve sur leur chemin, même s'il faut pour cela parcourir quelques milles de plus.

Il est rare que ces voyages dans l'Arctique n'aillent pas sans inconvénients, surtout s'ils doivent durer longtemps. Il

semble qu'il existe deux catégories de voyageurs : les chanceux et les malchanceux. J'appartenais à la seconde, à tel point qu'une dame avait coutume de dire : « Le père Delalande part, il va faire mauvais. »

Le vent et la poudrierie sont les ennemis numéro un. Aussi, le matin, en mettant le nez dehors, le premier souci du voyageur est de voir d'où vient le vent. Après quoi il peut décider s'il fera beau ou mauvais et sait d'avance ce qui l'attend.

Dans les steppes arctiques nues, sans arbres, la force de la poudrierie devient infernale. Le tourbillonnement de la neige empêche toute visibilité; même les chiens disparaissent parfois. On perd le sens de la direction et, à moins d'être absolument sûr de soi ou du chien d'avant, il faut s'arrêter. En persistant, on risque de s'égarer. La préparation du campement devient une lutte contre le vent, la poudrierie, l'enneigement. Dans de telles conditions, il n'est pas facile de bâtir l'iglou ou de dresser la tente. Nous nous trouvâmes pris un jour dans une de ces poudrieres. Elle fut courte, Dieu merci, trois jours seulement, alors que j'en ai vu de dix-sept jours, mais combien froide ! De tous les voyageurs du district, aucun ne put échapper : l'un se gela le pied, un autre se perdit et faillit devenir fou, deux Esquimaux commencèrent de se geler. Quant à mon compagnon, un membre de la Gendarmerie Royale, et moi-même, nous restâmes ensevelis dans notre abri deux jours entiers, sans pouvoir ni manger ni boire, couchés dans nos lits de peaux où la neige avait pénétré et fondu avec la chaleur de nos corps. Tout le monde finit par s'en tirer.

Il n'en est pas toujours ainsi. Combien qui disparurent et qu'on retrouva gelés ! quand on les retrouva ! Le plus drôle, j'allais dire le plus vexant, est de camper à proximité d'un camp ou d'une maison qu'on n'a pas pu trouver à temps et qu'on aperçoit tout près quand le temps s'éclaircit !

Le voyageur qui se trouverait à court de pétrole et trop loin des autres aurait du mal à s'en tirer !

Autre inconvénient des voyages : les bordillons. On appelle ainsi, au Canada, les espaces de glace que les tempêtes d'automne ou les courants ont amoncelés. La traversée en traîneau de ces bordillons devient un travail de forçat. Dans ce chaos, il est impossible aux chiens de tirer ensemble, ils en ont assez de trouver un passage. L'avant du traîneau monte sur la glace, il faut le soutenir pour l'empêcher de tomber brutalement; à chaque instant la charge risque de verser, il faut marcher à côté et la retenir tout en dirigeant l'attelage vers les meilleurs passages. Comme on apprécie alors un « leader » obéissant !

Quand, en automne, les premiers voyageurs arrivent au fort, on s'informe de l'état de la mer. S'ils répondent : « *manilalik* » (il y a des bordillons), ce simple mot sonne comme l'annonce de misères bien connues. Si au contraire il dit : « *manilaitok* » (il n'y a pas de bordillons), le voyageur se sent soulagé car, au moins, il a l'assurance d'éviter ce cauchemar tant redouté. Certains hivers, la glace empilée le long de la côte est tellement haute qu'on ne peut y trouver un passage. Il ne reste alors que l'alternative de la contourner, ce qui allonge considérablement le chemin.

La même chose se produit au printemps quand la glace se dilate et s'écarte pour former les craques. On les traverse sur les « ponts » de glace, mais il arrive souvent que nous soyons obligés de parcourir plusieurs milles pour en trouver un. Lorsque les craques ne sont pas trop larges, les chiens peuvent les sauter. Certains chiens résistent comme des mulets et refusent de faire le saut. Parfois le chien de devant manque son coup et tombe à l'eau.

Je ne sais trop ce qu'on préfère : des bordillons de la mer ou des cailloux du continent et des îles.

J'étonnerai peut-être les non initiés en disant que nous redoutons beaucoup la glace vive des lacs. Les chiens ne peu-

vent s'y agripper, surtout si le vent souffle, et le voyageur ne peut ni diriger son traîneau ni l'empêcher d'aller d'un côté à l'autre dans une sorte de mouvement de pendule fatigant.

Un soir, nous voyagions sur cette sorte de glace. Il ventait. Impossible de modérer la course des chiens, aussi nous filions à toute allure. Un moment, je me retournai pour voir si mon compagnon suivait. Je le vis qui me faisait les signaux d'arrêt. En me laissant traîner sur la glace, je parvins à saisir le chien de devant et à le diriger vers la rive. Et quand mon Esquimau me rattrapa, je lui demandai pourquoi nous arrêtions. Il m'apprit alors qu'une chute se trouvait à quelques centaines de verges en avant de nous ! Il était temps !

La neige molle, fraîchement tombée et que les vents n'ont pas encore tassée ni durcie, ralentit beaucoup les voyages. C'est surtout en automne que nous la rencontrons, mais aussi en hiver : sur terre, dans les coulées, dans les saules, et même sur la mer. Elle est tellement épaisse parfois qu'on a l'impression de labourer. Je ne me suis jamais servi de raquettes, mais elles m'auraient été souvent très utiles. Dans l'Arctique nous en avons moins besoin qu'au sud, dans les bois. Une fois le père Buliard se servit de ses skis dans cette neige et s'en trouva très bien.

Si nous avons peine à marcher dans la neige molle, nos chiens sont encore plus misérables. Sous leurs pattes, en effet, se forment des boulettes qui peuvent les ensanglanter si nous ne les en débarrassons pas assez vite. Cette opération se fait les mains nues.

Je n'ai mentionné que les principaux inconvénients de nos voyages. Il en est d'autres qui présentent parfois un certain risque et que nous ne pouvons pas éviter, tels que la traversée sur une glace nouvelle et peu solide, les bains forcés dont on se tire indemne mais où l'on peut laisser un ou plusieurs chiens, le passage des rivières où l'eau a débordé sur la glace, les des-

centes à pic souvent dangereuses pour les chiens si le traîneau gagne trop de vitesse. J'ai connu un Esquimau qui plongea la tête la première sur une motte de terre gelée et qui s'assomma. Les chiens continuèrent et à leur arrivée au fort on constata que l'homme manquait. En suivant les pistes du traîneau, on le retrouva vite mais avec le crâne fendu. C'était un dur, il en réchappa.

La maladie fait paraître plus grosses les petites misères du chemin, car il arrive que l'on tombe malade en voyage. Un jour, mon compagnon, un jeune Esquimau, et moi attrapâmes la grippe, une mauvaise grippe qui fit une trentaine de victimes dans le district. Je ne sais comment nous nous en tirâmes avec quatre jours de fièvre à l'aller, huit jours de fièvre pendant le séjour à la desserte que nous visitions et où tout le monde était malade, trois jours de fièvre au retour. Nous étions heureux de retrouver la mission et... un bon lit. Une autre fois, j'attrapai un tour de reins. Cette infirmité nous met dans la quasi-impossibilité de nous plier. Je devais dételer les chiens à genou, me faire chausser et déchausser par mon compagnon, j'avais peine à m'habiller et à me déshabiller. Cela dura six à sept jours. Le père Le Mer, o.m.i., que nous allions rencontrer à mi-chemin entre nos deux missions, souffrait du même mal. Nous passâmes le 8 décembre à essayer de nous redresser, sans succès d'ailleurs. Et comme nous risquions de manquer de nourriture pour nos chiens, il nous fallut abrégier notre séjour et quitter l'hôpital improvisé qu'était la petite cabine du rendez-vous. Nous repartîmes donc chacun de notre côté, aussi « croches » qu'à l'arrivée.

Une autre fois, ce fut un abcès au genou. Nous ramenions dans notre toboggan une charge de caribous, traînés par seulement cinq chiens. Je ne pouvais m'asseoir bien longtemps, il fallait marcher. Je payai « le plaisir » de cette promenade par une semaine de douleurs aiguës.

Malgré tout, malgré ces ennuis, il me semble qu'à chaque voyage je découvris quelque nouvel aspect de la beauté de l'Arctique, quelque merveille à contempler, à admirer, aussi bien sur l'océan que sur le continent.

C'est ainsi que j'ai eu souvent l'occasion d'assister au jeu des couleurs sur la neige. On se figure généralement l'Arctique comme une immensité de blancheur monotone. Ce n'est pas tout à fait exact. Car par les beaux jours, les couleurs du firmament se reflètent discrètement sur cette blancheur et baignent le paysage dans leurs teintes douces.

Par un beau matin de février je me trouvais seul sur l'océan avec mes neuf chiens. Nous étions partis au petit jour. L'atmosphère était pure, calme, sans aucun nuage et sans la moindre brise. Tout à coup le soleil apparut au-dessus des collines qui surplombaient la côte au sud. Immédiatement, la neige de l'océan se teinta d'un rose très doux qui s'étendit vers le nord et déborda sur les îles à mesure que le soleil montait. Ce rose tendre que j'ai souvent contemplé sur la neige immaculée des coulées où il se jouait à travers les petits saules, ressemble au reflet des plumes de la perdrix blanche au soleil sur la neige. Dans ces matins purs, mais froids, ce rose dilatait, invitait à l'action, à la joie. Et tout le jour, le soleil faisait miroiter dans les prismes de glace les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le soir, quand il avait disparu, le ciel se colorait, à l'ouest, de rouge, puis de mauve clair et enfin de violet. Et ces teintes se répandaient dans l'air et sur la nappe blanche avant l'ombre de la nuit. Prélude d'une nuit froide, le ciel violacé fermait l'horizon sur le voyageur et le pressait à se réfugier dans la douce chaleur de l'abri.

Signalons encore la teinte bleuâtre du paysage dans la semi-clarté que laisse à l'Arctique le milieu du jour au temps de la nuit polaire, et aussi le jeu des ombres dans les bordillons, les vagues de neige et les îles.

Non, l'Arctique est loin d'être monotone. Je serais tenté de dire qu'il offre une série de teintes toujours changeantes, toujours nouvelles comme celles du ciel au soleil couchant et presque aussi insaisissables.

Il est beaucoup plus agréable de voyager en compagnie : on peut s'entraider, causer et, pousser des taquineries. Quand on est seul, le rosaire, la méditation, la préparation des sermons, font paraître moins longs les heures et les jours passés sur le traîneau.

L'Arctique reste l'Arctique avec ses chemins de neige et de glace. Aussi, malgré nos moyens de confort, malgré notre civilisation, les voyages d'hiver en traîneau demeurent pénibles. Pourtant, si on les compare avec ceux des anciens Esquimaux, ils font figure de pique-niques. Eux ne possédaient jadis qu'un ou deux chiens, ils devaient tirer ou pousser le traîneau, et la distance parcourue chaque jour était modeste. Alors aussi, ils n'avaient, les pauvres gens, que de l'huile de phoque pour s'éclairer, se chauffer et cuire leurs aliments. C'est la raison pour laquelle ils mangeaient cru et gelé, surtout en voyage. Aujourd'hui, les anciens qui ont connu ces temps de misères sont heureux de se servir des réchauds à pétrole si vite allumés, des bougies ou de nos lampes si maniables. Je voyageai un jour avec deux couples de vieux Esquimaux encore fidèles aux traditions des ancêtres : iglou bien construit, lampe au gras de phoque avec, au-dessus, le séchoir traditionnel, et surtout, une patience admirable. Pas vite, mais bien ! A côté, nos compagnons de voyage, plus jeunes, avaient achevé en rien de temps un iglou au toit trop plat, pas assez en dôme. Ils s'y étaient déjà installés que mes vieux travaillaient encore au leur. Mais quand, enfin, nous pûmes nous aussi prendre notre tasse de thé, on vint nous dire que le toit « style moderne » s'était effondré et qu'il fallait le refaire.

Dans l'Arctique, qui dit voyages, dit chiens ! En parlant de voyages on ne peut donc les oublier. Il n'est pas difficile de

comprendre que nous nous attachions tant à nos bêtes. Nos chiens ne sont-ils pas continuellement à la peine avec nous ? N'est-ce pas grâce à eux que nous arrivons au but ? Souvent, nous n'avons pas d'autre compagnie. Bref, notre vie dépend d'eux.

Et nous les connaissons si bien après les avoir élevés nous-mêmes, après avoir voyagé ensemble hiver après hiver ! Chacun d'eux possède son caractère, ses qualités et... ses vices. Un bon conducteur le sait et en tient compte.

Dans l'Arctique Central, on les attelle deux par deux, leurs traits sont moins longs et ils sont retenus par le cou à la corde centrale. Ailleurs, là où il faut voyager à travers une glace chaotique, on se voit obligé de leur donner plus de liberté de mouvement et de se servir de longs traits.

L'attelage complet comprend sept, neuf ou onze chiens. Mieux vaut en avoir plus que moins dans les longs voyages, car la maladie ou les batailles peuvent en rendre un, ou deux, ou plusieurs, impotents et incapables de tirer.

Les deux principales maladies des chiens sont la rage et le « *distemper* ». Le « *distemper* » aux formes multiples peut faucher jusqu'à 80% de la gente canine. Il est rare qu'on puisse sauver les chiens qui en sont atteints. La plupart du temps il faut les abattre. Abattre au fusil des chiens qui ont travaillé longtemps avec vous ne va pas sans un véritable crève-cœur. J'en avais un qui avait bien mérité sa pension de vieillesse. Après avoir été de tous mes voyages, et avoir parcouru avec moi des milliers de milles, il vécut un an en liberté autour de la mission. Quand je partais, je lui laissais sa nourriture et, à mon retour, il se montrait fou de joie. Hélas ! il tomba malade et je dus le tuer. Nous portâmes sa carcasse sur la glace un peu avant la débâcle. Après la débâcle, son corps voyagea plusieurs jours devant la mission, emporté par les marées descendantes, et ramené par les marées montantes. On eût dit que le vieux Sport, c'était son nom, refusait de nous quitter !

Quelques chiens peuvent guérir de la rage. D'ailleurs nous possédons maintenant un excellent vaccin. Espérons que celui contre le « *distemper* » aboutira un jour à l'immunisation complète. La question des chiens est vitale dans l'Arctique et le restera longtemps.

Le chien de devant, en anglais le « *leader* », et, en esquimau, le « *sivudlerk* », le premier, prend aussi la première place en importance. Certains sont remarquables. Le père Franche, o.m.i., en avait un qui, pour moi, demeure l'archétype de la corporation. Il pouvait nous ramener dans les poudreries les plus épaisses. Il suffisait de le placer dans la direction où nous voulions aller pour qu'il nous y conduisît presque sans commandement.

C'est à la voix qu'on dirige le chien de devant. Un bon « *leader* » évite au voyageur bien des misères. D'aucuns semblent avoir le métier dans le sang, d'autres ont besoin d'un long apprentissage. Le dressage d'un chien de devant, comme aussi l'entraînement des jeunes, exige beaucoup de patience de la part du conducteur. J'avais coutume de dire que le voyageur qui ne s'est jamais fâché contre ses chiens mérite d'être canonisé ! Un chien de trait vaut environ \$30, et un bon « *leader* » de \$50 à \$100.

Les Esquimaux ne se servent pas de leurs chiens seulement en hiver, mais encore en été, dans leurs marches, pour les faire porter une partie des bagages, et après la chasse pour le transport au camp de la viande fraîche. Les nôtres ne connaissent pas ce genre de sport. Ceux des Esquimaux y sont habitués. C'est merveilleux de les voir suivre la femme, marchant philosophiquement, ne s'arrêtant que pour une lampée aux trous d'eau du chemin.

Une caravane esquimaude en marche dans la Terre Stérile ! Quelle inspiration pour un peintre ! Les hommes, les femmes, les jeunes gens, cheminant un bâton à la main et portant sur

leurs épaules le havresac esquimau; les enfants trotinant autour des parents, les bébés juchés à califourchon au sommet de la charge de leur maman, et, encouragés par la femme, les chiens le dos arqué sous leur bât! Dans la toundra, on marchait n'importe où, sans routes ni chemins, en suivant cependant les directions traditionnelles. On m'a montré un sentier à travers les collines et les petits saules que les anciens avaient piétiné.

Nos chiens à nous se reposent tout l'été, du moins quand les maringouins les laissent en paix. Ils travaillent pour nous l'hiver. Nous pêchons ou nous chassons pour eux depuis la débâcle de juin jusqu'en novembre, quand prend fin la pêche sous la glace.

J'ai comparé nos voyages dans l'Arctique avec ceux de nos Pères missionnaires chez les Indiens. A tout prendre, je préfère l'océan et le désert à la forêt, notre neige dure à la neige molle du sud. Nous, au moins, nous avons à peine besoin de nous servir de raquettes, et si le chemin n'est pas trop mauvais, nous pouvons nous asseoir sur le traîneau. Dans le bois, au contraire, les voyageurs doivent chausser les raquettes et souvent battre le chemin en avant des chiens.

Malgré une vie dure et de nombreuses privations, l'Esquimau aime son pays : continent et océan. Il y est maintenant habitué et ne songe nullement à s'en aller ailleurs.

Comme pour les autres aspects de la lutte pour la vie, il a su se tirer d'affaires en voyage; non seulement il part... mais il arrive.

CHAPITRE IX

Avec les chasseurs de caribous

En 1935, j'obtins de mon évêque, M^{gr} G. Breynat, o.m.i., la permission d'aller passer l'été avec un groupe d'Esquimaux chasseurs de caribous. Pour un missionnaire, le but principal d'une telle aventure ne peut être que l'apostolat, mais je voulais aussi voir mes ouailles à l'œuvre dans leur milieu et me renseigner sur leur façon de vivre et sur leurs mœurs. De plus, comme je n'avais que cinq ans de pratique dans la langue, j'espérais ramasser quelques notes intéressantes et augmenter mes connaissances.

Nous étions déjà à la mi-mai. A cette époque, le soleil ne se couche que quelques heures, la neige fond vite et nous nous trouvions à plus de deux cents milles des terrains de chasse. Les Esquimaux ne semblaient pas pressés de partir. Enfin, le 16 mai, la nouvelle se répandit de tente en tente : *aodlaraluk*, le grand départ. La caravane se mit en branle par une belle nuit fraîche. L'un après l'autre, les traîneaux décollèrent et entreprirent la montée des collines qui surplombent la mer.

Il fallut trois longues heures à nos chiens pour nous faire grimper jusqu'en haut. Pendant le repos, je jetai un dernier regard sur l'océan que je ne devais revoir qu'après plusieurs mois, et nous entreprîmes la descente de l'autre versant.

J'avais sept chiens, moins que beaucoup d'autres, mais tous très forts. J'eus rarement besoin de me faire aider, même dans

les plus mauvais passages, alors que pour les autres traîneaux, plus chargés que le mien, les hommes devaient joindre leurs efforts aux bêtes pour tirer ou pousser. Je remarquai surtout un des meilleurs chasseurs du groupe : malgré ses treize bêtes il dut se démener comme un diable pour faire avancer son long traîneau à la charge haute, tant même qu'à l'arrêt il se sentit mal et dut se coucher. Il se rendit ainsi jusqu'aux terrains de chasse qu'il ne devait plus parcourir.

Quel spectacle que celui de cet exode vers l'intérieur des terres ! La contrée que nous traversions était fort belle, mais très accidentée. Le long chapelet de traîneaux se déroulait dans les coulées; les femmes, avec le bébé dans le capuchon, marchaient en avant pour encourager les chiens, les pauvres bêtes tiraient de toute leur force, la langue jusqu'à terre. Les hommes les excitaient par des « *ack* » gutturaux, les uns poussant, les autres tirant.

Malgré la fatigue, tout le monde était heureux, sauf notre pauvre malade, car pour ces nomades la belle saison commençait enfin avec les voyages, les grandes chasses, la vie en plein air, la liberté. Ils s'en allaient chez eux... Chaque nuit de voyage nous faisait avancer de quelque trente milles. Nous nous arrêtions deux ou trois fois par jour pour le plus grand bonheur des hommes et des chiens. Les premiers se réconfortaient avec une bonne tasse de thé tandis que les autres se roulaient dans la neige.

Nous campions le matin, quand le soleil devenait trop chaud. Alors, en un rien de temps un petit village de tentes se dressait dans le désert avec l'animation joyeuse et affairée de gens heureux; chaque famille montait sa tente, dételait les chiens, mettait les provisions en sûreté et nourrissait les bêtes.

C'était le troisième jour, en effet, qu'on entendit pour la première fois le mot magique : « *tuktuk* », caribou. La manne des juifs ne fut pas accueillie plus joyeusement ! La migration

des caribous vers le nord était normale, le pain quotidien et la survie, assurés ! C'est que les anciens se souvenaient des exodes où l'on n'avait pas trouvé le gibier, où il avait fallu errer à sa recherche : époques de famine et de misères pendant lesquelles, comme me le racontait une vieille Esquimaude, la tribu n'avait survécu qu'en suçant les peaux.

Après sept ou huit jours, la caravane déboucha sur un immense lac, « le Grand Lac », « *Tasseryuak* », et, parvenue au sud, se scinda. Deux groupes continuèrent plus loin. Le nôtre s'arrêta. Les Esquimaux savaient par expérience que le côté du lac choisi pour le camp était le meilleur pour la chasse. On s'installa donc définitivement pour l'été.

J'avais une tente de six pieds par huit. Elle s'avéra trop petite, et partant trop chaude au temps de la canicule.

Le mobilier en était réduit : les peaux, le sac de couchage, quelques caisses vides en guise d'armoires, quelques livres, la valise chapelle. Quant aux provisions de bouche, je fis comme toutes les familles et les mis « en cache ». On m'avait conseillé d'entrer dans une famille particulière : c'est ce que je fis. J'y trouvai, avec l'hospitalité la plus chaude, l'aide et les conseils nécessaires. C'est surtout en compagnie des membres de cette famille que je chassai. Quoique protestants (au fait, il n'y avait qu'un seul catholique dans le camp, et c'était... moi !), tous se montrèrent très aimables ; que Dieu les en bénisse !

Pour ces nomades terriens, la chasse est la grande affaire de l'année. Ils dépendent en effet des caribous pour leur subsistance, car ils en retirent nourriture, vêtements et chauffage. La période du printemps se passe à tuer pour faire la viande séchée, qui deviendra la seule nourriture en été et qu'on goûtera, en hiver, comme un dessert de choix.

Aussi, à peine avons-nous fini d'installer le camp, que nous nous mîmes à la besogne. Je dis besogne, car la chasse ne consiste pas seulement à s'embusquer, à attendre et à tirer,

toutes choses relativement faciles quand il s'agit des caribous, mais elle comprend aussi les autres travaux plus pénibles.

Du camp, nous pouvions voir venir, sur l'autre rive, les troupeaux composés de mâles, jeunes et vieux. A cette époque, les femelles mettent bas leurs petits près de lacs isolés et ne reviennent que vers la fin de juillet. Quand le vent était défavorable et emportait sur l'autre rive les senteurs de nos tentes, on voyait le « leader » du troupeau s'arrêter subitement, flairer et, comme s'il avait donné le signal, la bande entière rebroussait chemin ou grimpait au galop les pentes de la colline.

Après le tir, le véritable travail commençait. Il fallait tout d'abord dépecer, vider et débiter les carcasses. Les Esquimaux sont par habitude des bouchers experts. En un rien de temps ils terminaient la besogne. Ni les tiques ou poux de caribous collés sous la peau et que l'on écrasait en dépeçant, ni le sang qui rougissait nos mains et nos bras, ne les dégoûtaient. . . Je ne puis en dire autant de moi. Mais pis encore que cela, il nous arrivait souvent d'avoir à exécuter ces besognes peu ragoûtantes au milieu de nuages de maringouins ou de brûlots.

Comme à cette époque les peaux ne peuvent pas servir à la confection des vêtements, nous les abandonnions sur le terrain.

Quant à la viande, il fallait la transporter au camp sur nos épaules. Les femmes venaient à notre secours, amenant avec elles les chiens. Ceux-ci portaient chacun une sorte de bât qu'on chargeait de viande en ayant soin de bien équilibrer la charge. On serait étonné de voir la quantité et le poids que chacune de ces bonnes bêtes pouvait transporter. Les chiens esquimaux ont l'habitude de ce genre de travail, lequel d'ailleurs développe leurs muscles et les rends forts, sinon rapides. En retournant au camp à la suite de la femme qui les encourageait, les pauvres bêtes peinaient, suaient et tiraient la langue, surtout dans les montées des collines.

Au camp, c'est la femme qui découpait la viande fraîche pour en faire de longues plaques qu'elle mettait ensuite à sécher, soit sur des pôles de bois apportées de la forêt, soit sur les rochers.

Cette viande constitue la principale nourriture de l'été. Il faut savoir qu'en juillet les caribous disparaissent; ils se rapprochent de la côte, où ils trouvent une plus grande fraîcheur et se défendent mieux contre les maringouins. Pour varier un peu le menu, j'étendais un peu de graisse sur la viande sèche, salais et poivrais; ce n'était pas mauvais. Et grâce à deux filets que j'avais apportés avec moi et que je posai au travers d'une petite rivière, nous attrapâmes quelques poissons : truites et poissons blancs que nous faisons bouillir.

De temps en temps j'allais chercher à ma « cache » un peu de farine pour faire des « *bannocks* » (galettes esquimaudes), un peu de sucre, quelques biscuits de matelots, mais tout cela ne durait qu'un repas car il fallait partager.

En été, la cuisine se fait dehors, sur un feu de branchages ou de mousse. Évidemment, on ne peut exiger une cuisson parfaite, mais quand on a faim, et on a toujours faim dans cette vie au grand air, tout semble bon. Il n'est qu'une chose que je n'ai pu me résigner à goûter : un jour, sur le bouillon de caribou, flottaient ces tiques dont j'ai parlé plus haut. La maîtresse de maison en prit un et me l'offrit, m'assurant qu'il avait un goût de haricot. Et pour m'encourager, elle le croqua avec appétit. Poliment, je dus reculer...

On mangeait dehors, assis en rond, en se protégeant comme on le pouvait contre les maringouins. Les jours de tempête ou de mauvais temps, les cuisinières se faisaient rares et souvent nous devions attendre longtemps que l'une ou l'autre se décidât à faire partir un feu récalcitrant.

Nous subîmes deux ou trois grosses tempêtes durant l'été; le vent froid du nord amenait alors près de notre rive, la glace



Chasse au phoque. L'Esquimau reste immobile pendant des heures, devant ce trou où le phoque vient respirer. Dès que l'animal y pointera le museau, il sera harponné.



du har
ventes
se hâtes

U
vante,

profou

adherra

que de

roches

voisins

véglité

A

par le

hampé

est con

autout

et de la

monstr

soulée

Pe

petite

posé m

dans la

ouvert

pas nage

ditre d

tes fro

had en

La

heur m

à nos

longues

chasse e

A l'entée

1920 m

1920 m

1920 m

1920 m

1920 m

1920 m

1920 m

du large. Tandis que les femmes s'employaient à relever les tentes abattues, les hommes, eux, en vrais Esquimaux pratiques, se hâtaient de sauter sur les glaces pour harponner les poissons.

Un de ces vents violents se leva une nuit où, seul dans ma tente, j'étais incapable de me débrouiller à cause d'une coupure profonde au doigt que je m'étais faite durant la journée en achevant, au couteau, un caribou. Je n'eus d'autre ressource que de me glisser dehors sous ma tente abattue, d'y jeter quelque roches pour qu'elle ne s'envolât pas, et de me réfugier chez les voisins dont la tente était encore debout. J'y trouvai d'autres réfugiés, tassés comme des sardines.

A part quelques jours de tempête ou de brouillard causés par le vent du nord, nous jouîmes durant tout l'été d'une température idéale. Loin des glaces de l'Arctique, le climat est continental. La chaleur devint même parfois excessive, surtout avec le vent du sud-est; on étouffait dans les tentes, et dehors les maringouins et brûlots nous dévoraient. Leurs morsures me rendirent, pour quelques jours, la figure boursoufflée du chérubin que j'étais à six ans.

Pour nous rafraîchir, nous allions nous baigner dans une petite rivière qui se jetait dans le lac. C'est là que j'avais posé mon filet. Le bruit des baigneurs précipitait les poissons dans les mailles. Les hommes se baignaient nus, les femmes couvertes d'un long parka d'étoffe. Les Esquimaux ne savent pas nager. J'étais à peu près le seul à m'aventurer à l'embouchure du lac où, au contraire de celle de la rivière, l'eau restait très froide. Dans ces lacs, en effet, les glaces ne fondent que tard en juillet.

La période rêvée des vacances ne procure pas plus de bonheur ni de jouissances aux civilisés que cette vie en plein air à nos Esquimaux. Elle compense, en quelque sorte, les longues journées d'hiver passées dans l'iglou. En plus de la chasse elle-même, qui d'ailleurs cesse vers la fin de juin pour ne



repandre qu'à la fin de juillet, les Esquimaux se livrent à plusieurs occupations importantes : soin et surveillance de la viande qui sèche, lanières de peaux de caribous à couper et à sécher, nerfs de caribous à sécher pour en faire le fil, manches d'outils en os ou en bois à travailler, etc. L'Esquimau, actif par nature, trouve toujours de quoi s'occuper.

Les femmes, elles, en plus des autres travaux, ont continuellement quelque chose à coudre, des bottes à réparer, car on en use beaucoup et vite sur la terre nue et dans les rochers. La confection des habits d'hiver commencera plus tard, après la chasse pour les peaux.

Quand il faisait mauvais, les Esquimaux se visitaient entre eux, jouaient aux cartes ou lisaient ensemble leur livre de prières. Ces jours-là, je recevais de nombreux visiteurs dans ma tente. Les sujets de nos conversations ne variaient guère : le temps, la chasse, la pêche, le pays où nous nous trouvions, la vie des Esquimaux. Un ou deux me questionnèrent parfois sur la vie des Blancs chez eux. Un autre me parla de nos pères Rouvière et Leroux, tués par les Esquimaux en 1913, qu'il avait bien connus.

Dans ma tente, bien en vue, j'avais déroulé le catéchisme du père Lacombe, grande image qui, depuis Adam jusqu'à nos jours, montre l'histoire du monde et de l'Église sous forme d'un chemin conduisant au ciel. On y remarque les méchants et les hérésiaques de tous les siècles : ils s'écartent de la bonne voie tandis que les bons y demeurent. Mes visiteurs me demandaient des explications et m'interrogeaient aussi sur divers points de la religion catholique.

Comme je l'ai dit plus haut, j'avais affaire à un groupe d'Esquimaux protestants. Je pus constater ce que le christianisme avait apporté à ces convertis de quelques années. Ils observaient fidèlement certaines pratiques de leur religion : la prière avant les repas, le service du dimanche, le repos

dominical, encore que la tentation restait forte pour ces chasseurs quand des caribous venaient trop près du camp. Ils manifestaient aussi une certaine curiosité de s'instruire dans les questions qu'ils me posaient et dans l'étude de leur livre de prières.

Mais comme tout ceci était superficiel ! sous la mince couche de christianisme, la mentalité demeurait païenne. Je le constatai fréquemment par certaines réflexions et trois ou quatre fois dans le retour aux superstitions ancestrales.

Ainsi, on me demanda plusieurs fois de prier avec eux : curiosité sans doute, mais aussi sorte de crainte superstitieuse à l'égard du priant officiel. Et on espérait que ma « puissance » obtiendrait des guérisons. Les parents d'une petite fille malade me firent venir pour prier. Hélas ! je ne fis pas le miracle. Ils essayèrent le priant protestant qui ne réussit pas mieux que moi. Et pour en finir, ils se rabattirent sur le sorcier. Et la petite guérit !

Pour Okkarnak, ce pauvre chasseur tombé malade dès la première nuit, on essaya tout : moi encore, le protestant ensuite, et la sorcellerie en dernier ressort. Je surpris la famille en pleine séance dans la tente du malade ; la fille de celui-ci était couchée sur le ventre, le front ceint d'un mouchoir. La mère tenait ce mouchoir dans sa main et secouait la tête de la jeune fille tout en proférant des imprécations aux esprits, les suppliant de laisser en paix l'homme dont tous avaient encore besoin. Assis près de la porte, le beau-frère soufflait les formules d'imprécations. Hélas ! La tête ne resta pas collée au lit, ce qui eut été une réponse favorable des esprits, la réponse espérée. De guerre lasse, la pauvre épouse abandonna et, se tournant vers moi, me dit : « *ayornarman* », rien à faire. J'en profitai pour parler de Dieu, le seul maître de nos vies.

Okkarnak ne guérit pas. J'allai souvent lui rendre visite. Depuis cette séance, tous étaient persuadés qu'il allait mourir,

lui plus que les autres. On le voyait parfois assis devant la porte de sa tente, regardant au loin avec sa lunette les autres chasseurs et les caribous. Il mourut bravement. Jusqu'au bout, je lui apportai le réconfort de mon amitié et, au dernier moment, lui donnai l'absolution sous condition. La femme et son frère me demandèrent de prier sur sa « tombe ». J'acquiesçai. On sortit son corps non par la porte mais en soulevant l'arrière de la tente selon la coutume, et on le déposa dans la toundra avec, près de lui, son fusil, son couteau, du tabac et des allumettes. Je récitai le Notre Père, le Je vous salue Marie et le Gloire soit au Père. Longtemps, dans le camp, les lamentations de la veuve et les pleurs des visiteurs nous rappelèrent que le meilleur chasseur n'était plus ! Dieu merci, il n'y eut pas d'autre cas de mortalité dans notre camp.

Peu de malades non plus. J'eus l'occasion de soigner un bébé. Les parents n'oublièrent jamais que je fis tout mon possible. Le bébé fut sauvé et, deux ans plus tard, toute la famille se fit catholique.

J'aurais aimé faire plus pour ces pauvres gens : j'avais avec moi les sacrements de notre sainte Église. Je disais la messe, mais je la disais seul. J'aurais pu les instruire et, en un mot, leur donner tout ce dont ils avaient besoin dans cette vie de nomades éloignés de la mission. Le dimanche, je les voyais se réunir, chanter, j'entendais les prêches de l'un d'entre eux, et quels prêches parfois ! Moi, je restai seul dans ma petite tente. Mieux que les manuels de théologie, cette solitude me fit sentir l'impuissance de notre ministère et la gratuité de la grâce de Dieu.

Dans mes rares moments de solitude, j'avais pour compagnons quelques excellents livres : le bréviaire d'abord, les quatre tomes d'une Histoire de l'Église; avec de tels livres on oublie vite ses petites misères. Quant à la messe, je la disais aussi souvent que possible, seul presque toujours, et parfois sur

des autels de pierre qui me faisaient penser aux dolmens druidiques.

J'allais souvent voir mes chiens, jouer avec eux. J'avais l'impression de trouver parmi eux comme une souvenance, un rappel du monde civilisé.

Pour le dire de suite, ce qui me coûta le plus durant ce séjour dans le désert arctique, ce furent, dans l'ordre : l'impuissance de mon ministère auprès des Esquimaux, l'impossibilité de converser sérieusement, l'absence de contact avec la civilisation et... je dois l'avouer, le manque de farine et de sucre.

Pendant le mois de juillet, je décidai d'aller rendre visite au groupe d'Esquimaux campés plus au sud. Mon compagnon ordinaire de chasse voulut bien m'accompagner. Cette « promenade » se termina par une déroute. La marche, pénible déjà à cause du terrain, le devenait encore plus dans les nuages de maringouins qui ne nous lâchaient qu'au sommet des collines où la brise les chassait momentanément. Nous marchions la nuit et campions le jour sous nos moustiquaires. Mais, même là, le repos devenait presque impossible car les maringouins réussissaient à pénétrer sous le filet. De plus, il fallait contourner certains lacs très longs. Je fus tenté d'en traverser un à la nage; il me paraissait si étroit. Nous aurions évité ainsi plusieurs milles, mais l'eau était glacée, et mon compagnon ne savait pas nager.

La faim et la fatigue donnèrent le signal de la retraite. Nous revînmes en « tirant la patte ». Par bonheur, nous pûmes traverser un très grand lac sur la glace, ce qui raccourcit le chemin et nous fit échapper pour quelques heures aux maringouins. Pas besoin de dire que nous fûmes heureux quand, du haut d'une colline, nous aperçûmes enfin notre camp.

Vers la fin de juillet, ma famille adoptive et une autre décidèrent d'émigrer plus au sud pour y chasser le caribou, cette fois pour les peaux. Les longs poils d'hiver commencent

alors à tomber et les peaux deviennent assez bonnes pour servir aux vêtements.

Un autre exode commença, moins considérable, moins long, mais tout aussi pénible car, cette fois, il fallut marcher en portant sur le dos le lourd paquetage.

La montée des côtes était pénible, mais la traversée des ruisseaux, sur les pierres couvertes de mousse gluante, plus difficile. Il fallait aussi surveiller continuellement les chiens. Les miens n'étaient pas habitués à porter un bât ni à tirer les poteaux de ma tente. L'un faillit se noyer dans un trou d'eau quand les chaînes glissèrent de son dos et faillirent le faire culbuter à la renverse; un autre s'emballa après que j'eus attaché les pôles qu'il devait tirer. Un troisième décida de retourner au camp avec mon sac de couchage. Je le vis s'éloigner sans pouvoir rien faire, car un orage subit nous obligea à nous mettre à l'abri et m'empêcha de le rejoindre. J'appris dans la suite qu'il arriva quelques jours plus tard, mais après avoir réussi à se débarrasser de sa charge !

Ce lit de peaux me manqua beaucoup dans la suite surtout pendant les nuits froides de l'automne. En attendant que les femmes puissent préparer et coudre de nouvelles peaux, les Esquimaux me prêtèrent une couverture. Je crois bien que la fuite de mon chien fut la cause de quelques rhumatismes.

Nous arrivâmes enfin après trois jours de marche. Le temps de monter les tentes, de prendre un léger repas, et tout le monde se couchait, fourbu. On ne dort pas longtemps. Je me sentis tout à coup secoué. C'était Avrak, le père de famille. Il était tout excité : « *Tuktut* », dit-il, les caribous.

De fait, ils étaient là : les mâles, les plus jeunes, et les femelles avec leurs petits faons. Sans prendre le temps d'avalier une tasse de thé, nous commençâmes à chasser. Nous chassâmes tout le jour, ne buvant qu'aux ruisseaux et ne mangeant que

quelques morceaux de viande fraîche. Le soir venu, les femmes nous avaient enfin préparé un bon bouillon dans lequel cuisaient les langues. Pour ma part, j'en mangeai neuf durant la soirée.

Cette chasse ressemble à l'autre mais, cette fois, nous devons nous montrer plus soigneux dans le dépècement car il fallait ne pas abîmer les peaux. Quant aux carcasses, nous les enterions sous le gazon, après les avoir bousillées avec le contenu de l'estomac, autre travail peu appétissant. Plus tard, les Esquimaux devaient les réunir en tas, et les donner à manger à leurs chiens en hiver.

Quant aux peaux, nous les transportions sur le dos jusqu'au camp, pour le dégraissage, le séchage et la mise en ballots.

J'avais entendu dire que les Esquimaux faisaient des carnages exagérés de caribous, en les tuant uniquement pour se procurer la langue qui est, pour eux, le morceau de choix. Je ne sais si c'est parce que je me trouvais avec eux, mais je constatai, au contraire, qu'ils ne perdaient aucune carcasse, même quand on ne chassait que pour les peaux, puisque cette viande devait servir à nourrir les chiens en hiver.

Il est évident que ces terriens, mangeurs de caribous, ont besoin d'en tuer une quantité assez considérable si l'on songe qu'eux et leurs chiens se nourrissent uniquement avec cette viande, et que leurs vêtements sont faits avec les peaux.

Le poil des faons est très soyeux, aussi la peau est-elle recherchée par les Esquimaux pour les habits des bébés et des enfants. Le chasseur à l'affût voyait s'approcher une mère avec le petit faon gambadant à côté d'elle. Un coup de fusil et celui-ci tombait. Tandis que nous le dépécions la pauvre mère rôdait au loin, en dehors de la portée des fusils, attendant le départ des chasseurs pour revénir à l'endroit où elle avait perdu son petit.

Quand la mère était abattue, le petit se sauvait, mais son instinct le faisait revenir vers quatre ou cinq heures pour la tétée. Hélas ! il repartait seul, seul dans la vie... si un chasseur ne se trouvait pas là pour l'abattre lui aussi.

Ces chasses nous éloignaient parfois trop loin du camp; nous couchions alors dans les peaux vertes. On y dormait très bien.

Le mois d'août se passa ainsi. La nuit était revenue fraîche d'abord, puis froide. L'hiver approchait.

Nous retournâmes au premier camp comme nous étions venus, c'est-à-dire en marchant.

Cette année-là, l'automne fut particulièrement froid. Le vent du nord soufflait continuellement. J'appris plus tard que les bateaux de ravitaillement eurent beaucoup de mal à passer à travers les glaces.

Nous fûmes capables d'atteler nos chiens dès le 15 septembre. Alors les hommes se mirent à rassembler les carcasses de caribous enterrées çà et là, tout en continuant de chasser. Les troupeaux commençaient à se mettre en branle vers le sud; les chasseurs visaient surtout les gros mâles, très gras à cette époque de l'année. On sait qu'avec le suif des caribous, les Esquimaux s'éclairaient et se chauffent. Dès qu'on apercevait quelques-uns de ces gros caribous dont les cornes rouges brillaient au soleil, tous les chasseurs allaient se mettre à l'affût. L'un de ces gros mâles, aux cornes particulièrement grandes et rouges, devint la cible de tous les fusils du camp. Finalement, c'est un enfant qui l'abattit avec une petite carabine. On s'en amusa beaucoup.

Ce fut le moment où les femmes se mirent à coudre les tentes que nous devions habiter jusqu'à ce que la neige fût assez épaisse pour construire les iglous. La nôtre ressemblait à une petite maison, avec sa porte au milieu. La famille esquimaude

occupait un côté, moi l'autre. Une chienne et ses petits vinrent bientôt habiter ma section pour devenir les seuls assistants réguliers à mes messes. Autre travail saisonnier des femmes : la préparation de la graisse de caribou qu'elles doivent faire bouillir et épurer.

Dans la tente, on se chauffait au bois que nous allions chercher dans la forêt, sur les rives de la rivière Coppermine. Ce n'est pas souvent que, dans l'Arctique, le missionnaire a l'occasion de voir des arbres ! Je trouvai là un joli petit coin sur un lac, site parfait pour une future mission. Ce rêve ne devint jamais réalité.

L'hiver arriva pour de bon; les derniers caribous disparurent. Alors les Esquimaux se préparèrent pour le piégeage, et moi, pour le retour sur la côte, vers la « civilisation ». J'eus le temps de voir, pris aux pièges, deux loups et quelques renards. Les carcasses de caribous constituaient des appâts irrésistibles pour ces animaux.

Enfin, après les adieux aux Esquimaux, et non sans regrets, je me mis en route en compagnie de deux jeunes gens. Le retour n'alla pas sans aventures : neige molle, glace peu solide, courants d'eau non gelés et, pour en finir, une bonne poudrerie dans laquelle nous nous perdîmes royalement. Après sept ou huit nuits de voyage et sept mois d'absence, je revis l'océan, puis Coppermine, le village, la mission. Je retrouvai le père L'Helgouach, à qui j'avais laissé la mission et le père Roger Buliard, un ami d'études nouvellement arrivé.

Comme l'avait dit finement un gendarme lors de mon départ : je fus heureux, au retour, de « remettre mes pieds sous une table ». Heureux surtout de ramener un carnet rempli de notes linguistiques et de posséder une connaissance plus profonde de nos Esquimaux. J'eus même une conversion : celle d'un jeune homme qui avait « trouvé nos cantiques plus beaux que ceux de son livre protestant ». Je sais que Dieu se sert de

tous les moyens pour attirer les âmes. Mais je trouvai ce motif de crédibilité bien peu solide. De fait, mon converti retourna plus tard au protestantisme.

Enfin, comme le bruit avait couru parmi les Esquimaux que je les avais suivis sur terre pour « choisir une femme », je dus les surprendre en revenant célibataire comme devant.

CHAPITRE X

La nuit polaire sur l'âme esquimaude: Croyances

Pour un missionnaire, aucun sujet d'étude n'est plus important ni plus profitable que celui de la religion du peuple qu'il est chargé d'évangéliser. Cette auscultation de l'âme permet de connaître l'état général de la spiritualité de son peuple et son degré de civilisation, j'entends de civilisation complète. Car on peut bien dire : dis-moi quels dieux tu honores et je te dirai qui tu es...

Bien qu'obnubilé, le sentiment religieux est resté chez l'homme un besoin inné, un impératif, un fait universel qui s'est traduit par des croyances à un ou plusieurs pouvoirs supérieurs, par l'établissement de relations entre l'homme et ces pouvoirs et par une certaine influence de cette croyance et de ce culte sur sa vie.

Le civilisé peut écarter ce sentiment, ou du moins essayer de l'écarter; il ne le supprime pas ni ne peut l'empêcher de le tourmenter.

Le primitif, lui, ne le pense pas, mais lui donne instinctivement dans sa vie toute la part à laquelle il sait qu'il a droit. Toujours, même si c'est par crainte, il reste soumis aux pouvoirs supérieurs.

Simpliste et froide comme le désert arctique, la religion de l'Esquimaux était traditionnaliste. Elle puise son origine dans la civilisation primaire des tribus nomades. C'est là qu'elle s'est développée. On n'a gardé le souvenir d'aucun « saint » qui se serait mis en évidence pour l'organiser ou la réformer. Elle s'est développée au hasard des événements, des besoins, et, sans aucun doute, sous l'influence des sorciers.

Les Esquimaux ont de commun avec les autres peuples, qu'ils possèdent une forme de religion mais, à la différence de tant d'autres, cette religion n'est pas monothéiste.

Je soulignerai plus loin deux autres caractéristiques.

Pour le moment, donnons-lui un nom. Celui qui lui convient le mieux est encore l'animisme, non pas dans le sens restreint de Tylor pour qui l'animisme est le système qui explique l'origine de toutes les religions, mais animisme, forme de religion, croyance à des esprits qui animent les choses. Le père Lejeune écrivait déjà en 1636, à propos des Indiens : « Les sauvages se persuadent que non seulement les hommes et les autres animaux, mais que les autres choses sont animées... » (Relations des Jésuites) Il aurait pu en dire autant des Esquimaux. Je n'ai pas ici à entrer dans les explications scientifiques de l'origine du concept âme et esprit, chez les primitifs. Je m'efforce simplement de décrire la forme de religion des Esquimaux.

On pourrait appliquer ici à la religion des Esquimaux l'analyse profonde (et combien précise pour qui a vécu parmi les primitifs) de la religion des peuples sémitiques, par le R. P. John L. McKenzie, s.j., dans son livre *The Two Edges Sword*. Cette analyse met en évidence la raison dernière du sentiment religieux des primitifs. Je traduis en abrégé et les parenthèses sont de moi : « Les religions des anciens peuples sémitiques étaient des religions de nature. La déité (ou les déités) se trouvent, d'une certaine façon, identifiées avec les forces de

la nature, et ces peuples ne sont jamais parvenus à l'idée que derrière ces forces existe un Être qui les domine. Pour l'homme primitif, la nature est pleine de mystères et terrifiante. Elle bénit, mais peut frapper aussi des coups terribles. On se trouve donc là en présence d'une force que l'homme ne peut contrôler. Ces pouvoirs mystérieux, les primitifs les identifient avec des êtres personnalisés comme eux, et les vénèrent comme des déités. Ce faisant, ils vénèrent la créature, non le Créateur, et trouvent l'image de leurs dieux dans l'ordre matériel qu'ils peuvent palper, non dans l'ordre spirituel.»¹

En parlant avec les termes auxquels nous sommes habitués et sans oublier les distinctions nécessaires, disons que la religion des Esquimaux consiste en un ensemble de croyances à des esprits, les uns déterminés, les autres vagues. Voilà pour le dogme. Une multitude de tabous et d'observances, voilà la morale... Les sorciers, intermédiaires plus ou moins officiels entre les vivants et ces esprits, constituaient les prêtres de ce paganisme et assuraient la principale forme du culte.

Croyances

Les esprits

Les questions de nature et d'origine des esprits ne se posaient pas pour les Esquimaux. Seuls leurs effets les intéressaient. Le concept d'esprit ne renferme pas celui d'immatérialité comme, pour nous, celui de l'âme, des anges, de Dieu. Les esprits étaient, soit liés à des formes terrestres, soit passés de cette forme à celle des esprits et donc retenant quelque chose de matériel.

La seule explication que les Esquimaux pouvaient avoir du concept esprit, ils la prenaient naturellement en eux où ils

¹ Ch. III, p. 68.

savaient que se trouvait quelque chose d'autre que le corps, quelque chose qui laissait le corps à la mort. Dans les rêves, ils voyaient bien des manifestations d'immatérialité, mais encore est-il que celles-ci étaient liés à leur corps.

Les mythes esquimaux, s'ils ne disent rien de la nature propre des esprits, montrent les antécédents terrestres de la plupart des déités. Aussi, on peut dire que tout ce système des esprits est basé sur les mânes ou âmes des morts.

Dans tout ce monde d'entités, il existe une hiérarchie importante.

Arnakapfaluk ou *Kannakapfaluk*, esprit de la mer. L'océan, avec ses phoques, était trop important pour les Esquimaux pour qu'ils n'y situassent pas une sorte de divinité qu'on retrouve chez toutes les tribus. Seules, les versions diffèrent.

Arnakapfaluk est une femme qui se tient au fond de la mer, la gardienne des phoques. Avec elle, se trouve *Unga*, un petit nain. Quand un tabou se trouve violé, *Unga* retient les phoques. Le sorcier se mettra en communication avec la femme-esprit, la tirera à lui par un nœud coulant, dans un trou de la glace. Lui seul la voit. Après quoi, il la redescend et elle donne l'ordre à *Unga* de relâcher les phoques.

Tatkrek, esprit de la lune, est un esprit mâle. Un frère et une sœur s'unirent sur terre dans l'obscurité. Mais la fille reconnut son frère et, désolée de son inceste, s'enfuit au ciel, avec le jeune homme à sa poursuite. Elle devint le soleil, lui, la lune. Il cherche toujours la réunion, d'où la croyance que la lune peut rendre les femmes prégnantes. Le pouvoir de cet esprit-lune est très grand : régularisation des menstruations, fertilité, influence sur les marées.

Il est curieux de constater cette importance de la lune chez les Esquimaux, comparée à celle du soleil, quand on sait que tant de peuples ont fait de celui-ci la divinité principale.

Mais il ne faut pas oublier qu'en plus des influences déjà citées, la lune tient en quelque sorte place de soleil au pays arctique quand celui-ci disparaît et ne peut plus rien pour les habitants qu'il laisse dans la nuit polaire.

Silla, esprit du temps. Il faut entendre les Esquimaux dire : « *Silla nakoyok*, *Silla nakogniktok* », le temps est bon, mauvais. « *Silla ilaranaktok* », il se fâche. C'est le temps, mais c'est *Silla*. On sent en eux la crainte séculaire de cet esprit, de ce génie. On comprend très bien que le temps ait été personnifié; lui aussi est important pour les habitants de l'Arctique. *Silla* est le plus spirituel des esprits. Rien ne dit son origine. Cette force mystérieuse se manifeste dans les caprices de la température. Cependant, on ne le tient pas responsable de tous les phénomènes célestes. Le tonnerre, la pluie, ont leur esprit propre. Esprit indépendant, vivant dans le ciel, bon ou mauvais, *Silla* tient cependant une place moindre que l'homme-lune ou la déesse de la mer. A la mort de certains, il semble fâché. Pour d'autres, il reste serein. Les Esquimaux le remarquent.

A côté de ces principales déités, les autres esprits de moindre importance ne manquent pas, comme par exemple : « *Niksilik* », qui vit dans le ciel, « a un harpon », comme son nom l'indique, et peut faire du mal. On le redoute beaucoup.

Dans les traditions, on trouve le souvenir de géants, d'amazones, de femmes très belles, de nains courts mais forts, de monstres à quatre yeux, d'autres sans yeux, d'autres avec les yeux sur la poitrine. Certains de ceux-là vivent quelque part, on ne sait où.

Et il y a les *tornait*. Autrefois, des êtres, qui n'étaient ni hommes ni animaux, habitaient la terre, mais ils étaient de si mauvais compagnons qu'ils devinrent indésirables et se firent chasser par les sorciers. Ils sont maintenant des esprits, aussi peu agréables qu'autrefois. Ils appartiennent à un ordre différent des autres. Ils auraient un chef, *Tupilak*, dont, entre

parenthèses, nous avons emprunté le nom pour notre diable. C'est parmi eux que le sorcier prend son esprit familier.

Les *tarrait*, eux, sont les mânes ou esprits des morts. Ils rôdent pour un temps autour des tombes. Bien qu'on ait pour tous une crainte générale, il semble qu'on redoute moins ceux des bons que ceux des méchants. Les *tarrait* peuvent passer dans la catégorie des *tornrait*.

Les Esquimaux ont peuplé la voûte céleste d'êtres vivants. La lune est un homme, comme je l'ai dit; le soleil, une femme; les étoiles, des êtres humains primitivement, ou des animaux vivant sur terre avant d'être montés là-haut. Ainsi, les trois étoiles d'Orion : trois hommes partis à la chasse aux phoques, qui ne revinrent jamais à leur camp. Il y a aussi l'ours qui, poursuivi, monta au ciel; les caribous de la Grande Ourse avec leur « leader ». Les étoiles filantes sont les excréments d'étoiles; l'arc-en-ciel, un soutien qui empêche le soleil de tomber; l'éclair, le feu causé par un nommé *Ahivanna* tirant les flèches de son arc; les pléiades, de jeunes ours ou chiens.

On ne mentionne pas, chez les Esquimaux, de héros nationaux. A peine parlent-ils parfois de quelques hommes restés célèbres.

Les explications que les Esquimaux donnent de certains phénomènes viennent du monde qu'ils voient, mais transplantés dans celui des esprits. Ainsi, le tonnerre est produit par les esprits frottant des peaux; l'aurore boréale, par des esprits jouant à la balle.

Si le ciel, ou plutôt la voûte céleste visible, apparaît comme un habitat naturel pour les esprits, la terre, par contre, est remplie de mystère.

L'horizon des Esquimaux est borné : au sud, les Indiens, êtres humains mais plus bas qu'eux dans l'échelle. Ne les appelaient-ils pas *larves de poux* ! Ils gardent d'ailleurs de

mauvais souvenirs de leurs rencontres avec eux. Au-delà, une curieuse race, celle des Blancs, les *Grands Sourcils*, plus à craindre qu'à aimer. Leurs connaissances géographiques s'arrêtaient là. Dans leurs traditions, rien que quelques vagues allusions et souvenirs de leur terre d'origine et d'autres pays plus chauds.

Ils peuplaient d'esprits celui qu'ils habitaient : esprits des lacs, des rochers, des chutes. Quant aux animaux, aux oiseaux, eux aussi étaient animés. On les tuait pour survivre, mais on avait soin d'observer certaines offrandes traditionnelles pour ne pas perdre la faveur de leurs semblables.

On s'explique facilement cette attribution d'esprits aux animaux quand on songe à l'importance du gibier chez les Esquimaux. La constatation de leurs migrations, apparitions et disparitions, apparut vite comme un phénomène du domaine surnaturel. L'animal a une âme. Quand on le tue, cette âme va quelque part et rencontre les autres. Si on la traite bien, elle-ci parlera en faveur des hommes, sinon...

C'est, en somme, l'intérêt qui poussait à montrer des égards pour les humains et aux animaux morts.

Si, dans l'esprit des Esquimaux, la nature de ces différentes entités n'avait rien de précis, celle de leur âme n'était guère plus claire. Ils avaient, de l'âme, comme une triple conception : le souffle vital, *anerneke*, qui cesse à la mort. Il ne faut pas s'étonner de cette identification du souffle avec l'esprit de vie, puisqu'ils constataient qu'il cessait à la mort, *anerneroyok*, ils entendaient le souffle, et, de plus, dans ce pays froid, ce souffle est plus palpable, pour ainsi dire, plus visible.

Il y avait aussi l'esprit immortel qui part de l'homme, à la mort, et va vivre dans le monde de l'au-delà, le monde des esprits.

Enfin, avec le nom de la personne morte que l'on donnait à un enfant, se transmettaient certains attributs, lesquels devenaient en quelque sorte immortels. En somme, c'était quelque chose du défunt. Ce qui explique en partie que les Esquimaux ne corrigeaient ni ne contrariaient leurs enfants. De là aussi l'espèce de respect, de religion pour les ancêtres, les « *sivudlit* »

Quant à certaines manifestations de cette âme, elles avaient un caractère trop mystérieux pour que les Esquimaux n'y voient pas une influence surnaturelle. C'est ainsi que les Esquimaux, comme tous les primitifs, étaient très influençables et influencés par les rêves. Nous-mêmes, qui ne pouvons expliquer les songes, nous sommes parfois impressionnés par des coïncidences surprenantes, par le fait de voir en rêve telle ou telle personne, surtout les défunts, surtout les personnes éloignées. Ces coïncidences, ce dédoublement de personnes, ces images immatérielles troublaient les primitifs. Aussi, aucun événement important ne se produisait sans que quelqu'un n'ait rêvé la nuit précédente : *sinnaktoktunga*, j'ai rêvé. Arrivait-on dans un camp, quelqu'un vous disait : « *sinnaktoktunga* », « j'ai rêvé que tu arrivais ».

De même les primitifs ont une certaine crédulité à l'influence des souhaits. Un jour, j'eus le malheur de dire à une femme esquimaude qui allait visiter les pièges de son mari : « attrape un carcajou ». Elle en attrapa un. Deux semaines plus tard elle partit encore, non sans être venue me demander de lui faire le même souhait. « Attrape un carcajou », lui dis-je en riant. Et, le croiriez-vous, elle en attrapa un autre ! Une telle coïncidence, répétée deux fois, frisait le mystérieux ! Que de fois les familiers du malade que j'allais voir me demandaient de souhaiter qu'il aille bien !...

Vivant au milieu d'un monde d'esprits, les Esquimaux leur attribuaient naturellement la responsabilité des calamités publiques et des épreuves particulières : tempêtes, famines, maladies

Avait-on fait quelque chose de mal ? manqué à certaines observances ? on avait déplu à ces agents supérieurs ; il ne restait plus qu'à les apaiser, et cela, par le truchement du sorcier comme on le verra plus loin.

Dans ce rude pays, avec les famines, le manque de soins médicaux, la mort était fréquente. Mais, chaque fois qu'elle se présentait les Esquimaux ne manquaient pas d'en être affectés.

Essayons de nous imaginer ce qu'ils pensaient devant le phénomène de la mort. Après avoir essayé par tous les moyens à leur portée d'y échapper, le temps venait où il fallait bien dire, après les sorciers : « *Ayornarman* », il n'y a plus rien à faire. Souvent, le vieillard ou le malade qui se voyait maigrir et s'en aller se faisait achever par ses proches, étrangler ou pendre.

A quoi rêvaient-ils ces mourants, ces condamnés ? Le regard de leur âme se portait en arrière, vers la vie qu'ils laissaient. Ils se rappelaient leur jeunesse, leurs parties de chasse, leur effort à soutenir le groupe, leur famille. Avant de partir, ils parlaient à leur femme, ils mariaient leurs enfants, ils recommandaient qu'on les revêtît de tels parkas, ils ne voulaient pas qu'on crût qu'ils avaient peur. Ils souriaient encore... aussi longtemps que possible... aux vivants, à ceux qui restaient et qui ne voulaient pas les suivre.

Mais de l'au-delà, ils ne se souciaient guère. D'ailleurs, quel était-il cet au-delà ? Avaient-ils un certain espoir d'y être mieux si leur conscience ne leur faisait pas trop de reproches ? Les méchants redoutaient-ils d'y avoir plus froid, d'y errer : ombres, mânes, misérables ? Sans doute ! Mais on comprend que, dans leur esprit, la destinée demeurait incertaine.

Il fallait donc mourir ! Peut-être reviendraient-ils ? Peut-être certaines de leurs qualités personnelles passeraient-elles aux humains ou aux chiens qui porteraient leur nom ? ... Et

le lendemain, enveloppés de peaux de caribous, ils étaient portés sur terre. Près de leur tombe on plaçait les offrandes traditionnelles, puis on s'éloignait. On les laissait seuls. On éviterait même d'approcher, par crainte de l'esprit qui rôdait autour de cet endroit.

Et un jour, vers ce petit monticule qui faisait bosse sur l'immensité de la Terre Stérile, un renard, un loup s'approchera, affamé. Bientôt la petite bosse s'applatira et il ne restera que des os, des pierres, l'arc, le couteau. Les bêtes ne redoutent pas la vengeance des mânes de leurs anciens ennemis.

On peut se demander ce qu'une étude approfondie des légendes, contes, traditions et mythes nous révélerait à propos des croyances et de l'esprit religieux des Esquimaux. Cette étude serait longue, d'autant plus que les variations sont nombreuses de tribu à tribu. Comme je l'ai dit, les Esquimaux ne se sont pas montrés curieux au sujet de la nature de leurs divinités.

Quant à l'origine du monde, rien que des allusions vagues. On voit au début une femme seule épousant un animal, chien, phoque, etc. Les fils sont nombreux, d'où Esquimaux, Indiens, Blancs.

On y voit aussi l'allusion à un âge d'or, à une époque de géants et de nains. Un peuple a vécu avant eux, les « *Tunektain* », aux femmes belles, aux hommes courts mais forts. Ce sont eux qui ont bâti les maisons de pierre dont on peut voir les ruines ici et là. Les « *tornait* » (mânes des *Tunektain* peut-être) habitent ces places.

Faut-il parler de fétichisme chez les Esquimaux ? Sans aucun doute, ils attribuaient à certains objets un pouvoir mystérieux : par exemple, un enfant portait une nageoire de phoque pour devenir bon chasseur, une image grossière en bois contenait l'esprit d'un sorcier.

On attribuait aux paroles des incantations un pouvoir particulier. Enfin, certains ont voulu voir dans le tatouage des marques contenant, elles aussi, une puissance d'amulettes. Tout cela est relié à l'animisme.

On m'a demandé parfois si les Esquimaux étaient totémistes à la façon des Indiens de la côte ? Pas ceux avec qui j'ai vécu. Peut-être ceux de l'Alaska en contact avec les Indiens totémistes.

On peut se rendre compte que les Esquimaux étaient fort éloignés de la lumière de la Révélation primitive.

CHAPITRE XI

Observances

On a dit que « la morale esquimaude consiste dans la fidélité aux observances ».

Cette assertion est partiellement vraie. C'est pourquoi j'ai groupé sous le titre « Observances », plutôt que sous celui de « Culte », les pratiques de la religion des Esquimaux. L'expression « Observances » est plus générale que celle de tabous. « *Tabu* », mot polynésien, (« *Ta* » : marqué, « *bu* » : adverbe d'intensité) s'applique à ce qui est marqué spécialement, sacré et, par extension, à ce qui est interdit. Ces tabous et observances sont, les uns traditionnels, les autres, commandés par le sorcier. Je les ai distingués pour plus de clarté selon leur objet.

Observances relatives aux animaux

Comme nous l'avons dit, les animaux ont une âme. A la mort, cette âme va quelque part rejoindre les autres. Elle peut parler en bien ou en mal des humains, selon la façon dont ceux-ci l'ont traitée. Comme la nourriture dépendait du gibier, il fallait donc se concilier la faveur des esprits qui le contrôlent, d'où une foule d'observances spéciales.

La plus importante de ces observances consistait dans la distinction des animaux de terre et de mer. On ne devait

jamais les faire cuire dans la même marmite. On ne faisait pas bouillir la viande de caribou sur la glace de la mer. On ne devait pas cuire le caribou ou le poisson d'eau fraîche avec le bois de grève amené par l'océan. Le saumon pris loin de la mer était assimilé aux animaux de terre. Au temps où ce poisson remonte les cours d'eau, on ne devait pas coudre les peaux de phoques à proximité. En plus des interdits, il y avait les offrandes. Le phoque vit dans l'eau : on lui en versait donc un peu dans la bouche. On coupait un morceau de viande ou de graisse à l'endroit où l'animal avait été abattu. On plaçait même certains objets, comme un arc, des flèches, près d'un mâle ou une peau de caribou ou de phoque près d'une femelle.

Vers 1910, quand les premiers explorateurs et traiteurs firent leur apparition dans le pays, on se mit à couper un morceau de la fourrure qu'on leur vendait afin que l'esprit de l'animal ne quittât pas le pays.

Offrandes aux morts et observances

Ces observances, expression du souvenir et de l'attachement, et témoignage des relations qu'on voulait garder, avaient surtout pour but d'échapper à la malveillance des mânes.

Immédiatement après la mort, commençaient, un peu à la façon orientale, les pleurs et les lamentations bruyantes des membres de la famille auxquels se joignaient les voisins. Elles duraient plusieurs jours. J'ai remarqué qu'elles redoublaient d'intensité vers le soir. Cette mode se perd de plus en plus.

La durée du deuil dépendait du degré de parenté. On y observait les tabous de circonstance.

On sait que les Esquimaux n'enterraient pas leurs défunts; ils les déposaient simplement sur le sol, enveloppés de peaux, et les abandonnaient là. Ils ne visitaient pas ces endroits comme nous, nos cimetières. Ils évitaient même de s'en approcher car les mânes rôdaient. Les mourants choisissaient parfois

la place où l'on devait porter leur corps. L'offrande aux morts générale chez les Esquimaux, consistait en certains objets et en nourriture qu'on déposait près d'eux : arc, flèches, couteaux pour les hommes afin qu'ils puissent chasser; aiguilles, « *ulun* » (couteau de la femme) pour une femme.

La grand-mère d'un gentille petite catholique me demanda la permission de laisser près de la tombe de sa petite Marie une boîte de lait condensé achetée au magasin. Cette boîte se trouvait encore là trois ans plus tard. J'ai vu d'excellents fusils offerts aux défunts. Nul ne s'avisait d'y toucher.

On a parlé de sacrifices chez certaines tribus : sacrifices d'esclaves, de chiens. Rien de cela chez les Esquimaux du Cuivre.

Par contre, comme partout ailleurs, on observait certains tabous à l'occasion de la mort, tabous qui différaient selon les pays. Par exemple : on ne cousait pas de nouveaux habits pendant quelques jours; l'homme qui perdait sa femme ne chassait pas pendant cinq jours, même en temps de famine; on s'abstenait de certains mets, on évitait de prononcer le nom du défunt. Et, comme chez les Indiens, il y avait des lamentations bruyantes.

Observances et tabous relatifs aux femmes

La raison principale de l'état d'infériorité de la femme chez les primitifs et même chez d'autres peuples plus civilisés, est qu'on la considère comme impure, et qu'elle peut contaminer. D'où ces tabous et ces restrictions plus nombreux pour elle que pour l'homme. D'où également ces châtiments plus sévères en cas de manquements. Comparé avec ce que j'ai lu au sujet d'autres peuplades, il y a peu à dire à ce sujet à propos des Esquimaux du Cuivre.

Aucun tabou spécial à la puberté, la jeune fille commence alors à porter le long parka des femmes; ni au mariage, mais

quelques-uns à la maternité. Pas de réclusion comme chez les Indiennes à cette occasion.

Comme chez beaucoup d'autres, il y avait des tabous à observer durant le temps de la menstruation regardée comme une émanation d'un esprit mauvais.

Observances et êtres inanimés

Eux aussi possédaient leur esprit et on le craignait. Donc, aux maîtres des eaux, des vents, des rapides, des chutes, on offrait quelque chose ou on observait certains interdits pour se les rendre propices. C'est ainsi qu'on gardait le silence dans un passage dangereux.

Maladies

La maladie ! Ce phénomène si souvent constaté, qui mettait fin aux activités et qui souvent menait à la mort, provenait d'influences supranaturelles. On le regardait comme une punition pour les méfaits ou les manquements aux observances et tabous.

Avant l'arrivée des Blancs, les Esquimaux n'auraient pas connu, dit-on, nos maladies contagieuses. Les microbes furent apportés par nous. Donc, pas de grippe ni de rougeole, de coqueluche, de tuberculose, lesquelles ont fait tant de victimes depuis.

Les maladies les plus fréquentes furent : les maux de tête, les rhumatismes, la paralysie, les troubles biliaires. Ils n'échappaient pas non plus à certaines infections dites honteuses.

Quant aux tares physiques, aux déformations, aux troubles mentaux, on en rencontre peu, moins que chez certains Indiens où se pratiquaient les unions entre proches. J'ai connu un nain et une naine bossue. J'aurais cru les cas de cécité complète plus nombreux à cause de la pauvreté de la lumière dans les

iglous, et aussi de la réverbération du soleil sur la neige au printemps. Tant de femmes et d'enfants ne portent pas les lunettes esquimaudes, excellentes pourtant. On sait que ces lunettes sont en bois avec, dans chaque « verre », une coupure horizontale ou une croix.

Les remèdes employés par eux étaient simplistes mais efficaces. Ils pratiquaient la saignée, se servaient de bandelettes serrées contre le mal de tête, de massages pour délivrer les femmes enceintes en difficulté, de palettes pour les fractures. En cas de nécessité, ils amputaient. N'oublions pas que les Esquimaux, habitués à disséquer les animaux, ont une connaissance parfaite de l'anatomie. Enfin, pour hâter la cicatrisation, ils appliquaient sur la plaie une poignée de mousse ou bien un morceau de peau de caribou. J'ai connu un homme à qui on avait amputé les deux jambes en dessous du genou. Il allait et venait, trappait, seul avec ses sept chiens. A noter que les Esquimaux ne connaissaient pas l'usage des plantes. On employait ces remèdes surtout pour les maladies externes. Car, pour les internes, on allait trouver le sorcier.

Pour toute maladie, l'Esquimau croyait à la présence de quelque chose de concret à l'intérieur du malade et, ce quelque chose, il fallait l'extraire. Le sorcier s'en chargeait. Il s'arrangeait pour retirer du patient soit un ver, soit un morceau d'os. Ou bien il pressait un furoncle, en passait le pus à un chien qui l'emportait avec lui et, ainsi, le malade était soulagé.

En plus des traitements physiques et des incantations du sorcier, on observait aussi les tabous commandés au malade, à la famille, au groupe : interdits et offrandes pour apaiser les esprits.

Quand tout cela s'avérait impuissant, on concluait que l'esprit tourmenteur ne voulait pas céder; le sorcier ne perdait donc ni sa réputation ni sa pratique. A ce moment, l'Esquimau

qui avait tout essayé dans la crainte de la maladie, devenait fataliste et résigné à la mort.

Au début de notre séjour parmi eux, il nous fut parfois très difficile de soigner certains malades : loin de réagir, ils se laissaient aller. Au cours d'une épidémie très maligne, plusieurs sont morts qui auraient pu guérir avec un peu de volonté de leur part. Au village même, l'infirmière réussit à sauver presque tous les malades en se dévouant jour et nuit et en les obligeant à prendre les remèdes et boissons appropriés.

Comme on le voit, l'existence entière des Esquimaux était remplie de restrictions, d'obligations, d'observances extérieures. L'influence de tout cela sur leur vie était double. D'abord, renforcement de l'esprit social, et ce point était important chez un peuple sans gouvernement, sans lois, sans sanctions officielles. Ce côté social des observances a été remarqué. Pour les Esquimaux, la non-observance nuisait au groupe entier. On ne pouvait donc risquer la vindicte populaire. Aussi, on confessait les manquements au sorcier.

On éprouvait donc un sentiment de culpabilité après ces manquements mais, à vrai dire, cette contrition était « imparfaite » et plus extérieure qu'intérieure. Ce qui a fait dire que la morale des Esquimaux avait plutôt un caractère social, et que le sentiment de culpabilité ou d'innocence provenait du fait qu'on avait été, ou non, fidèle aux observances.

Disons tout de suite que la morale des primitifs est plus que cela : eux aussi avaient l'idée du bien et du mal tout court, et non seulement du bien et du mal social. Ils en ont gardé l'instinct. Ils ont des mots pour indiquer ce qui est bon et ce qui est mauvais. Comme nous, ils hésitent devant certaines actions. Ils éprouvent les reproches de leur conscience quand ils ont fait mal, et ressentent de la joie à bien faire.

Mais on comprend qu'à première vue on ait insisté sur le côté social de la morale quand on sait combien les Esquimaux

dépendaient du groupe et se trouvaient liés à ses destinées. Toutefois, il ne faut pas oublier le particulier avec sa conscience et la loi naturelle, même si cette loi manquait de précision, le particulier avec, comme nous, ses petits et grands drames intérieurs.

Toujours à propos de la morale, on m'a demandé souvent si les Esquimaux étaient influencés par l'idée de châtimement ou de récompense dans l'au-delà. On l'a vu : leur idée de l'au-delà était très vague, on n'y voit pas de ciel ni d'enfer déterminés. Pour eux, la vie des mânes ressemblait fort à ce qu'elle avait été sur la terre : les bons, tranquilles et moins redoutés, les mauvais, nocifs et craints. Rien que cela accuse tout de même une différence de destinée, et cette différence ne devait pas manquer parfois de les influencer, de les retenir, ou de les pousser.

En plus de cette influence sociale, comme nous l'avons appelée, il en est une autre que je voudrais signaler et à laquelle on ne pense pas beaucoup. Ces observances entretenaient un sentiment de dépendance à l'égard des puissances supérieures, une mentalité d'impuissance, de besoin d'aide, et ce, insensiblement. De cette terre qu'il habitait, de ce gibier qu'il poursuivait, de ces éléments qu'il combattait, lui, homme, il n'était pas le maître. Il se sentait un peu comme un étranger.

Je crois donc que ce sentiment auquel il ne pensait pas, qu'il n'exprimait pas, comme nous, par la prière mais par ses observances, avait une influence moralisatrice chez l'Esquimau.

Le sorcier

La religion des Esquimaux, religion réduite à sa plus simple expression, ne comprenait ni idoles, ni temples, ni autels, ni fêtes, ni cérémonial. On ne peut appeler prières les formules d'incantation; ni les observances, sacrifices. Donc, pas de culte proprement dit comme d'autres religions plus développées. Les

éances du sorcier se rapprochent le plus de l'expression du
ulte. Le sorcier, en effet, apparaît comme la figure centrale
de la religion esquimaude. Il se posait et on le considérait
comme le médiateur entre les vivants et le monde des esprits,
en tout temps, mais surtout au temps du besoin. Il fait songer
moins à un prêtre ou à un médiateur qu'à un exorciste.

Dans le groupe, c'était un homme comme les autres, obligé
de chasser et de faire sa part. Comment trouvait-il sa vocation ?
Toutes sortes de raisons pouvaient faire de lui un sorcier :
une habileté naturelle, des anomalies physiques ou morales, un rêve,
un événement indiquant qu'il s'était acquis l'alliance ou le
contrôle d'un esprit. Ou bien il avait appris d'un maître les
secrets de l'emploi, avait acheté un ou plusieurs pouvoirs.
Parfois ce pouvoir se transmettait de père en fils, mais pas
nécessairement. Le principal était qu'on reconnût la possession
d'un esprit, ce qui était facile car, même s'ils constataient la
supercherie, les Esquimaux croyaient encore, croyaient toujours.
On dit que certains sorciers passaient par des épreuves pénibles.

C'est de l'alliance avec un ou plusieurs esprits que dérivait
le pouvoir du sorcier.

Notons que chez les Esquimaux du Cuivre, des femmes
aussi ont possédé ces pouvoirs.

J'ai dit que le sorcier était un chasseur comme les autres,
peut-être même meilleur que les autres. Il pouvait bâtir son
prestige sur son expérience, ses connaissances du temps, des
mœurs des animaux, des légendes, des traditions.

On recourait à lui, ou il intervenait, chaque fois que l'élé-
ment chance était en jeu : dans les famines, les maladies, les
grandes tempêtes, surtout celles qui empêchaient les chasseurs
de sortir. En somme, il avait pouvoir sur les choses cachées,
sur l'inconnu. Par l'esprit auquel il était uni, il obtenait les
réponses désirées, connaissait les raisons des calamités et ordon-
nait en conséquence les tabous et interdits.

Il se faisait payer pour les services rendus aux malades. Et, naturellement, il jouissait d'une certaine considération et de certains droits.

De même qu'il pouvait acheter ses pouvoirs, il pouvait aussi les vendre, et cela très cher. On dit qu'il pouvait les perdre parfois : par exemple quand certains tabous commandés n'avaient pas été observés. L'influence des sorciers semble avoir dépendu surtout de leur habileté.

Quand on parle aux Esquimaux des choses merveilleuses accomplies par les Blancs, ils vous rétorquent que leurs sorciers étaient puissants eux aussi. Surtout... autrefois ! Ils pouvaient voler, avaler du feu, monter dans la lune, disparaître sous terre, descendre dans la mer, se changer en ours blanc, en loup blanc, etc. Ils faisaient monter l'eau dans l'iglou, allaient au fond de l'océan chercher le nain *Unga* pour lui faire relâcher les phoques, ou bien attrapaient la déesse de la mer avec un nœud coulant et la montaient à la surface. Ils étaient doués du don de prophétie, ce don se manifestant surtout par les songes.

On devine qu'il y avait dans tout cela prestidigitation, charlatanisme, duperie, autosuggestion. Ainsi, pour se changer en ours ou en loup blanc, le sorcier se recouvrait de la peau de l'animal et plaçait dans sa bouche de grosses dents; cela suffisait pour la crédulité des assistants bien préparés.

Nous pouvons, nous missionnaires, ajouter que le diable dut aider en certains cas. Dans cette nuit polaire du paganisme esquimau, n'était-il pas le maître absolu ? Il est assez habile pour avoir entretenu la superstition. Il ne pourrait réussir aussi bien maintenant : des sorciers ont avoué avoir été gênés par notre présence.

Pour ces séances, on employait le costume de gala. Celui du sorcier était orné de différents objets : becs d'oiseaux, amulettes. On se servait aussi de masques chez d'autres tribus. La langage n'était pas le langage commun, mais comprenait des expressions

archaïques, des circonlocutions. Et cela ajoutait au caractère mystérieux.

Voici à peu près l'atmosphère d'une séance.

C'est l'hiver, l'époque de la nuit polaire. La poudrière empêche les chasseurs de sortir. On a faim. Ou bien l'épidémie est dans le camp. La misère marque de son empreinte tous les visages. On a peur. On se demande ce que sera demain. Ce soir on se réunit chez le sorcier. Celui-ci se met en travail. Le moment de la transe arrive. L'esprit entre par ses lèvres. Par des cris, des gestes hystériques, il arrive à se persuader et à persuader les autres qu'il personnifie un animal. L'atmosphère de crédulité est telle qu'on voit réellement en lui ce qu'il personnifie, ou bien son corps est devenu immobile, la vie s'est arrêtée: il n'est plus de ce monde, il est parti sous terre... , dans la mer... , en l'air... Puis, il revient... , revient à lui... , la vie reprend. Il fait part de ce qu'il a vu et entendu, et profère la sentence: on a violé un tabou, omis une observance, il faudra s'abstenir de ceci ou de cela, tout le monde ou certains seulement. On part, les esprits rassérénés.

Si le remède doit faillir, un ou d'autres esprits restent à apaiser: il faudra recommencer.

Jusqu'ici je me suis abstenu de parler de magie. Sans doute, les procédés, les formules, les recettes des sorciers esquimaux peuvent s'appeler magie en ce sens qu'ils supposent « un pouvoir en quelque sorte surnaturel qui est censé permettre à l'homme d'exercer, par des moyens sans proportions apparentes avec la fin à obtenir, une influence occulte, anormale, contraignante, infaillible » (1^{re} semaine d'ethnologie religieuse, Louvain, 1912).

Mais si, comme on l'a dit, « ce qui est caractéristique en cela... c'est l'esprit positif d'indépendance à l'égard de tout Maître divin et de toute la morale », ni les Esquimaux ni leurs sorciers n'ont pu se libérer du sentiment de dépendance à

l'égard des esprits qu'ils cherchaient à apaiser. Aussi bien, le mot superstition convient mieux.

Conclusion

La caractéristique la plus apparente de cette religion est la crainte. Tout concourait d'ailleurs à l'entretenir dans l'esprit et l'imagination des Esquimaux. Leur vie pénible était à la merci des éléments, des maladies, des famines. On redoutait les esprits qui en étaient responsables : mânes des morts, esprits des animaux de l'air et de la terre. On vivait dans la préoccupation constante de ne pas leur déplaire. Cette crainte était telle que personne ne voyageait seul, et je sais un jeune homme qui un soir, seul dans un iglou de voyage, vit une boule de feu (ou crut la voir) et s'évanouit.

Ainsi que des égarés dans un immense souterrain, s'avançant à tâtons dans l'obscurité dans la crainte de vampires inexistantes, les Esquimaux allaient dans la vie vers un aboutissement inconnu, courbés sous le poids de leur survie, entourés d'esprits malfaisants. A l'ombre de la mort. En pleine nuit polaire... Une nuit polaire qui dura des siècles... Avec la crainte, l'incertitude, incertitude sur tout : sur leur origine, leur destinée, la nature des esprits, la valeur des observances, la survie dans l'au-delà.

La crainte des forces mystérieuses de la nature qu'ils ne s'expliquent pas scientifiquement, les pousse à se les concilier ou à les apaiser. Mais du dieu, des divinités, des esprits eux-mêmes, ils n'ont cure. Ils ne s'intéressent pas à leur nature ni à leur vie propre, mais seulement aux manifestations de leur puissance.

Dans la religion chrétienne, le « Souci de Dieu » passe avant tout. Nous adorons Dieu pour Lui-même, avant de L'adorer pour ce qu'Il est pour nous, sans toutefois séparer les deux réalités d'Être suprême et de Providence. Nous Lui demandons de



en, le
n est
esprit
à la
putait
morts,
ns la
rainte
jeune
boule
ngant
tants,
ment
sprits
ire...
incer-
ée, la
dans
ls ne
cillier
eux-
re ni
leur
avant
pour
alités
ns de
→
ecture.
urcoro





combler nos désirs, mais en Le laissant l'arbitre de notre destinée. Et nous ne serions pas tentés de Le détrôner, ni de L'accuser d'impuissance, ni de Le maudire (de sang froid du moins) s'Il refuse.

Nous Lui offrons l'expiation, non pas tant pour ce que les fautes peuvent nous apporter de fâcheux que parce qu'elles L'ont offensé.

Enfin, la reconnaissance du chrétien véritable monte vers la Providence pour son infinie bonté, plus que pour les présents reçus. Bref, Dieu apparaît comme l'Être en soi, l'Être de sainteté, de bonté, de perfection. Et le saint qui est parvenu à l'union avec Lui Le contemple ainsi sans se préoccuper de lui-même.

De ces quatre actes de la véritable religion, les religions primitives laissent de côté le principal : l'adoration.

La religion esquimaude ne pouvait pas ne pas développer une sorte de fatalisme. Ce fatalisme, on le remarque vite chez l'Esquimau. Il explique sa bonne humeur continuelle. En effet, ces lacunes que nous constatons, lui n'y pensait pas. Elles ne l'affectaient pas. Et donc il prenait de la vie tout ce qu'il pouvait. La vie ? ne ressemblait-elle pas à une chasse ? avec ses difficultés, ses chances, ses joies, ses déboires !

Enfin, cette religion n'était que traditionaliste, personne ne l'a jamais pensée, ni critiquée. On l'acceptait telle quelle. Il ne faut pas oublier que l'Esquimau était un primitif si l'on veut comprendre sa crédulité formidable.

On a vu, à propos de la morale, l'influence que la religion esquimaude avait sur la vie. Quelqu'un a dit que, à l'instar d'une quille de bateau, elle avait fait office de régulatrice, sinon pour la conscience particulière, du moins pour la morale sociale.

Nous dirons plus loin ce que le christianisme a trouvé de bon, de « préparé » dans l'âme esquimaude, ce qu'il n'a eu qu'à améliorer en le transformant.



La vie courante des plus agés dans la maison de neige : lui, fabrique un outil, elle, répare un vêtement; autour d'eux des bibelots domestiques.

CHAPITRE XII

Le divin soleil du christianisme sur la nuit polaire

Lorsque après la longue nuit polaire le soleil réapparaît enfin, un cri de joie retentit : *sikkenek nuiyok*, le soleil luit. Cri de bonheur et d'espoir ! Bonheur d'entrevoir la fin du sombre hiver, espérance d'un été de lumière et de chaleur.

Après tant de siècles de paganisme, voici que s'est levé sur l'Arctique le divin Soleil du Christianisme : *sikkenek nuiyok* ! C'est pour que les Esquimaux réalisent tout ce que cette apparition leur a apporté de joie et d'espoir que le missionnaire est venu.

« Vous autres, missionnaires catholiques, vous n'êtes pas venus ici pour gagner de l'argent; vous n'êtes pas mariés; vous restez dans ce pays, vous devez donc avoir une grande foi. » Cette réflexion que me fit un anglais protestant est juste : seule la foi explique le missionnaire.

Il est l'ambassadeur de Dieu lui-même, son envoyé. Bon gré mal gré, ce caractère l'accompagne partout. Même les Blancs qui le critiquent, même les indigènes qui ne le comprennent pas, le regardent comme l'homme de Dieu. Il a le droit d'en être fier, mais aussi l'obligation de s'en montrer digne. De plus, le missionnaire est un planteur d'Église. Il est venu pour

préparer, pour établir une église visible. Il est envoyé par l'Église et ce fait constitue une force et une assurance.

Le missionnaire est de plus, éminemment, quoique d'une façon indirecte, un agent de civilisation : partout l'Église fait œuvre civilisatrice par excellence en christianisant. La réalité de cet être missionnaire a de quoi confondre et le confondre. Après Dieu, personne ne connaît mieux ses déficiences que le missionnaire lui-même. Il sait qu'il lui faudrait posséder tant de qualités pour être à la hauteur de sa tâche : vertus surnaturelles, qualités intellectuelles, force morale !

Afin qu'il puisse faire le point dans l'effervescence des idées et des aspirations nationalistes des pays de mission, il faut assurer au missionnaire une préparation de plus en plus appropriée qui le rendra plus apte à mieux pénétrer l'âme du peuple vers lequel il est envoyé et à saisir plus vite la nature des problèmes particuliers.

On nous demande souvent comment nous avons eu l'idée de devenir missionnaire ? ... Qui pourrait le dire ? Peut-être le rêve a-t-il commencé à l'occasion d'une lecture ou du passage d'un vétéran ! Les missions ! Jeune enfant, le futur missionnaire se sent attiré vers elles comme ses compagnons vers le ministère des paroisses, le barreau, la médecine, la mécanique. L'idée mûrit lentement, la volonté se fixe. Le jeune homme prend sa décision et, un jour, il en fait part à ses parents. Devant les larmes de sa mère, il goûte pour la première fois à l'amertume du sacrifice. Mais l'acceptation généreuse des siens et son idéal l'accompagnent et le soutiennent pendant ses longues études.

Et enfin l'heure sonne où l'on chante pour lui aussi :

« Partez héraults de la bonne nouvelle... »

« Adieu frères, adieu... »

Le rêve d'enfance est devenu réalité pour l'adolescent : il est envoyé. Envoyé par ses supérieurs, après mûres réflexions

de leur part, au nom de l'Église qui, elle-même, envoie au nom de Dieu.

Car, dans ces questions de vocation et de destinée, c'est en définitive à Dieu qu'il faut remonter. C'est Lui qui choisit qui Il veut en se servant peut-être des goûts, des attrait, des dispositions naturelles hérités d'ancêtres turbulents et transmis par les gènes dans le mystère de la génération.

C'est donc pour Dieu, pour l'établissement de son règne, que le missionnaire catholique part. Ils se trompent ceux qui voient dans l'action missionnaire le résultat d'un prosélytisme fanatique.

Pour Dieu ! Et pour les âmes ! Telle est la devise du missionnaire. Car nous aussi nous avons pitié de la détresse morale des païens, mais cette pitié ne s'arrête pas à la simple philanthropie ; ce que nous voulons, c'est faire entrer les païens dans la famille divine, c'est donner des enfants à Dieu... Et c'est encore pour Dieu que le religieux doit être prêt à sacrifier même son désir des missions, si ses supérieurs en décident ainsi. J'ai vu des confrères pleurer parce qu'ils restaient !

La joie d'apprendre qu'on est envoyé et les cérémonies si touchantes du baisement des pieds ne peuvent enlever au départ son caractère de sacrifice : sacrifice pour le missionnaire, sacrifice pour sa famille.

Toute sa vie, loin, seul, le missionnaire revivra ces instants douloureux de l'adieu et de la dernière bénédiction aux parents agenouillés. Chaque printemps, sur l'océan de glace ou dans le désert de neige, il pensera aux haies d'aubépine et aux pommiers en fleurs de sa Normandie, aux oliviers de sa Provence, aux vieux érables du pays de Québec. Dans la solitude, il se rappellera le charme ensorceleur des villes. Exilé, il restera profondément attaché au pays de son enfance.

Certes, les départs d'aujourd'hui sont moins « départs » qu'aux siècles précédents, qu'au temps des voiliers. Cependant

ils sont encore pour beaucoup l'ultime séparation : car, parmi ceux qu'on embrasse, il en est qui ne nous attendront pas.

Et quand on revient, le second départ est encore plus senti que le premier, car on n'a plus, pour se soutenir, ni la jeunesse, ni la santé, ni le goût des aventures.

Aux parents qui ont le courage de donner de grand cœur leur enfant à Dieu, Dieu à son tour donnera au centuple, dès ici-bas, car sa Providence prendra soin d'eux pour le missionnaire qui ne peut le faire.

On entend parfois dire que les prêtres, les religieux, les missionnaires sont « perdus pour leur famille ». Les parents perdent moins l'enfant consacré à Dieu que les autres car, dans son cœur, celui-là entretient vivante et fidèle comme une lampe du sanctuaire une affection d'autant plus profonde qu'elle est moins partagée. Il faudrait ici définitivement changer l'adage et dire : loin des yeux, près du cœur.

Son premier devoir, le travail primordial de ses premières années, c'est la langue. Dans notre cas, il faut mener de front l'étude de l'esquimau et de l'anglais. Cette étude durera toute la vie. La chose est relativement facile, maintenant, pour les jeunes qui arrivent, car nous sommes en possession de livres de grammaire, dictionnaires, paroissiens, catéchismes. Mais au début, il n'en était pas ainsi : il fallut d'abord tout acquérir, puis créer. Chacun y travailla avec ardeur et apporta sa part à l'effort commun. Je ne puis me rappeler sans sourire le premier livre de prières en esquimau : quelques prières, une douzaine de cantiques, tapés à la machine en cinq exemplaires, couverture de carton et d'étoffe de vieille soutane. C'était en 1932. Huit ans après, nous en faisons imprimer un autre, un vrai. Nous avons adopté les caractères romains en usage dans les écoles. Par amour propre peut-être, pour ressembler aux Blancs, nos gens les avaient choisis. Ailleurs on se sert encore des caractères syllabiques, où chaque lettre est représentée par

un signe. Ces caractères furent inventés par les premiers missionnaires catholiques et protestants. Les Esquimaux ne connaissaient aucune sorte d'écriture.

La langue esquimaude est une. Il n'y a qu'une langue esquimaude alors que les Indiens comptent plusieurs dialectes. On constate certes des différences importantes entre les Esquimaux de l'Alaska, ceux du Groenland et ceux de l'Arctique central, surtout dans la façon d'exprimer certaines choses et dans l'emploi des infixes. Mais partout le génie de la langue est commun.

Quand nous parlons de la logique, de la précision, de la beauté de la langue esquimaude, nous faisons sourire. Et pourtant ! Certes, cette langue a ses difficultés. Son génie, tout différent de celui du français ou de l'anglais, nous oblige à une gymnastique de pensée à laquelle nous ne sommes pas habitués.

Par contre, la prononciation ne comporte pas de difficultés spéciales comme la langue de certaines tribus indiennes par exemple. Je me souviens avoir entendu, un jour, un confrère prêcher en *loucheux* (dialecte indien) : je l'admire, je le plains, mais aussi j'avais envie de rire. La langue, les lèvres, la gorge, les yeux, les gestes, tout enfin semblait ne travailler qu'à éructer les sons. L'esquimau est guttural, mais ne requiert pas tant d'efforts pénibles.

Notons cependant, à propos de la prononciation, que les Esquimaux de l'Arctique central ont tellement adouci l's que celui-ci est devenu un h aspiré, v.g. au lieu de *Sunday* ils disent *Hunday*. Cette particularité serait due à leur tempérament apathique et aussi à l'isolement dans lequel ils ont longtemps vécu.

Voici quelques-unes des particularités les plus frappantes — je laisse de côté les trop spécifiques.

Il n'y a pas d'article : « iglou », la maison, « *inuit* », les Esquimaux.

Pas de genre; sauf certains mots nettement masculins ou féminins, les autres sont neutres. Aussi pas d'accord selon le genre pour les adjectifs, mais selon le nombre. Ainsi : « *nakoyok* », est bon, se dit de l'homme ou de la femme, « *agniuk* », sont bons, de deux hommes ou de deux femmes, etc.

En plus du singulier et du pluriel, l'Esquimau possède le duel, comme en grec. Et ce, pour la déclinaison des noms aussi bien que pour la conjugaison des adjectifs et des verbes.

J'ai dit : conjugaison des adjectifs. En effet, les adjectifs ressemblent plutôt à des verbes puisqu'ils se conjugent comme eux. Par exemple, *les hommes grands* se dit : les hommes sont grands : « *innuit agniut* ».

Il n'y a pas de pronom relatif. On le rend de différentes façons. « *Tikitut nekeyut* », ceux qui sont arrivés mangent. Mot à mot : ils sont arrivés, ils mangent.

Le nom se décline comme en latin. L'esquimau est même plus riche que le latin puisque, au lieu de six cas, il en a neuf. Par exemple, « *nuna* », la terre, « *nunami* », sur la terre, « *nunamin* », de la terre, « *nunatut* », comme la terre, etc. Les trois nombres suivent cette déclinaison.

Les pronoms et adjectifs possessifs se rendent, eux aussi, par une terminaison spéciale : « *iglu* », maison, « *igluga* », ma maison, « *iglua* », sa maison, etc.

Dans les verbes intransitifs, le sujet est indiqué à la fin du verbe : « *neke* », racine de manger, « *nekeyunga* », je mange, « *nekeyutik* », vous deux mangez. Les verbes transitifs, plus compliqués, sont apparentés à la déclinaison possessive. Ici la terminaison indique à la fois le sujet, le nombre par conséquent, le mode et le complément.

Le présent tableau donnera une idée de cette conjugaison. La ligne horizontale représente celle des compléments, la verticale, celle des sujets.

	me	te	lui	nous 2	nous 3	vous 2	vous 3	les 2	les 3
je	--	--			
tu	--		--
il	--	--	--
nous 2	--	--			
nous 3	--	--			
vous 2	--		--
vous 3	--		--
ils 2	--	--	--
ils 3	--	--	--

Ainsi, chaque trait correspond à une forme. Les places en blanc signifient qu'il s'agit du verbe réfléchi, lequel s'exprime d'une façon particulière. Exemple : je te vois, « *takuyapkin* » ; ils (pluriel) les (pluriel) voient, « *takuyat* » ; ils (2) les (2) voient, « *takkuyak* ».

Ceci se répète dans les trois autres modes. Le futur se conjugue comme le présent, mais en incluant un infixe.

Pour les débutants, cela peut paraître un peu compliqué mais ils s'y habituent vite.

On ne trouve pas le verbe être à l'état pur comme dans nos langues. C'est un peu gênant. Une terminaison que l'on conjugue le remplace. C'est un homme, « *innu-oyok* ». Il est à la maison, « *iglumi-iktok* ».

Quant aux autres façons d'employer le verbe être comme dans *il est bon, grand, loin*, on conjugue simplement ces adjectifs.

Pas de verbe avoir ; un infixe le remplace. Il a de la barbe, « *ungmilik* » ; « *orshokartok* » il a de l'huile — de « *orsho* », huile, « *krar* », avoir, « *tok* », il.

On voit comme la terminaison est importante : c'est la sauce qui change le goût.

Et voici, pour finir, la grande spécialité de la langue esquimaude : les infixes. Spécialité n'est pas juste, car elle ressemble aux autres langues synthétiques. Cela ne manque pas de nous frapper au début. Par ces infixes, qui sont légion, les Esquimaux peuvent exprimer toutes sortes d'idées et fabriquer des mots qui sont de véritables phrases en français ou en anglais. Un exemple : « *aodla* », racine de partir; « *aodlak-tutin* », tu pars; « *aodla-roma-yutin* », tu veux partir; « *aodla-roma-gnik-tutin* », tu ne veux pas partir; « *aodla-roma-gnik-galuar-lutin* », malgré que tu ne veuilles pas partir... etc. On pourrait continuer car il n'y a pas de fin. Nous avons dans le livre de prières un mot de quarante-cinq lettres dont je vous fais grâce.

Là encore, l'habitude donne l'instinct de l'emploi de ces particules et de la place qu'elles doivent occuper dans le mot. Et puis, quelques-unes se ressemblent, mais ne signifient pas la même chose. Aussi dans les premiers sermons, quand vous devez fabriquer une de ces phrases, vous ressemblez à quelqu'un qui s'apprête à sauter un fossé et qui se demande s'il réussira.

Les primitifs ne peuvent pas faire passer dans leurs langues ce qui n'existe pas dans leur esprit. Ils ne pensent pas, comme nous le faisons (à notre insu), sous l'influence de la philosophie ni avec le besoin de logique. Aussi, leur phrase est directe, sans propositions subordonnées, avec de rares adjectifs car ils ne distinguent pas entre la substance et ses propriétés.

Le jeune missionnaire se trouve un peu désemparé au commencement de son étude en constatant l'absence de ces mots abstraits auxquels notre langue nous a habitués dès l'enfance.

Et quand il s'agit de l'enseignement de la religion où il importe d'être clair, précis et forcément abstrait, cette déficience de la langue esquimaude embarrasse. Mais disons tout

de suite que l'on surmonte vite cette difficulté, car il est possible de rendre les idées abstraites. C'est ainsi que nous avons dû créer les expressions théologiques. Certaines sont uniquement esquimaudes, d'autres, simplement teintées d'esquimau.

Quant à l'Esquimau, il a vite fait de créer les expressions nouvelles. Depuis l'arrivée des Blancs, que de choses auxquelles il a dû donner un nom ! Un trait particulier, une comparaison avec ce qu'il connaissait, et un nom nouveau était trouvé qui restera.

Disons en passant que cette connaissance de la langue donne aux missionnaires une supériorité sur les autres Blancs qui ne se sentent pas obligés, comme nous, de se livrer à une étude approfondie. Quelques mots leur suffisent, ou un interprète. Le prêtre, lui, doit pouvoir pénétrer jusqu'au fond de l'âme ; il ne le peut qu'en parlant la langue de son peuple. Aussi se se trouve-t-il bien placé pour connaître sa psychologie.

Pour bien parler la langue, le missionnaire devra attendre deux ou trois ans, mais déjà à la fin de la première année il lui est possible de se débrouiller. Arrivé en août, je donnai mon premier sermon au mois de juin suivant : c'était sur la pêche miraculeuse. Les filets, les poissons, le bateau, ça marcha on ne peut mieux. Tout le monde fut satisfait : et mon professeur le Père Fallaize, aujourd'hui évêque, et les Esquimaux qui comprirent au moins qu'il s'agissait de poissons, et moi certainement plus fier que Bossuet après une oraison funèbre devant la cour.

Si je me suis étendu un peu longuement sur la langue esquimaude, c'est pour montrer quel travail attend le missionnaire dès son arrivée. Si encore il pouvait y consacrer tout le temps qu'il désirerait ! Hélas ! l'étude va de pair avec l'apprentissage de nombreux métiers...

Son arrivée dans l'Arctique correspond en effet au temps de la pêche d'automne. Pour nos chiens et pour nous, la subsis-

tance d'abord et donc il faut attraper le poisson pendant qu'il passe.

Je me souviendrai toujours de l'arrivée d'un jeune Père. Le bateau qui l'avait déposé la veille devait repartir au petit jour. Nous passâmes la nuit avec nos marins et, dès 5 heures, nous étions au large en train de démêler les filets qu'une tempête venait de rouler comme des cordes. Chacun d'eux nous prit de trois quarts d'heure à une heure. Après quoi il fallut songer à manger et à nous reposer. Le pauvre Père commençait bien et, durant toute la pêche, il soupira après le jour béni où il pourrait se mettre à la langue dans laquelle, d'ailleurs, il devint un expert.

Le missionnaire doit devenir un bon pêcheur; il apprend donc à monter des filets, à les poser en eau morte, dans le courant ou sous la glace, à démêler le poisson, à réparer les déchirures et, en été, à couper et à sécher les saumons.

Devant la mission il a vu, en arrivant, sept ou neuf gros chiens; il va se mettre à les nourrir, à les tenir en forme et, dès la première neige, il apprendra à les atteler au traîneau, à les entraîner et à s'entraîner lui-même pour les voyages d'hiver.

On devine que l'ancien ne laisse pas partir le jeune sans être certain que celui-ci est absolument prêt à affronter les inconvénients d'un voyage dans l'Arctique, avant qu'il ne connaisse tous les petits trucs qui l'empêcheront de se geler, avant qu'il n'ait passé par « l'école de survie » comme le font aujourd'hui les soldats canadiens.

Un autre apprentissage important est celui du métier de cuisinier. Devant les casseroles, le jeune missionnaire se prend à souhaiter que son bachot ait été aussi un brevet d'art culinaire ! . . . Si l'ancien veut manger à peu près convenablement, force lui sera de garder le tablier quelque temps. Mais bientôt la routine commencera : chacun sa semaine comme à la caserne.

Après avoir mangé du pain pendant vingt-cinq ans, le missionnaire se trouve subitement dans l'obligation de le pétrir lui-même : nouvelle leçon au mitron par l'ancien devenu boulanger expert. Pour ma première fournée, je dus aller demander conseil au patron du magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il s'agissait de l'emploi d'un nouveau levain. Mon anglais d'alors était aussi pauvre que mes connaissances culinaires. Pendant une demi-heure je suai à éructer quelques mots et à essayer de comprendre les explications de ce Monsieur, d'ailleurs très aimable. Je repartis, après une tasse de thé, avec quelques vagues notions. Et le lendemain matin je pétris une sorte de pâte où je mêlai levain, farine, eau, sel, sucre, que je plaçai dans le four. Elle y resta toute la journée. L'eau finit par s'évaporer, la pâte, cuire. J'en sortis une brique immangeable mais qui eut au moins le mérite de me faire comprendre les conseils en anglais de la veille. Et, à ma deuxième fournée, le pain devait mieux lever.

Avec la cuisine, soulignons les soins ménagers. Presque tout le monde est capable de manier un balai, mais l'entretien d'une maison exige davantage, surtout quand, à journée entière, elle subit les allées et venues des visiteurs.

Le blanchissage a ses problèmes particuliers dans le Nord. Heureusement que, petit à petit, certaines de nos Esquimaudes ont pu s'en charger.

Tôt ou tard le jeune missionnaire aura des meubles à arranger, des maisons à construire : encore deux métiers indispensables : celui de menuisier et celui de charpentier. Celui de peintre suit nécessairement.

Depuis l'apparition des générateurs à vent, il a fallu approfondir de façon pratique les notions d'électricité. Dans l'Arctique, c'est toujours par temps venteux et froid que le générateur subit la panne qui nous oblige à grimper sur la tour.

Enfin, il faut devenir mécanicien : les moteurs de nos bateaux doivent être entretenus si on ne veut pas risquer la panne en pleine navigation sur la mer.

Un métier auquel je n'avais pas pensé c'est celui de mineur. Il était devenu une seconde nature pour nos Pères de Poalaktuk. Mais pour mon compagnon et moi, qui nous trouvâmes envoyés dans cette mission sans aucune préparation, c'était quelque chose de très nouveau. Je nous vois encore à genoux dans la galerie de cinq pieds de haut, essayant de détacher la lignite gelée, à coups de pic, et tirant au dehors des sacs de cent livres dans un long tunnel de neige qui menaçait de s'effondrer et de nous « enterrer ». Mais que dire de notre sortie à la lumière après une journée de dix heures dans la mine ! du blanchissage quasi impossible de nos figures de nègre avec une eau rarissime !

L'art musical ne doit pas être étranger au missionnaire, soit pour accompagner à l'harmonium, soit même pour composer des cantiques.

Encore une fois, le missionnaire doit être un débrouillard, il peut s'attendre à tout.

Partout la chose matérielle absorbe une grande partie de son temps et de son activité. Dans l'Arctique il est plus souvent en salopette qu'en soutane.

CHAPITRE XIII

Difficultés et consolations du missionnaire

On peut se demander ce que devient le ministère dans le brouhaha des multiples occupations matérielles que j'ai énumérées au chapitre précédent. A la mission, il ressemble à celui des paroisses car, dans les centres, il y a généralement quelques familles en permanence. Pour celles-là, on peut parler de formation chrétienne, grâce aux contacts, aux conversations, à la messe des dimanches et fêtes, aux prédications, aux catéchismes et aux visites.

Après vingt ans, on trouvera tout naturel que nos fidèles suivent la messe avec attention, qu'ils y chantent le latin ou leurs cantiques, mais qu'on se figure ce qu'était le début d'une mission ! Surtout quand le Père se trouvait seul ! Passe encore pour les réunions du soir où il pouvait faire face à l'assistance, mais pour la messe que les païens ne comprenaient pas ! Je me demandai toujours ce qu'ils faisaient derrière mon dos. Pour les occuper, j'avais appris un cantique à l'un de mes catéchumènes, jeune homme pas du tout embarrassé. Dans ce temps-là, les Esquimaux ne lisaient pas encore ; il fallait leur apprendre les prières et chants par cœur. Quand je crus mon gars assez sûr de lui, nous nous décidâmes pour le dimanche suivant. Donc, à l'offertoire, j'entonnai et le laissai continuer. Bien vite, il s'embrouilla mais ne s'arrêta pas pour si peu et se mit à composer avec assurance selon les exigences de la musique. Il

s'agissait d'un cantique à la Très Sainte Vierge. Je ne me rappelle plus ce qu'il inventa ! Elle lui pardonnera ses hérésies.

Dans les missions esquimaudes, les messes en semaine du Père qui n'a pas de compagnon, sont souvent solitaires, sans même un répondant. Ce qui ne va pas sans certains ennuis. Comme nos chapelles sont accolées à la cuisine (pour en capter la chaleur), on peut entendre la marmite qui bout trop tôt, le café qui déborde sur le poêle. Un jour je dus même quitter l'autel trois fois : le feu était dans la cheminée.

Ah ! ces messes dans l'iglou ! De quoi nous faire regretter le « bon vieux temps » des catacombes où les assistants devaient être moins tassés, où en tout cas ils avaient plus chaud ! Les pieds gelés sur le plancher de neige, les mains gourdes au Kyrie eleison, la menace de la chute des morceaux de neige collés au plafond au-dessus de votre tête, n'aidaient pas à la dévotion ! Mais après les confessions de la veille et la communion méritoire de nos fidèles, le missionnaire repartait heureux.

Les fêtes de Pâques et de Noël sont célébrées maintenant aussi solennellement que possible. Pour Pâques, les chasseurs et trappeurs reviennent au fort après une absence d'un an. Nos catholiques suivent très bien les cérémonies de la Semaine Sainte. Quant à Noël, c'est, dans l'Arctique, la fête des fêtes. Aussi, attirés par les réjouissances du fort, les Esquimaux campés au loin dans les terres n'hésitent pas à entreprendre, avec leur famille, le long voyage vers la mer.

Les réjouissances durent jusqu'après le Nouvel An. Elles consistent en une suite ininterrompue de banquets, danses, jeux, visites et courses de chiens. Les Esquimaux raffolent de ces courses. Je les ai vus, une fois, en organiser malgré une poudrierie épaisse. Les pauvres chiens ne semblaient pas partager l'enthousiasme de leurs maîtres, et plusieurs s'y gelèrent les flancs. Quant aux conducteurs, la plupart se perdirent dans le vent et ne revinrent que tard le soir. Ils riaient plus que nous de leur aventure.

Pour Noël, presque tous les Blancs invitent les Esquimaux à un festin soigneusement préparé. A la mission catholique, nous offrons un réveillon après la messe de minuit.

Nous profitons de la présence de nos catholiques au village pour les réunir plus souvent afin de leur rappeler le véritable aspect de cette fête déjà si matérialisée. Car là aussi, hélas, le gros Bonhomme de Neige, le Santa Claus, porte ombrage à l'Enfant Jésus. Les Blancs s'invitent les uns les autres pendant ces jours. Tout cela crée un esprit de Noël vraiment caractéristique et spécial à l'Arctique.

Deux fois, c'est moi qui allai à eux. La première fois dans un camp. Ce fut un Noël bien esquimau : une messe de minuit, un petit réveillon composé de caribou gelé et de galettes, une tasse de thé, après quoi je me retirai. La maîtresse de maison s'excusa et s'en alla danser jusqu'au matin. Dans mon sac de couchage, j'eus tout le loisir de rêver à... d'autres Noëls... Dans l'iglou, près de la porte, une chienne qui allait avoir ses petits se demandait ce que je faisais là !

Une autre fois j'allai célébrer Noël dans une desserte. Après la messe, à laquelle assistèrent les protestants de l'endroit, j'offris un réveillon. Fatigué, je me retirai dans ma chambre, laissant au jeune homme qui m'avait accompagné le soin de veiller à tout. Malgré les bruits divers du banquet et, plus tard, de la danse, je m'endormis. Le silence me réveilla : j'étais seul, le feu était éteint dans le poêle, les murs suintaient. Tout le monde s'était esquivé, y compris mon « boy ». Je dus passer une partie de la nuit à réparer les dégâts.

On demande souvent aux missionnaires ce qui leur est le plus pénible.

Pour moi, je réponds habituellement que ce ne sont pas les ennuis physiques tels que travaux, fatigues des voyages,







privé que com misse valé leau arva s'ém all' hée tion prié le mon sans passé dan est pro hâll il m que d'ant serv sion pen

privations alimentaires, promiscuité dans les camps — encore que nous n'y sommes pas insensibles — ni même la pauvreté commune à toutes les missions catholiques.

Mais il y a certaines épreuves morales qui sont le lot des missionnaires et qu'ils ressentent davantage. La lenteur du travail apostolique en est une. Nous sommes pressés, Dieu a le temps. Chez les Esquimaux, il faut attendre de longues années avant de constater des résultats. Et dans cette attente, on ne peut s'empêcher de songer que nous pourrions faire davantage ailleurs. Il est bon alors de ne pas oublier que les résultats réels de l'œuvre apostolique ne s'apprécient pas par des chiffres.

Cette lenteur est d'autant plus apparente qu'on a la tentation de la comparer aux conquêtes faciles du protestantisme.

Envoyée « *vers toutes les nations* » par Notre-Seigneur qui a prié « *pour qu'ils soient un* », l'Église catholique travaille depuis le début à faire et à refaire l'unité : unité de croyance, de morale, de moyens, telle que voulue par Dieu pour tous, mais sans cesse brisée par les hommes.

Dans cette œuvre où aucun compromis avec l'erreur n'est possible, il y a nécessairement opposition. Qu'importe si dans la zone dangereuse de sa mission le missionnaire catholique est plus exposé aux coups !

Autre question qu'on nous pose : quelle est l'influence du protestantisme sur les païens ? Malgré une action extérieure de philanthropie, le protestantisme n'atteint pas au fond de l'âme, il ne la transforme pas. Comme on l'a dit justement : il ne fait que recouvrir le fonds païen d'une couche de christianisme.

Loin de leur mission, sur leur terrain de chasse, les Esquimaux protestants qui, entre parenthèses, restent fidèles à leur service du dimanche et à la prière avant le repas, ont l'impression de faire tout ce que le ministre fait et d'avoir tout ce qu'il peut donner.



Autour d'une table de billard, l'Esquimau n'est pas le moins habile. La « Salle des Paroissiens », à la résidence-chapelle, est un endroit très fréquenté.

Loin de la chapelle, de la présence eucharistique, du sacrifice de la messe, du prêtre, nos catholiques sentent déjà que leur religion n'est pas complète. Plusieurs me l'ont avoué. C'est pourquoi, tant que nos gens resteront essentiellement nomades, la formation religieuse profonde sera lente.

J'accorde au protestantisme qu'il convient bien au tempérament esquimau : l'Esquimau est indépendant, il pourrait et serait prêt à se passer du ministre blanc. L'Esquimau est pratique : il désire aller au ciel puisque ciel il y a, mais, comme on lui montre un chemin plus facile, il choisit celui-là. Une jeune femme esquimaude me le disait : « Père, c'est moins difficile chez les gens du ministre. » Je lui répondis : « Oui, mais il faut faire ce que Dieu veut et nous le pouvons, si nous le voulons, parce qu'Il nous aide. »

Je ne voudrais pas donner l'impression que le protestantisme sacrifie la morale chrétienne à l'opportunisme. Mais le catholicisme a des obligations plus strictes qui ne nous étonnent plus, nous, mais qui font reculer ces matérialistes que sont les primitifs. Je songe en ce moment à la confession ! Un jour quelques femmes esquimaudes discutaient sur ce sujet devant une catholique. « Alors, disaient-elles, si tu trompes ton mari (traduction libre), il faut que tu le dises au Père ? » « Certainement. » Les autres n'en revenaient pas !

Les premières années de mon séjour dans l'Arctique furent aussi celles de la fin de « l'âge d'or ». Nous n'avions ni radios, ni avions. Le courrier nous parvenait deux à trois fois l'an. L'arrivée du bateau, en août, était encore l'événement de l'année. C'était aussi le temps où les trappeurs pouvaient faire un peu d'argent avec les renards blancs. Tous alors aimaient l'Arctique et s'intéressaient aux Esquimaux. Que de bons moments nous passions, après les salutations classiques : « Hello Father..., Hello Bill ».

Cette époque est à tout jamais disparue ! Une autre a commencé, laquelle a apporté les raffinements de notre vie sociale, mais aussi ses petites mesquineries.

J'ai parlé de l'incompréhension des indigènes. A la longue, elle devient fatigante. Les Esquimaux ne voient pas, dans le missionnaire, que le ministre de Dieu. Certes, ils viennent à nous plus facilement qu'à d'autres parce que nous pouvons leur parler, peut-être aussi parce qu'ils nous considèrent comme un être différent des autres Blancs, doués comme leurs sorciers d'un pouvoir mystérieux, mal défini, mais surtout, je crois, parce que nous sommes les heureux propriétaires d'une maison chauffée et d'une dépense dont les tablettes ne sont pas vides. Même s'ils savent que nos provisions sont notre ration pour un an, en éternels quêteux ils attendent tout de nous.

Quand le père Fallaize fut nommé évêque, je n'avais qu'un an de mission. Son départ me laissa seul. A peine était-il parti, que le sorcier de la place vint me trouver et, dans un patois très approprié à mes connaissances linguistiques d'alors, bien propre aussi à se faire comprendre, il me bombardait de plaintes : « *Tea pitchouk, tobacco pitchouk, ikkit pitchouk* », plus de thé, plus de tabac, plus d'allumettes, etc. Je l'avais vu venir. Il aurait marqué un point si je m'étais montré faible ! Sa litanie de « *pitchouks* » me laissa insensible, et il repartit sans avoir « possédé » le jeune.

Une des épreuves les plus sensibles est l'abandon de leur foi par des catholiques retournant au protestantisme, surtout quand il s'agit d'enfants revenus de notre école, comme ce fut le cas dans une de nos missions. Nous les excusons certes. Les premiers convertis se recrutaient en général parmi les plus misérables, donc les plus faciles à ébranler. Contre eux et contre les enfants, les pressions furent telles parfois que je dus intervenir pour arrêter des façons d'agir par trop fanatiques.

Enfin, nous aussi nous ressentons le glaive de la division au sein des groupes et des familles. Beaucoup de nos catholi-

ques eurent à souffrir pour leur foi. Je connais un Esquimau protestant qui, marié à une catholique renégate mais dont les enfants demeurèrent inébranlables, ne s'arrêta pas aux mesquineries grossières, mais y alla de véritables persécutions : chapelets brisés, livres brûlés, paroles dures et... coups. Comment n'aurions-nous pas souffert avec les nôtres d'un tel fanatisme ?

Et tout cela allait de pair avec les inquiétudes de la guerre : la France occupée, les Français divisés ; nous étions sans nouvelles de nos familles. Mon frère se trouvait quelque part en Allemagne, sa femme et sa petite fille seules à Paris. Heureusement, grâce à la Croix-Rouge, nous pûmes envoyer et recevoir à la fin quelques télégrammes de vingt-cinq mots.

Parmi les ennuis de la vie missionnaire, la solitude est un des plus pénibles, du moins pour ceux qui ne sont pas faits pour elle. C'est alors que l'on comprend que l'homme est social, et a besoin de la compagnie de ses semblables !

L'apparition des radios, grâce auxquels nous pûmes rester en contact avec le monde civilisé, fut, à mon avis, le commencement d'une ère nouvelle pour les isolés de l'Arctique ! Ajoutons que cette solitude a ceci de bon pour le missionnaire qu'elle lui fournit une excellente occasion d'affermir sa volonté.

Aussi, le missionnaire reste gai. S'il devient sombre, c'est qu'il est temps pour lui de partir. Un missionnaire triste serait un triste missionnaire !

Toutefois, si l'on n'y prend garde, les épreuves morales finissent par laisser leurs marques sur le caractère, comme les privations physiques sur le visage. Et alors le missionnaire devient impatient, amer, critique, égocentrique, insupportable aux autres. Il se fatigue de la mentalité éternellement enfantine des primitifs. Les moindres contrariétés l'exaspèrent.

A force de vivre seul, il devient vieux garçon avant le temps. Parce qu'il a pris l'habitude des initiatives, il se laisse insensi-

blement mener par l'esprit d'indépendance. Je comprends qu'alors, aux yeux des visiteurs, nous passions pour des évaporés et des gens manquant de mesure !

Tout ceci explique et excuse, jusqu'à un certain point, les esclandres avec les étrangers et les confrères. Car, je l'ai dit, le missionnaire n'est qu'un être humain ordinaire, sujet aux mêmes déviations que tout le monde. Mais n'oublions pas que c'est parce qu'il a consacré sa vie à l'Œuvre de la Propagation de sa Foi qu'il est exposé plus que d'autres à ces infirmités morales, comme le soldat est exposé aux blessures en servant son pays.

Ceci dit, humainement parlant, car le missionnaire possède contre la décrépitude morale la meilleure assurance-santé qui puisse exister : le contact avec son Dieu par les exercices quotidiens de sa vie spirituelle. Là est la véritable source de sa force.

Et puis, Dieu dans sa Providence ne ménage pas ses consolations. C'en est une, et combien douce au cœur du missionnaire, que de constater les progrès de l'esprit religieux chez le païen converti, que d'assister à l'éveil, chez les primitifs, des sentiments délicats, que de recevoir le premier témoignage d'une reconnaissance qui part du cœur.

Il y a aussi la sympathie des fidèles. Car le missionnaire sent plus que d'autres, que dis-je, il vit la Communion des saints. Les lettres d'encouragement des parents, des amis, les générosités des bienfaiteurs sont de précieux stimulants. Je voudrais signaler ici les mille délicatesses des marraines missionnaires : leurs prières, l'intérêt qu'elles prennent à leur missionnaire, les jolis petits colis qui nous arrivent par le courrier. La mienne, qui lira ces lignes, y sentira toute ma reconnaissance.

J'ai parlé de la générosité des catholiques à l'égard des missions. Tout le monde la connaît. Cependant, je me permettrai d'ajouter que l'esprit missionnaire n'est pas encore assez développé. Certes, il y a de très belles œuvres parmi les catholi-

ques. Nous aurions cependant à apprendre beaucoup de l'organisation des protestants. C'est ainsi que chez eux certaines Compagnies, Industries et Groupes se chargent d'une mission particulière ou d'un territoire de mission. Et je souhaite que vienne vite le jour où l'on mettra davantage l'accent sur le caractère obligatoire de la participation des fidèles à la propagation de la foi.

Enfin, je veux signaler encore tout le réconfort et le soutien que nous puissions près de nos confrères Oblats, lointains et surtout proches. C'était fête à la mission quand nous recevions la visite de notre évêque, des envoyés de la Congrégation, des Pères et Frères de notre bateau. Fête aussi quand nous allions voir les Pères de la mission voisine. Les 250 ou 300 milles qui nous séparaient ne comptaient pas, surtout après avoir passé plusieurs mois dans la solitude.

On peut donc dire que, même dans les coins les plus isolés, le missionnaire ne se sent jamais complètement seul.

La somme des sacrifices en hommes et en argent consenti par l'Église et la Congrégation des Oblats pour un petit nombre d'Esquimaux étonne quelques-uns. Cela ne devrait pas être si on réfléchissait que l'Église catholique est la dépositaire de la vérité, une et indivisible, et qu'elle a reçu l'ordre de la faire connaître partout et à tous.

On verra par ce résumé de l'activité des Oblats chez les Esquimaux canadiens ce qu'il en a coûté pour obéir à l'ordre du Christ et faire luire le soleil de la vérité divine jusqu'aux confins du monde.

Depuis 1860, plusieurs Pères Oblats se trouvèrent en contact avec les Esquimaux : ainsi le père Grollier, dans le delta du Mackenzie, le père Gasté qui passa un été avec les Esquimaux du lac Dubawut. Dans le même temps, le père Petitot allait rencontrer les Esquimaux de l'ouest après un voyage à travers bois et désert. Il resta trois mois avec eux, pendant lesquels il

ramassa suffisamment de notes pour un dictionnaire et une étude remarquable sur les Esquimaux canadiens.

En 1912, les pères Rouvière et Leroux rencontraient les Esquimaux de Coppermine, tandis que, dans la Baie d'Hudson, monseigneur Turquetil fondait la première mission de son futur vicariat.

En 1913 : massacre, près des Chutes du Sang, des pères Rouvière et Leroux. Ce n'est que vingt ans après que le père Trocellier, aujourd'hui évêque du Mackenzie, et moi-même devions enfin trouver l'endroit du meurtre et y planter une croix.

En 1919, le père Frapsauce, envoyé par M^{sr} Breynat pour remplacer les deux disparus, passait avec son attelage à travers la glace du lac d'Ours.

Le père Fallaize, normand comme M^{sr} Turquetil, arriva juste à temps pour constater cette tragique disparition. Ce fut lui qui, avec peines et misères, mais en vrai missionnaire, reprit l'évangélisation, en suivant tout d'abord les Esquimaux dans leurs pérégrinations, puis en fondant les deux premières missions.

Depuis, trois Pères se sont noyés dans le vicariat de la Baie d'Hudson. Plusieurs ont dû abandonner leur poste à cause d'une santé délabrée. Voilà pour les hommes.

Qu'on se figure maintenant les sommes d'argent nécessaires pour faire vivre ces missions qui ne peuvent subsister par elles-mêmes, et pour les ravitailler avec nos propres bateaux. Il est impossible de compter sur l'aide des Esquimaux : ils sont si pauvres !

Ces sacrifices n'arrêtent pas les Vicaires Apostoliques qui ont la lourde responsabilité de cette œuvre missionnaire, qui font confiance à la Providence et qui comptent sur la compréhension des fidèles.

Si l'objection du petit nombre est excusable, surtout quand on songe aux besoins des autres contrées surpeuplées où les catéchumènes doivent attendre, faute de prêtres, on comprend moins cette autre question : pourquoi êtes-vous venus changer la religion des primitifs ? Pourquoi sommes-nous venus les civiliser ? Parce que nous sommes persuadés que leur conditions de vie ne sont pas propres à l'épanouissement total de l'être humain. Pareillement, nous sommes venus enseigner la religion chrétienne parce qu'elle est la seule vraie. Il faut ignorer ce qu'étaient les croyances et observances des Esquimaux pour songer à établir une comparaison.

Leur religion que nous avons appelée animisme était vague et obscure : nous leur avons apporté la certitude. C'était une religion de crainte : nous les en avons délivrés.

Il y avait autrefois mille génies malfaisants dont ils ne savaient lequel était le plus à redouter. Maintenant, les Esquimaux savent qu'il y a un maître, mais que ce maître est un Père : *Apaput*. Il y a encore des esprits, mais ce sont des amis, les amis de Dieu : les anges, Marie, les saints. Ils savent où ils vont : vers une vie meilleure. Pour l'Esquimau qui aime vivre, c'est une consolation de penser que la mort est une porte sur un futur assuré de bonheur.

Je n'oublierai jamais la belle mort de deux de nos premiers chrétiens : *Agivranna*, qui avant notre arrivée n'était pas précisément un saint, se trouvait étendu sur la couchette de son iglou. Il me montra sa femme en train de coudre : « Tu vois, dit-il, elle me fait un beau parka et une belle paire de bottes ; c'est pour quand je serai mort. Je n'ai pas peur et je veux être beau pour aller vers Dieu. » Il mourut le lendemain. Sa femme avait eu le temps de terminer « la robe nuptiale ». *Alikamerk*, lui, avait pleuré : « Père, me dit-il, je ne pleure pas parce que j'ai peur, mais il y a mes deux enfants. Ils sont jeunes ! » Je le rassurai. Il mourut paisiblement, joyeusement. Sa mort mettait fin à bien des misères... J'avoue que j'eus à essayer

une larme tout en essayant de sécher celles de la vieille grand-mère et de ses enfants. Autrefois, tous les deux se seraient fait pendre ou étrangler, leur ancien fatalisme était devenu résignation chrétienne.

S'ils savent où ils vont, les Esquimaux connaissent aussi les moyens d'y parvenir, et sont certains que ces moyens sont les bons. Ceci n'est pas une petite chose quand on se rappelle qu'autrefois ils ne savaient pas trop si leurs observances avaient de l'effet, ni quel effet. Maintenant ils récitent des prières qui s'adressent à quelqu'un; ils reçoivent des sacrements, c'est-à-dire quelque chose de visible, signe d'un effet mystérieux.

Nos Esquimaux n'ont pas eu de mal à croire ce que nous leur enseignons. Ils ne sont pas comme les Juifs ni comme les autres païens qui disent comme saint Thomas : « C'est si difficile à croire. »

Cependant ils ne renoncèrent pas de suite à leurs vieilles croyances, ni surtout à certaines observances ! d'autant moins que les sorciers veillaient.

Quant à la morale, elle constitua et reste encore le côté le plus pénible. Comme partout d'ailleurs. Et il faut s'attendre à ce qu'elle demeure la grande difficulté pour les Esquimaux chez qui, on l'a dit, elle fut toujours relâchée. En vérité, c'est une chose difficile pour des primitifs que l'abandon des habitudes et coutumes vicieuses incompatibles avec l'esprit du christianisme.

Mais, habitués à la vie dure, courageux, endurants quand il s'agit de leur vie matérielle, les Esquimaux ont l'étoffe de solides chrétiens. Sans doute, à cause des préoccupations si terre à terre imposées par la lutte pour la vie, il faudra attendre longtemps avant de les voir transposer sur le plan surnaturel leurs belles qualités naturelles. Le christianisme se réjouit de cette disposition.

Une tendance qu'il faut surveiller, c'est la facilité avec laquelle ils peuvent improviser une religion en mêlant les vieilles croyances aux nouvelles. Le cas est arrivé. C'est naturellement un sorcier qui menait la bande dont il faisait ce qu'il voulait. Indépendants et fiers, ils seraient vite prêts à accepter une religion toute esquimaude. Il faut bien s'attendre à de telles manifestations naturalistes chez des primitifs.

A côté de ces petites misères, le missionnaire a le bonheur de constater la bonne santé spirituelle des gens de bonne volonté qui s'efforcent de pratiquer la religion chrétienne, fidèlement, de leur mieux. C'est chez ceux-là que l'esprit religieux pénétrera lentement, doucement, transformant de plus en plus. Et les futurs rameaux hériteront d'une sève déjà chrétienne comme nous, nous avons hérité des premiers bégaiements spirituels de de nos ancêtres.

Je comparerai notre œuvre à celle de la mère de famille. Son travail à elle aussi est bien humble. Après tout, de quoi est fait l'adulte que nous sommes sinon des sacrifices multiples de notre mère, sinon de ces mille petites choses auxquelles elle s'est donnée totalement, soins ménagers, cuisine, lavage, etc., le tout inspiré et soutenu par l'amour maternel. Ce sont tous ces petits et grands sacrifices qui font peur aujourd'hui à tant de jeunes, oublieux qu'ils sont du résultat, lequel est l'homme, la femme, l'être humain, et surtout le chrétien que les parents donnent à Dieu et à la société.

Les quelques catholiques esquimaux que nous comptons maintenant, les premiers missionnaires Oblats les ont engendrés dans la douleur. C'est dans le sacrifice et la longue suite d'actions bien humbles que leurs successeurs doivent poursuivre l'œuvre de la formation chrétienne.

Dieu seul peut voir dans l'avenir les fruits innombrables du dévouement d'une mère, comme Il connaît, seul aussi, la moisson future de l'apostolat actuel du missionnaire Oblat chez les Esquimaux.

CHAPITRE XIV

De l'âge du renne à l'âge atomique

Presque sans transition, les Esquimaux du Cuivre passèrent de l'âge du renne à l'âge atomique, cas unique peut-être dans l'histoire des peuples primitifs chez qui l'évolution est généralement moins brusque. En vingt ans, les Esquimaux ont tout vu. D'abord, les avions... Ils rient maintenant de la méprise de cette vieille Esquimaude tirant sur le premier « canard géant » qu'elle aperçut. En 1934, le plus gros avion du monde d'alors amerrissait à Coppermine et, de là, s'envolait vers le Pôle à la recherche, dit-on, des savants russes à la dérive sur les glaces.

Après les avions, ce furent la T.S.F., la radio, les parachutes, les aéroglisseurs, les tracteurs puissants, les rayons X, le cinéma et, plus récemment, le radar. Enfin, beaucoup d'Esquimaux tuberculeux ont fait le voyage chez les Blancs.

Vraiment, il y a quelque chose de tragique dans la soudaineté de cette évolution.

Comment ces primitifs réagirent-ils en face de toutes ces merveilles ? A la façon orientale ! Très fier, l'Esquimau cache ses impressions. Ils nous disaient bien : « *Krablunat ayuiktut* », les Blancs sont puissants, mais on sentait le manque de spontanéité de cette politesse. Entre eux, ils admettaient que tout cela était merveilleux, mais ils pensaient que les Blancs ne pouvaient pas se débrouiller sans leur aide dans ce rude

pays. Donc : supériorité d'une part, et infériorité de l'autre. Même aujourd'hui où leur jugement semble plus objectif, les Esquimaux ne se sentent pas diminués. Si surprise il y eut, elle se trouva plutôt de notre côté. Leur promptitude à envisager le côté pratique des inventions des Blancs avait de quoi étonner.

En 1935, M^{sr} Breynat se rendait en avion à Burnside. Le pilote se vit obligé d'atterrir à trente-cinq milles environ de la mission, près d'un camp esquimau. Pour plus de sûreté, il demanda à un jeune homme de l'accompagner. Quelques jours plus tard, ce dernier s'informait du coût d'un avion comme celui de l'évêque. Entre eux, ils avaient déjà envisagé la possibilité d'en posséder un pour aller traiter leurs fourrures, ramener les marchandises ou visiter les autres groupes.

Ce qui bouleversa l'économie de nos Esquimaux, ce ne fut pas tant les grandes et prodigieuses productions de notre vingtième siècle que trois objets plus communs apportés par les Blancs : le fusil, le filet à poissons et le piège à renards.

J'ai dit plus haut comment les Esquimaux du Cuivre ont pu subsister grâce au phoque, qu'ils devaient harponner en hiver, et combien cette chasse était pénible et souvent infructueuse. Aujourd'hui, chez nous du moins, on la regarde comme un sport qu'on pratique surtout vers la fin de l'hiver. Le fusil permet de tuer suffisamment de phoques au printemps et en automne pour alimenter, en gras, la lampe de l'iglou et pour nourrir les chiens.

Il en va de même pour les caribous. Autrefois, au temps de l'arc, les Esquimaux ne pouvaient pas en tuer assez pour passer l'hiver à l'intérieur des terres. Il leur fallait donc revenir sur la côte où ils trouvaient toujours le phoque. Maintenant, la plupart des familles émigrent chaque printemps sur le continent où, grâce au fusil encore, elles peuvent vivre du caribou.

A Coppermine et sur la côte, là où le saumon constitue la nourriture de base des Esquimaux et de leurs chiens, la pêche se fait avec les filets et les bateaux, alors qu'il n'y a qu'une trentaine d'années on ne se servait que des harpons, des gaffes et des trappes. Des photos nous montrent les Esquimaux du temps, hommes et femmes, à mi-corps dans l'eau froide, harponnant le poisson.

Quant aux fourrures, les Esquimaux n'en connaissaient pas la valeur commerciale; ils ne s'en servaient que pour orner leurs parkas. La chair des animaux avait plus d'importance pour eux. Maintenant, avec les pièges, ils peuvent attraper les précieux renards blancs, seule monnaie courante dans l'Arctique pendant plusieurs années.

Ainsi, les Esquimaux, chasseurs et pêcheurs autrefois, devinrent des trappeurs. Leur pouvoir d'achat dépend du nombre de peaux qu'ils traitent; le degré qu'ils peuvent atteindre dans l'échelle sociale, de leur habileté de trappeurs. Tel est le sort commun, exception faite pour quelques-uns qui gagnent leur vie au service des Blancs.

Hélas ! chez les Esquimaux aussi la civilisation impose le tribut habituel. Pourquoi faut-il qu'elle apporte toujours avec elle certaines tares physiques et morales ?

Des maladies inconnues des anciens sont venues faucher la génération actuelle : tuberculose, grippe, rougeole, coqueluche. Ces microbes qui, paraît-il, ne peuvent pas faire le voyage seuls, ont été apportés par les Blancs.

A l'ouest, les baleiniers apprirent aux Esquimaux non seulement à boire, mais à faire eux-mêmes leur « *Brew* », et cette « science » se répandit rapidement dans l'est. Ceux qui préconisent pour les primitifs la liberté de l'usage des spiritueux n'ont pas assisté à certaines scènes de folie individuelle ou collective peu ragoûtantes !

Avec la boisson, il y a le jeu qui fait perdre à nos gens temps et argent. Je suis arrivé un jour en plein milieu d'une partie de poker. Sur la couverture qui servait de tapis vert, les objets les plus hétéroclites changeaient de main : thé, cartouches, tabac, harpons, etc.

Un de nos jeunes avait l'habitude de se rendre au camp des chasseurs de phoques. Je le vis partir une fois avec sept chiens et un beau traîneau. Il revint avec trois pauvres godets et un traîneau misérable. Comme je lui demandai ce qui était arrivé, « Je les ai perdus », dit-il. Après cela, chacun s'amusa à surveiller ses allées et retours pour savoir si la chance l'avait favorisé ou non.

Je ne dis rien de certaines pratiques anticonceptionnelles inconnues auparavant.

En tout cela, les Esquimaux eurent vite fait de se mettre à la page. Très opportunistes, ils essayèrent de profiter de la richesse, de la pitié, de la sympathie des Blancs. C'est ainsi qu'on en voit qui restent dans les villages, autour de nous, dans l'espoir d'une vie plus facile.

Ils sont devenus mercantiles. Il ne faut pas les en blâmer : n'ont-ils pas eu l'exemple des Blancs ? Les explorateurs de pays nouveaux, gens plus idéalistes, sont généralement suivis de commerçants intéressés, plus intéressés aux profits qu'ils peuvent tirer des indigènes qu'à leur perfectionnement.

Il fallut peu de temps pour que les Esquimaux apprissent à comparer les prix et à dire : « Combien ? » Aussi, essayent-ils par tous les moyens possibles de faire de l'argent.

Certains Esquimaux possèdent maintenant le sens des affaires. Mais au début, cela nous surprenait un peu. A Coppermine, il y a une quinzaine d'années, nous nous amusâmes bien de l'habileté d'un jeune homme. Il voulait vendre un

phoque. Nous les payions alors quatre, cinq ou six dollars, selon la grosseur. Notre jeune eut l'idée de débiter l'animal; il vendit la peau à l'un, la graisse à un autre. Nous eûmes le foie, et je ne sais qui la viande. Résultat : sept à huit dollars au lieu de quatre.

Ce sens des affaires devient peu recommandable quand il se change en véritable mercantilisme, comme c'est parfois le cas avec les touristes.

Le matérialisme de notre civilisation est venu accentuer encore le matérialisme ancestral des Esquimaux. Déjà on peut constater les effets de l'évolution, non pour le mieux quand il s'agit de leurs belles qualités, mais pour le pire. Et c'est dommage !

Tout n'est pas perdu cependant : une ère d'adaptation commence, et si nous, les Blancs, nous savons nous y prendre, nous pouvons encore sauver ce qui doit rester.

A cause de ses Indiens et Esquimaux, le Canada se trouve en quelque sorte dans la même situation que les pays colonisateurs. Ces deux peuplades demeurent à sa charge puisqu'il occupe leur pays. Il se doit, et leur doit, de veiller à leur développement.

On cite comme modèles du genre les réalisations du Danemark à l'égard des Esquimaux du Groenland, et celles des États-Unis pour ceux de l'Alaska.

Le Danemark a eu la sagesse de fusionner sa civilisation avec celle des Esquimaux, et de se servir d'eux pour les postes clefs.

L'action du gouvernement canadien a été plus tardive parce que l'Arctique central n'a été accessible qu'après les débuts du siècle. Dans la dernière décade, le Canada a pris son rôle de tuteur au sérieux et déjà les Esquimaux lui doivent de magnifi-

ques réalisations : dans le domaine médical, par exemple, la lutte contre la tuberculose qui occasionne de si grandes dépenses, et dans le domaine intellectuel les écoles non moins dispendieuses.

Contre la tuberculose, le Gouvernement envoie dans l'Arctique des médecins avec les appareils de radiographie pour dépister les malades. Ensuite il dirige ces derniers dans les sanatoriums du Sud. Ayant eu l'occasion de visiter l'hôpital Camsell d'Edmonton et surtout connaissant très bien pour y travailler l'hôpital de l'Immigration de Québec-Ouest, j'ai pu me rendre compte comment, grâce aux traitements de médecins spécialistes, aux soins dévoués des infirmières, au travail de tout le personnel, à l'excellente nourriture et au repos, 95 pour cent des malades sont retournés chez eux guéris. Le grand avantage de ces hôpitaux est qu'ils se spécialisent dans le soin des Indiens et des Esquimaux. Car il ne suffit pas de soigner les corps mais, ce qui est peut-être plus important, c'est de comprendre la mentalité de ces patients et de s'y adapter. En cela le personnel a très bien réussi. Depuis deux ans les Esquimaux ont été retirés de l'hôpital de l'Immigration et centralisés dans le sanatorium d'Hamilton, Ontario.

Après les explorateurs, après les baleiniers, les trappeurs, les traiteurs des compagnies, et principalement ceux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, après les agents de la Gendarmerie Royale, et les missionnaires, d'autres Blancs arrivent nombreux, employés du gouvernement, touristes et savants. Tous contribuent à l'évolution des Esquimaux, car tous sont agents de civilisation. Mais combien qui ignorent même les premiers principes de la véritable civilisation !

Civilisation ! Mot toujours à la mode dans les pays de missions, dans les centres coloniaux, dans la presse, dans les milieux gouvernementaux responsables.

Un grand mot, mais beaucoup n'en réalisent pas toute la signification. La civilisation est une chose complexe.

J'ai connu des Esquimaux dont la situation matérielle s'est trouvée améliorée, qui se sont même enrichis d'un certain bagage de connaissances. Leur comportement n'était guère différent de celui des autres, quand il n'était pas pire. Que voulez-vous ? La civilisation est une, bien que complexe ; on ne la compartimente pas.

Le christianisme n'est pas un simple vernissage du paganisme, ni la civilisation le polissage de la barbarie. Son rôle consiste à améliorer, à perfectionner en profondeur l'homme, l'individu et le groupe.

« La civilisation est chose humaine. Aussi elle est dans l'esprit, dans le cœur, elle est intérieure avant de s'extérioriser » (*Rousseau, op. cit.*). Dans ce sens, continue le même auteur à propos des Noirs d'Afrique, « elle est faite avant tout d'attitudes psychologiques, mentales et morales donnant à un groupement humain sa physionomie propre, inspirant toutes les manifestations de sa vie, sans en exclure la vie matérielle et économique ». (*Id.*)

Nous parlons de civilisation, au singulier, et par là nous entendons la nôtre, l'occidentale. C'est celle-là que nous apportons aux Esquimaux, orientaux — ne l'oublions pas — par leur origine et isolés pendant des siècles, des occidentaux. Pareillement, il n'y a pas qu'une civilisation. Plusieurs ont disparu qui comptaient parmi les plus avancées. Aucune n'est parfaite. Quant à la nôtre, très développée dans le domaine matériel, elle devient de plus en plus en retard dans le domaine moral.

« La civilisation parfaite serait celle où se trouverait en principe et en fait le respect admis, voulu et vécu d'éléments indispensables permettant à tous les hommes d'atteindre leur

fin : ici-bas, un bonheur temporaire relatif, après cette vie, pour tous les hommes, cette fin est de droit la béatitude éternelle dans la vision de Dieu Lui-même.» (*Rousseau, op. cit.*)

Cette façon d'envisager la civilisation, la seule possible pour le missionnaire, respectera donc ce qu'il y a de bon dans la civilisation ou la culture indigène, elle gardera « ce qui doit vivre »... Même chez les Esquimaux, un des peuples les plus bas dans l'échelle sociale, il y a de belles et bonnes choses dont il faut tenir compte, comme par exemple l'effort commun pour le groupe et la famille, les liens familiaux, l'hospitalité, l'entraide mutuelle, le travail méthodique, l'esprit d'initiative, et toutes les qualités auxquelles j'ai déjà fait allusion dans le chapitre précédent.

Le catholicisme a donné de magnifiques exemples de cette adaptation, lui qui fait siennes toutes les civilisations. Les grands colonisateurs, eux aussi, se sont efforcés de garder le plus possible de la civilisation indigène.

Toujours à propos des Noirs, le père Rousseau fait allusion au choc des civilisations. Il faut s'attendre à de la résistance : le missionnaire la connaît bien cette résistance dans le domaine moral et religieux. Mais elle se manifeste aussi dans les autres domaines. Les habitudes de vie, les coutumes, les intérêts des Blancs et des Indigènes sont tellement différents !

Tout ceci nous oblige à conclure que l'action civilisatrice est une affaire de temps et d'adaptation ; adaptation de l'Indigène à la civilisation, comme aussi de la civilisation à la culture indigène. Adaptation lente qui exclut le nivellement brutal, lequel voudrait tout supprimer de ce qui est indigène.

Enfin, comme on l'a dit, la civilisation complète doit atteindre tous les domaines. (*Rousseau : Déontologie Coloniale*)

Le domaine matériel

Le domaine matériel, le plus apparent. Ce qui frappe le touriste à sa sortie de l'avion, ce sont les manifestations extérieures de la vie matérielle des Esquimaux : habillement, hygiène, habitation, alimentation. Chez les primitifs, ce domaine en est encore réduit à sa plus simple expression. Comme l'a écrit Durkein : « Dans les civilisations primitives, l'accessoire, le secondaire, les développements de luxe, ne sont pas encore venus cacher le principal; tout est réduit à l'indispensable, à l'essentiel. » (*op. cit.*)

On a vu comment l'économie des Blancs a révolutionné celle des Esquimaux. Ce changement a créé des problèmes nouveaux. Eux aussi, comme nous, ont besoin d'une certaine abondance de biens. Il faut donc de l'argent.

Problème angoissant et qui n'est pas simple. On aurait gagné à appliquer dès le début, dans toutes les colonies, le principe que le gouvernement mexicain a pris comme norme de sa politique : le Mexique aux Mexicains. Nous pourrions dire : les ressources naturelles de l'Arctique doivent profiter d'abord aux Esquimaux.

Domaine intellectuel

On a inauguré une ère de développements, et déjà des écoles sont ouvertes dans l'Arctique. Ainsi, nos Esquimaux vont entrer dans un monde de connaissances qu'ils ne soupçonnaient pas.

Ce développement de leur esprit pose de nombreux problèmes dont le moindre n'est pas le coût énorme de cette entreprise. Bénissons la Providence qui a voulu que les Esquimaux, comme les Indiens, soient citoyens d'un pays fortuné.

Mais il faut rappeler ici ce que nous constatons chez nos enfants : l'éducation n'est pas le fait de l'école seule, tous les Blancs doivent y contribuer.

Domaine moral

J'ai souligné les changements importants que notre économie a apportés dans le domaine matériel des indigènes.

Ceux qui doivent s'opérer dans le domaine moral sont aussi et même plus considérables. La vraie civilisation ne peut pas reléguer dans un coin ce qui concerne la morale. On a vu, à propos des défauts des primitifs, que ceux-ci manquent de contrôle en ce domaine. Il faut donc les habituer à se maîtriser. Ils ont nombre de rectifications à opérer. Sans doute ce travail de redressement moral appartient de façon spéciale au missionnaire, mais les autres aussi doivent en comprendre l'importance et en porter la responsabilité.

Domaine religieux

Hélas ! Sous prétexte de neutralité, beaucoup voudraient l'ignorer. Et chez les Esquimaux, la chose se complique par la présence de plusieurs confessions : le catholicisme et les nombreuses sectes protestantes. Pourtant on ne peut pas ne pas tenir compte du fait religieux quand on prétend civiliser : ce serait vouloir bâtir une maison de pierres sans ciment. Comme le civilisé, le primitif aussi trouve dans la religion sa plus grande force.

Domaine esthétique

Le domaine esthétique doit être, lui aussi, développé. Des expositions ont fait connaître dernièrement l'art esquimau qui, tout primitif qu'il soit, possède une véritable beauté. Encore faut-il éviter l'engouement : certaines sculptures esquimaudes, parfaites dans leur genre d'art primitif, sont loin d'avoir le

fini et l'expression d'un Moïse de Michel-Ange, par exemple. Là aussi il y a une éducation à donner, un perfectionnement à acquérir.

Les sociologues sérieux ont parlé de la nécessité d'établir une hiérarchie entre les différents domaines de la civilisation. Voici ce que dit Leclerc, dans *Leçons de Droit Naturel* : « Étudiant toutes les formes du progrès, nous sommes ainsi toujours ramenés à constater que le progrès humain, le progrès complet de l'homme, est à la fois matériel, intellectuel et moral... Le progrès moral doit régir les deux autres, mais il a besoin de ceux-ci, comme le maître ne peut se livrer à ses travaux de science que si ses domestiques entretiennent pour lui sa maison. Encore faut-il que ceux-ci travaillent pour leur maître et ne subordonnent pas son intérêt au leur. Il y a entre les trois formes de progrès à la fois collaboration et subordination nécessaires. »

Quant aux agents de civilisation, j'ai dit que tous les Blancs devraient l'être. Il y en a cependant qui portent une plus grande responsabilité. Tels sont les agents de l'État, les traites, qui se trouvent en contact perpétuel avec les Esquimaux, et les missionnaires catholiques ou protestants. On souhaiterait qu'il y ait entre eux une coordination de vue et d'action.

A Coppermine, le chef de police de l'endroit prit l'initiative fort louable et appréciée de tous, d'inviter les Blancs à se réunir chez lui pour discuter de certains points concernant les Esquimaux. Nous nous y rendîmes et passâmes ensemble une soirée intéressante et profitable.

Il ne faut pas croire qu'à la mission on ne parle que de religion. Nous aussi, nous avons à cœur le progrès matériel de nos Esquimaux, car nous savons mieux que d'autres qu'il est nécessaire à la morale et à la religion. Et nous y travaillons plus que bien d'autres. Directement : par des aides matérielles prudentes, indirectement, dans les conversations, par nos con-

seils, nos suggestions, nous éduquons les Esquimaux. Ils viennent à nous avec confiance, nous savons leur langue, ils ne se font pas faute de nous questionner. Tout y passe : la trappe, la chasse, la traite, l'économie, la prévoyance, l'hygiène, tout ce qui peut améliorer les conditions de vie.

Dans le domaine intellectuel, la mission est une école perpétuelle où les Indigènes voient s'élargir l'horizon de leurs connaissances. Les catéchismes individuels ou collectifs, les prédications, les consultations à propos de la langue, forcent les Esquimaux à réfléchir. Quelle différence dans la rapidité de leurs réflexes d'aujourd'hui comparés à ceux d'il y a vingt-cinq ans ! Nous leur montrons des livres, des cartes, ils écoutent la radio. Nous leur fournissons des explications sur mille et mille sujets : sur le Canada, le gouvernement, ses lois, la sagesse des règlements de trappe, de chasse. Il a fallu leur faire comprendre la guerre ; ce ne fut pas chose facile. Ils comprirent. Et on les entendit bientôt nous demander : quelles nouvelles aujourd'hui ? Que font les Allemands ? les Russes ?

Je voudrais signaler ici les travaux linguistiques des missionnaires. Ils ont aidé à fixer la langue, ils l'ont enrichie par une foule d'idées inconnues jusqu'ici. Les conséquences s'avèrent importantes : par exemple, la conversation qui, autrefois, ne portait que sur le domaine strictement matériel est maintenant parvenue à un niveau spirituel. Les missionnaires peuvent constater la différence.

Une autre forme de développement intellectuel fut l'envoi dans notre école-pensionnat des enfants catholiques. Le ministre en faisant autant de son côté. Lui et nous fûmes longtemps les seuls à nous occuper de l'instruction des enfants. Le gouvernement s'en chargea dans la suite. L'école-pensionnat se trouvait à huit cents milles de nos missions du centre. Les voyages se faisaient à nos frais et à nos risques. Cette éducation générale se poursuit durant les longues heures passées dans l'iglou et

la tente, dans les camps, en voyage avec le ou les compagnons de voyage et ceux que nous visitons.

Pour le problème de la civilisation, de l'éducation générale, morale ou religieuse, des Indigènes, tout compte, rien n'est sans importance. Ainsi, même dans le domaine esthétique, il nous arrive souvent de donner des conseils sur les manifestations de l'art esquimau, sur les dessins réalisés par les couturières, sur les étoffes, le goût dans l'habillement. De même, nous apprenons à chanter le chant grégorien, en latin, et les cantiques composés par nous dans leur langue sur des airs français et anglais. Dans la composition des cantiques en langue esquimaude, il a fallu faire entrer la mesure, le rythme et la rime, choses qu'ils ne connaissaient pas. J'ai réussi deux ou trois cantiques en me basant sur leur mélodie traditionnelle. L'un raconte la passion. En le faisant, je me figurais les Esquimaux chantant cette mélodie dans leur iglou, loin du fort, dans la nuit polaire.

Les primitifs aiment à chanter. Les Esquimaux ont pris goût à certains airs de plain-chant et aux vieux airs français, et les répètent un peu partout.

Dans le domaine de la chanson profane leur préférence va aux mélodies des Cow Boys. Peut-être parce que les Cow Boys, enfants eux aussi des grands espaces, ont fait passer dans leurs chants la mélancolie de la solitude, l'amour de la liberté, les risques de leurs voyages et de leur vie en plein air. Tout cela fait écho dans l'âme esquimaude.

Domaine moral

Le domaine moral reste toujours le plus difficile, le plus ingrat, et les résultats se font attendre longtemps. On se bute à la résistance des Indigènes, particulièrement des sorciers, ceci se comprend, mais aussi à l'opposition de quelques Blancs dont

la conduite est plus démoralisatrice que moralisante ou simplement civilisatrice.

Ce domaine n'appartient pas uniquement aux missionnaires, mais ils en portent la plus grande responsabilité. On connaît l'intransigeance de l'Église catholique quand il s'agit de principes. Les Esquimaux le savent — nous leur parlons franchement et nous ne manquons pas de nous élever contre tout acte contraire à la morale, comme nous saisissons toutes les occasions de les éduquer. On devine que les redressements à opérer sont nombreux. A Coppermine, le gouvernement faisait construire une école. Plusieurs Esquimaux y travaillaient. On les payait \$0.90 l'heure. Comment leur vint l'idée de se mettre en grève pour réclamer \$1.00 ? Je ne sais. Mais je fis remarquer à leur porte-parole que cette institution avait pour but leur instruction, et donc qu'ils devaient y coopérer et se montrer plus raisonnables.

De même, à l'occasion de meurtres, de procès, nous leur expliquons les exigences de l'ordre social et comment la Police a le devoir de veiller à l'observance des lois.

Quand je partis de l'Arctique, je reçus le plus beau compliment que je pouvais espérer. Une jeune femme esquimaude vint me trouver : « Nous vous remercions, Père, dit-elle. Vous nous avez toujours dit ce que nous devons faire. On sentait que c'était pour notre bien, et non pas parce que vous étiez fâché. »

Le travail du missionnaire dans ce domaine ne connaît pas de fin. Peu importe qu'il soit lent et pénible ! Nous savons, Dieu merci, qu'il porte des fruits dans les âmes.

Il reste beaucoup à faire pour la civilisation des Esquimaux. Le travail ne se mesure pas à l'importance de la peuplade à civiliser. Pour le Canada, le petit peuple esquimau restera toujours une minorité infime. Ce qui n'empêche pas les pro-

blèmes de civilisation et d'éducation, morale et religieuse, d'être aussi complexes qu'ailleurs.

Les Esquimaux pourront rendre de grands services à la nation entière dans cet Arctique qu'ils ont mâté. Ils méritent que nous travaillions sagement à leur développement. Souhaitons que cette sagesse inspire toujours tous les agents de civilisation pour que, là au moins, les initiatives ne soient pas seulement des expériences, mais des réussites.

Pour ce travail, le Canada peut compter sur l'effort soutenu des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée qui ne manqueront pas de poursuivre dans l'Arctique l'œuvre civilisatrice traditionnelle de l'Église.

Dédi

Préface

Intro

Ouvr

Chap

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

Table des matières

PAGE

Dédicace	
Préface	9
Introduction	11
Ouvrages consultés	13
Chapitre	
I. — Vers l'Arctique	15
II. — Beauté sauvage et désolation de l'Arctique	29
III. — Les merveilleuses manifestations de la vie dans l'Arctique	42
IV. — L'Esquimau, roi de l'Arctique	51
V. — Le groupe et la famille	67
VI. — La lutte pour la vie	80
Habitation	80
Vêtements	84
Chauffage	86
Nourriture — Cru — Bouilli	87
Outils et ustensiles	89
VII. — Chasse et pêche	95
La chasse au phoque	96
La chasse au caribou	101
La pêche	107
VIII. — Les voyages	110
Voyages en traîneaux	111

IX. — Avec les chasseurs de caribous	124
X. — La nuit polaire sur l'âme esquimaude :	
Croyances	140
Les esprits	141
XI. — Observances	150
Observances relatives aux animaux	150
Offrandes aux morts et observances	151
Observances et tabous relatifs aux femmes	152
Observances et êtres inanimés	153
Maladies	153
Le sorcier	156
Conclusion	160
XII. — Le divin soleil du christianisme sur la nuit polaire	162
XIII. — Difficultés et consolations du missionnaire	174
XIV. — De l'âge du renne à l'âge atomique	187
Le domaine matériel	195
Domaine intellectuel	195
Domaine moral	196
Domaine religieux	196
Domaine esthétique	196
Domaine moral	199

124
140
141
150
150
151
152
153
153
156
160
162
174

ACHEVÉ D'IMPRIMER
AUX ATELIERS DE
L'IMPRIMERIE LECLERC LIMITÉE
HULL, P. Q.

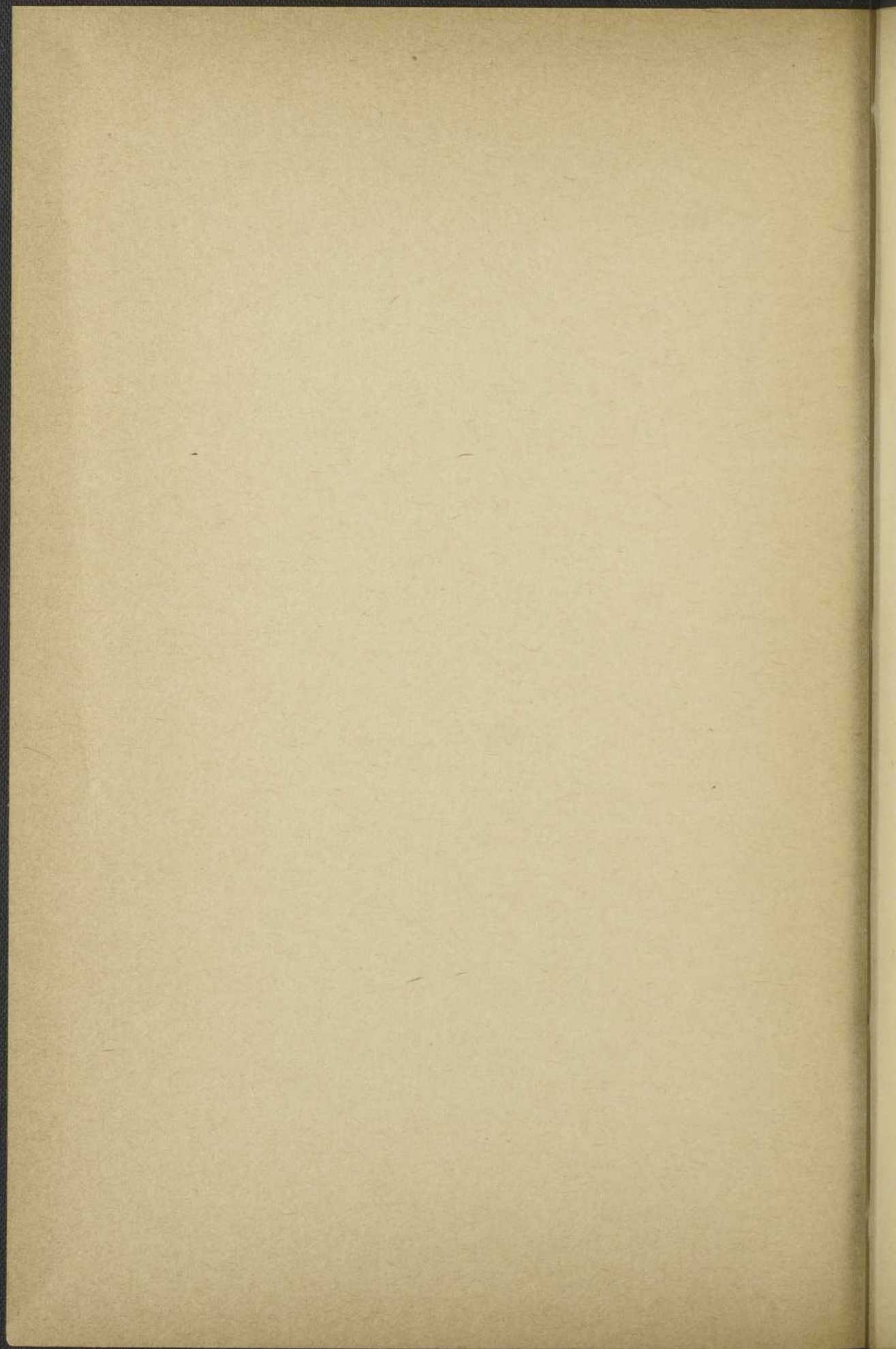
187
195
195
196
196
199

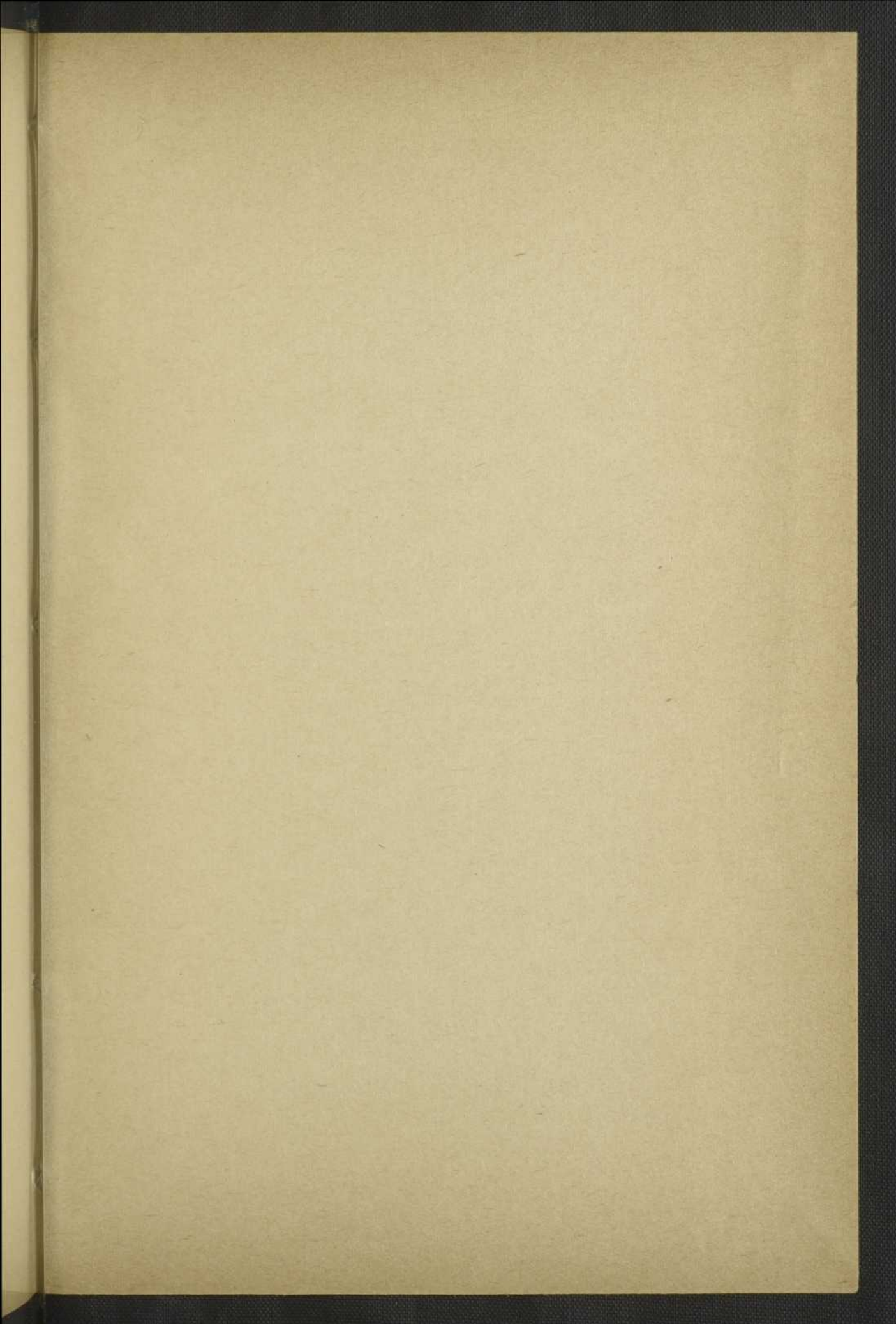
LE 15 OCTOBRE 1958

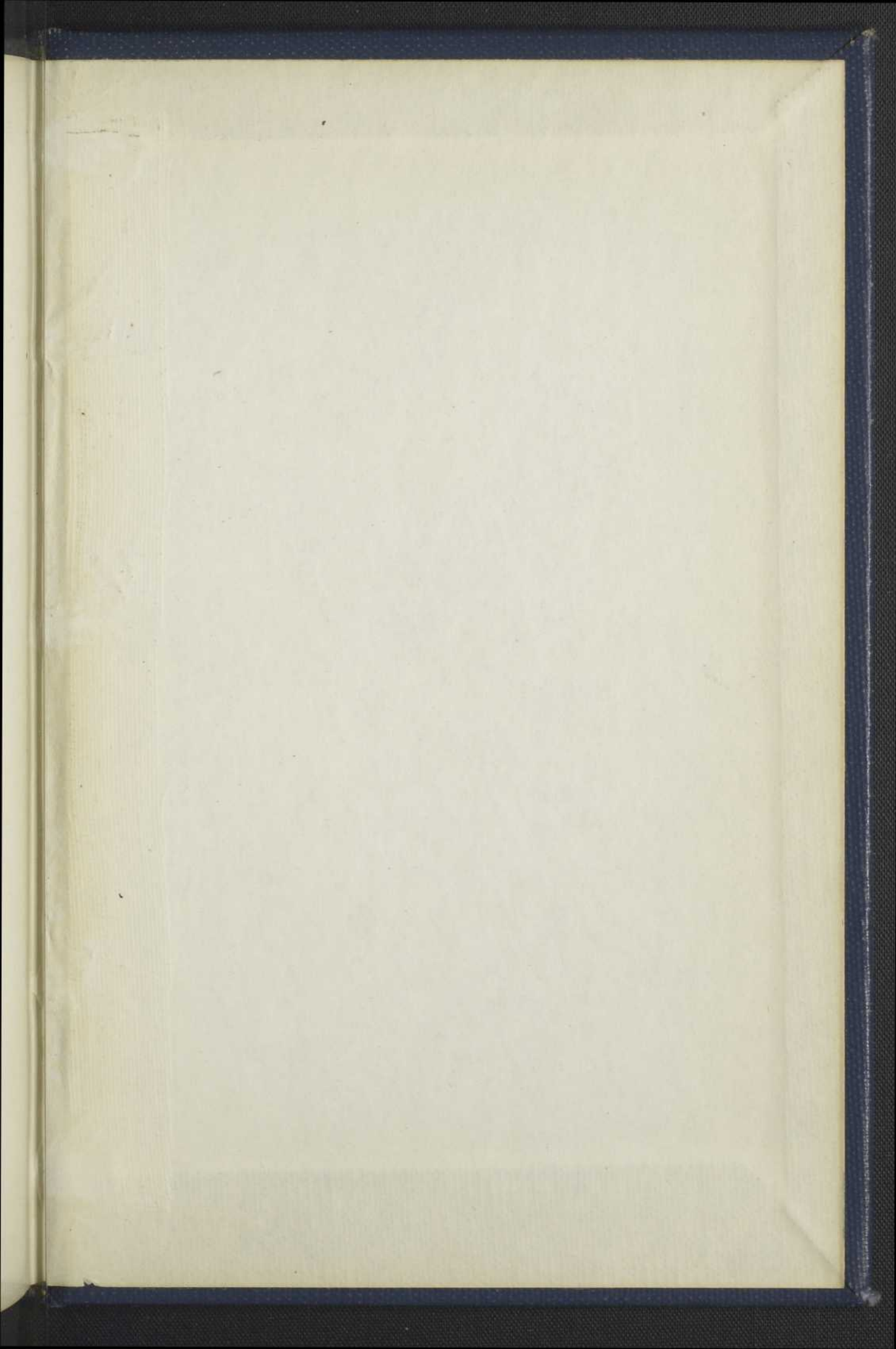


87









BNQ



000 326 980